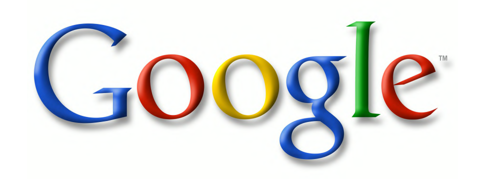
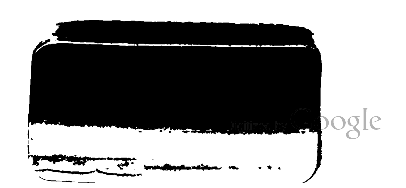




HENRI IV

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

DU MÊME AUTEUR

Un envoyé hollandais à la cour de Henri IV. — Lettres inédites de François d'Aerssen à Jacques Valcke, trésorier de Zélande (1579-1603). Paris, Champion, 1908, in-8°.

Villeroy, Secrétaire d'État et Ministre de Charles IX, Henri III et Henri IV (1543-1610). Paris, Champion, 1908, in-8°.

HENRI IV, King of F.

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

CHOIX DE LETTRES
ET HARANGUES PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

J. NOUAILLAC

Professeur agrégé de l'Université
Docteur ès lettres



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

AUGUSTE PICARD, SUCCESSEUR

82, rue Bonaparte, 82

1913

INTRODUCTION

LE ROI HENRI IV

De quelque nom qu'on le désigne, le bon roi Henri, le Béarnais, le meunier de Barbaste, le Vert-Galant est le roi populaire par excellence, l'ami du peuple de France et de Navarre. Son image est familière entre toutes, comme un portrait d'aïeul dans une famille...

Il est de taille médiocre, mais de corps bien pris et agile. Sous des cheveux courts qui ont poussé à la diable, son front large et découvert est une boîte précieuse qui ne peut enfermer que de hautes et généreuses pensées. Sous d'épais sourcils bruns, des yeux bien ouverts, doux, clairs et rieurs. La bouche est dessinée d'un trait ferme et fin. La moustache et la barbe grise, en éventail, imprègnent de maturité le bas de cette figure dont le haut est si jeune. Rien de trouble, rien de dur, rien de figé. De l'intel-

ligence, de la bonhomie, de la gaieté malicieuse, le désir de plaire et de faire des conquêtes, la joie de vivre et d'agir, voilà ce qui rayonne autour de cette tête virile. Le personnage a l'air de vous tendre des mains loyales et vigoureuses, et de vous dire des choses raisonnables avec des mots magiques, et l'on est pris tout entier comme la France a été prise.

Il est mort depuis trois siècles. Interrogez le peuple et voyez la belle histoire que l'on pourrait forger, sans le secours des savants, avec les seules données de l'imagination des foules.

Quelles sont les images que son nom évoque? Dans une écaille de tortue, un nouveau-né qui ne pleure pas, parce que son grand-père lui a frotté les lèvres avec une gousse d'ail et lui a fait boire une goutte de vin de Jurançon. Un petit paysan qui va à la maraude des nids et qui se bat avec les enfants de son village pyrénéen. Un adolescent grave que sa mère en deuil présente à l'armée protestante. Un roi à cheval, l'armure brillant au soleil, le panache blanc au casque, ardent à la bataille comme à une fête, vainqueur à Arques et écrivant à Crillon : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques et tu n'y étais pas ! » ; vainqueur à Ivry, où il a rallié ses troupes à ce fameux

panache que l'on retrouvera toujours « sur le chemin de l'honneur et de la victoire ». Un roi qui assiège Paris, « la grand'ville » égarée par de mauvais bergers et qui, prince débonnaire, pitoyable à son pauvre peuple, lui laisse passer des vivres. A la fin, il lui donne même son âme, puisqu'il se convertit pour lui. « Paris vaut bien une messe. » — Paris lui en fut toujours reconnaissant et la nation aussi. « Que veux-tu, disait Henri pour s'excuser à son ministre huguenot, la France périssait... » — Et puis, le bon roi pardonne : la paix est faite. La France renaît ; c'est un printemps délicieux où tout refleurit, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts et les lettres, sous la protection d'Henri IV et de Sully, son ami, un bourru bienfaisant. Tout cela, ils l'ont fait pour le peuple, car il faut que le dernier des paysans de France et de Navarre puisse le dimanche mettre la poule au pot...

Cependant, le bon roi se donne du délassement. Ne l'a-t-il pas bien mérité ? Il chasse et va s'asseoir dans les forêts, à la table des bûcherons. Il a des aventures amoureuses, le vert-galant. Mais pour ces histoires gaillardes, on n'a que des sourires d'indulgence. C'est un homme, après tout, et ce genre de faiblesse ne

déshonore pas en France. Entre toutes ses maîtresses, deux sont célèbres. L'une, la charmante Gabrielle, est belle et bonne ; l'autre, la Marquise, est une mauvaise femme qui fait souffrir son royal amant. Mais ce coureur sait aussi être un bon père. Il adore ses enfants ; on le surprend à quatre pattes dans son cabinet, le Dauphin sur son dos, les petites princesses à ses côtés excitant le dada. Devant cet aimable tableau de famille, la sévérité des plus austères se fond et le vert-galant est absout. Au reste, il ne s'endort pas dans les voluptés, ce vaillant roi. Quand il a bien refait son royaume, il déclare une guerre de revanche aux Espagnols, les Prussiens de ce temps. Et voici qu'au moment où il va partir, un misérable lui plonge un couteau dans le cœur. La France pleure son grand roi. Il est mort trop tôt ! Les favoris du peuple ressemblent à ceux que les dieux aiment : ils ne réalisent pas toutes les espérances qui se sont posées sur leur tête ; ils meurent jeunes. Henri IV avait cinquante-six ans et il était tout gris. Mais il avait tant de cœur et tant de force qu'on ne pense pas un instant à son âge, et qu'on est douloureusement ému de sa fin tragique, comme de la mort d'un jeune homme...

Telle est l'image française du roi Henri IV

qui est dans toutes les mémoires. On dirait un chromo avec ses exagérations de tons, ses simplifications d'attitudes et son enluminage violent. Mais, en dépit de ses naïvetés ou de ses outrances, le portrait est vrai. L'instinct populaire ne s'est pas trompé. Henri IV n'est pas un roi de légende.

On le connaît maintenant non pas seulement par des anecdotes, mais par des récits contemporains, des dépêches d'ambassadeurs étrangers, par sa correspondance surtout, et pour une fois la critique la plus sévère n'est pas iconoclaste.

On retouche et on complète le portrait. On efface des traits douteux, on badigeonne des embellissements suspects... Que les amis fervents du roi Henri se rassurent ! On découvre des phrases écrites de sa propre main plus belles que tous les mots qu'on lui prêtait jadis...

*
* *

L'HOMME DE GUERRE

Représentons-nous d'abord Henri IV à la guerre, car le métier de soldat fut le premier et

le plus absorbant de sa carrière. Il est le roi des braves. La bataille est pour lui une partie de plaisir. Il y court comme à la chasse, son jeu préféré. Avec une inlassable ardeur, il se bat au premier rang, reçoit des coups, les rend, s'expose avec une insouciance qui fait frémir ses amis et tous ceux qui espèrent en lui, pour leur parti ou pour la France. En 1580, il prend Cahors après cinq jours de luttes, d'où il sort, écrit-il à Mme de Batz, « tout sang et tout poudre ». Ses compagnons d'armes blessés ou fatigués veulent abandonner la partie. Il leur montre ses pieds tout fendus et saignants : « Que l'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre ou de mourir. » A la bataille de Coutras, en 1587, il se « colleta » avec un gentilhomme catholique, lui arracha une cornette et lui cria, en l'étreignant dans ses bras : « Rends-toi, Philistin ! » A Aumale, il est blessé. On le supplié de ne pas risquer sa vie. Il répond à Sully : « Il n'y a remède, mon ami, car puisque c'est pour ma gloire et pour ma couronne que je combats, ma vie et toute autre chose ne me doit être rien au prix. » A Ivry, au moment le plus dangereux, il rallie ses soldats à son panache et s'élance à leur tête contre les Wallons et les arquebusiers de Mayenne ; après une

série épique de corps à corps, la trouée est faite dans le chemin de l'honneur et de la victoire.

On ne cite d'habitude que ces prouesses. Avant ou après la bataille, dans la conduite d'une armée, les opérations d'un siège, la négociation d'un traité, il savait aussi déployer la plus méthodique activité. Il dormait très peu, il était partout, il veillait à tout. « Qui aime le repos sous la cuirasse, écrivait-il à Saint-Geniès, il ne lui appartient pas de se mêler à l'école de la guerre ». En mai 1587, occupé à prendre des places fortes, il reste quinze jours sans coucher dans un lit. Il écrit une fois qu'il va « dormir cette nuit plus qu'il n'a fait depuis huit jours » ; une autre, qu' « il y a deux fois vingt-quatre heures qu'il n'a clos l'œil ». Il souffre souvent de la fièvre, de la goutte, de la gravelle, de maux d'estomac. Mais de son lit il continue à diriger minutieusement ses affaires, à donner des ordres, à dicter des lettres, à toute heure de jour et de nuit. « C'est merveille de quoi je vis au travail que j'ai », écrit-il à Corisande en septembre 1589, et quelques mois après : « Dieu me donne la paix ! que je puisse jouir de quelques années de repos. Certes je vieillis fort. » De juin à septembre 1597, au camp devant Amiens, il écrit trois ou quatre lettres par jour pour régler,

avec le connétable, les ministres et les membres du Conseil les moindres détails concernant le payement des troupes, les marchés pour fournir le pain, la distribution des vivres, la répartition de l'artillerie. Rien n'est laissé au hasard. Henri IV est aussi prudent dans la préparation d'une campagne ou d'un siège que plein de fougue au combat.

Il fut un bon capitaine ; mais il ne parut pas à ses contemporains un général de génie, ni même un tacticien original. On plaçait bien avant lui le duc de Parme et Maurice de Nassau. Il commit souvent des imprudences que son courage ou la faiblesse de ses ennemis répara.

On ne s'est pas privé du plaisir de refaire après lui ses campagnes sur le papier, lequel supporte tout. On ne se demande pas si un génie militaire n'aurait pas été paralysé par les circonstances. Pouvait-on, en temps de guerres civiles, organiser à l'avance et remporter des victoires, selon les règles, avec des troupes de volontaires peu disciplinés, servant à leur fantaisie, et des mercenaires mal payés qui menaçaient de se retirer quand l'argent, qui était rare, n'arrivait pas ? Vaines discussions. Une seule chose importe : Henri IV a

réussi. Vaillant soldat, capitaine actif, il n'a pas volé sa bonne fortune.

Il a gagné la partie avec l'appui de ses compagnons d'armes. La noblesse devait le service, et elle ne pouvait s'y soustraire sans forfaire à l'honneur. Mais on ne commandait pas à un gentilhomme comme à un manant. De plus, ces troupes, rassemblées pour une campagne courte, se dispersaient d'ordinaire après la bataille. Pour les convoquer, pour les retenir, il n'y eut jamais de chef plus éloquent, ni plus habile qu'Henri IV. On a de lui des centaines de lettres qui sont des appels à la noblesse, des invitations à la guerre. Quelques lignes de sa grande écriture arrivaient un matin dans un château, au fond d'une province ; elles parlaient d'honneur, de courage et d'amitié, trois des plus beaux sentiments humains, et c'était si impérieusement entraînant qu'il était impossible de rester sous le manteau de la cheminée. A M. de Miossens, il écrit, le 20 mars 1587 : « Mon cousin, c'est à ce coup qu'il se faut apprêter pour aller recueillir nos reîtres. Je vous prie avertir tous les compagnons qui sont par delà ; ils ont assez joui du repos de leurs maisons pour être sans excuse. J'aurai trop de regret, si vous n'êtes de cette partie. » A Harambure, le 13 juin 1595 :

« Harambure, pendez-vous de ne vous être trouvé près de moi en un combat que nous avons eu contre les ennemis où nous avons fait rage... Et me venez trouver au plus tôt, et vous hâtez, car j'ai besoin de vous. » A Batz, le 12 mai 1586 : « Mon faucheur, mets des ailes à ta meilleure bête ; j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi ? tu le sauras de moi à Nérac. Hâte, cours, viens, vole ; c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. »

Pour ces braves gentilshommes, il n'est pas un souverain lointain qui tient ses sujets à distance. C'est un compagnon, un grand frère que l'on respecte, mais devant qui on ne se sent nullement gêné. Point d'étiquette, point d'allures majestueuses. On l'entoure familièrement, et il le souffre volontiers, en souvenir de la confraternité des armes. L'ambassadeur d'Espagne en est scandalisé. Le roi lui répond non sans malice : « Si vous m'aviez vu un jour de bataille, ils me pressaient bien davantage. » On lui parle avec une liberté de langage qui ne lui déplaît pas. Il aime à plaisanter ; on lui donne la réplique assaisonnée parfois de sel gaulois. Il a dans cette noblesse beaucoup d'amis particuliers qu'il tutoie ou qu'il appelle par des surnoms. Il nomme Harambure *le Borgne*,

Poyaume *le grand pendard*, Sainte-Colombe *le grand pendu*, un autre est *l'enfant*, La Gode *m'amie*, Sully est *mon ami*, le connétable de Montmorency *mon compère* et Crillon *le brave Crillon*. Avec tout le monde, il est cordial, spirituel, gai, affectueux et brusque. Il appelle cela, lui-même, de la rondeur. Toujours il garda cette rondeur avec la simplicité de sa jeunesse et nul ne se plaignit jamais que la dignité royale eût effacé en lui le gentilhomme gascon et le bon compagnon d'armes.

*
* *

L'HOMME D'ÉTAT

Le roi qui gouverne est aussi fort, aussi généreux, aussi malin que l'homme de guerre. Dans l'administration de l'Etat, il se conduit comme à la tête de son armée. L'objectif est le même. En rase campagne, casqué, armé et à cheval, il se propose de détruire les forces ennemies, puis d'établir une paix glorieuse et profitable. Dès qu'il est devenu l'héritier présomptif de la couronne de France, il s'est constitué le défenseur de l'autorité royale. Il veut

protéger l'Etat français, l'unité nationale, l'ordre public, « abréger », dit-il, la misère du peuple. Ses adversaires et ceux de la nation sont les Guises, les chefs de la Sainte-Ligue, les Espagnols, qui, sous prétexte de défendre la religion catholique, veulent entretenir « cette fièvre continue et mortelle » des guerres civiles, ruiner le pays et le démembrer. Il regrette de voir périr tant de Français. Après Coutras, il écrit, le 25 octobre 1587 : « Il me fâche fort du sang qui se répand... Il ne tiendra point à moi qu'il ne s'étanche. » Il devient l'allié et l'ami d'Henri III et lui amène toutes ses forces. Le crime de Jacques Clément le fait roi. Il poursuit avec ardeur la conquête de son royaume, ayant avec lui ceux qu'il appelle « les bons et naturels Français ».

Arrive le moment où il sent que la majorité de son peuple attend sa conversion ; quand il est bien convaincu qu'il ne ramènera la paix qu'à ce prix, il cède. Il a abjuré pour des motifs politiques. Une fois sa décision prise, il s'est exécuté vivement, avec sa brusquerie habituelle et avec ce mélange de narquoiserie et d'émotion qui formait le fond savoureux de son caractère. Le 18 juillet 1593, il allait au prêche à Mantes pour la dernière fois. Le vendredi 23, les

docteurs catholiques mandés à Saint-Denis entraient en conférence avec lui. Son instruction fut menée tambours battants. Il se défendit très bien. Il répondit aux arguments par d'autres arguments; sur certains points, il lâcha quelques gasconnades. Quand on parla de la prière des morts : « Laissons-là le *Requiem*, dit-il, je ne suis pas encore mort et je n'ai pas envie de mourir. » Quand on en vint au purgatoire, il dit qu'il le croirait non comme article de foi, mais croyance de l'Eglise et aussi pour leur faire plaisir, sachant que c'était le pain des prêtres. » Il accorda aussi sur l'Eucharistie tout ce qu'on voulut, et à la fin il fit cet aveu et cette promesse émouvante : « Vous ne me contentez point bien sur ce point et ne me satisfaites pas comme je désirais et me l'étais promis de votre instruction. Voici : je mets aujourd'hui mon âme entre vos mains. Je vous prie, prenez-y garde ; car là où vous me faites entrer, je n'en sortirai que par la mort, et de cela je le vous jure et proteste. » En disant cela, ajoute l'Estoile, « les larmes lui sortirent des yeux. » Et il écrivit à sa maîtresse le mot fameux : « Ce sera dimanche que je ferai le saut périlleux. »

Certes, ce fut là un acte intéressé. Mais quel intérêt ! l'intérêt de la nation. Une fois le fossé

franchi, le souple Béarnais oublia vite ses scrupules et se fit une âme de sincère catholique, le plus simplement du monde. Il faut être bien piètre connaisseur du cœur humain pour employer le grand mot d'hypocrisie. Henri IV, soldat au cœur simple, homme d'état à l'esprit pratique et net, n'avait pas le temps de se barbouiller de théologie. Il croyait en Dieu, il avait une ferme confiance en la protection divine ; mais il pensait aussi qu'on pouvait honorer son créateur et faire son salut dans n'importe quelle Eglise chrétienne. « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, disait-il. » Et ainsi s'explique sa tolérance qui ne fut pas simplement inspirée par les nécessités politiques, mais qui dériva vraiment chez lui d'une inclination naturelle.

Catholique et vainqueur de la Ligue, il put enfin pacifier le royaume, en accordant aux protestants la liberté de conscience et de culte. Alors, en bon ouvrier de la paix, il s'appliqua avec Sully, Villeroy et ses autres ministres à guérir les misères de la guerre. Deux mots dont il usa souvent résument cette œuvre : il travailla à la *restauration* et à l'*embellissement* de son royaume, c'est-à-dire au maintien de la paix entre les Français, au soulagement du

peuple, à l'établissement de bonnes finances, à la prospérité du labourage et du pâturage, au relèvement du commerce, à l'importation d'industries étrangères, à la construction de beaux monuments, à l'éclat des arts et des lettres. Au dehors, il voulut rendre à la France son ancien prestige, protéger les amis traditionnels, se faire craindre de ses ennemis ; l'objet de cette politique était simple : lutter contre l'Espagnol, en « renard » ou en « lion », comme on disait alors, abattre sa puissance. On le voit, ce sont des idées simples, fortes, pratiques qui ont dirigé les actes de ce gouvernement. Aucune fantaisie d'ambition, aucune chimère dangereuse, aucun intérêt dynastique ou autre qui fût en opposition avec l'intérêt général.

Au service de la nation Henri IV a mis de fortes qualités d'esprit et de caractère. Il a été, autant qu'il a pu, raisonnable. « L'impression du monde que je crains le plus qui entre dans le cœur de mes sujets, écrivait-il à d'Epernon, est que je me gouverne par autre chose que la raison. » Les mots de *sagesse* et de *raison*, quand il parle politique, reviennent aussi souvent sur ses lèvres que les mots *honneur* et *courage* quand il parle en soldat. Rien d'une formule sonore et vide. Jamais il ne se venge. Jamais, malgré la

violence de ses passions, il ne laisse une femme intervenir dans les affaires publiques : « En ce qui est des actes de soldat, écrit il à Marie de Médicis, je n'en demande pas conseil aux femmes. » Il a choisi une fois pour toutes des ministres qu'il connaît bien, et qui sont des serviteurs remarquables de l'Etat : Sully, Villeroy, Sillery, Jeannin. Il les soutient envers et contre tous. Il les fait beaucoup travailler, mais sans se laisser diriger par eux. « Es choses d'importance, écrit Bellièvre à son ami Villeroy, il faut que le maître soit averti du fond. » Et les ministres conviennent entre eux, sans la moindre flatterie, qu'il peut en remontrer aux plus sages. Il veut être obéi, avoir le dernier mot, mais auparavant il cherche à persuader. Dans ses lettres, dans les préambules de ses édits, dans ses harangues ou dans des conversations particulières, il discute, il se justifie, il explique longuement les motifs de ses actes. Il fait appel à la raison, il veut qu'on serve le roi et l'Etat avec toute l'âme, parce que c'est juste et utile.

Il a été très intelligent. Sur ce point, pas une note discordante dans les témoignages des contemporains, français ou étrangers. « Il avait, nous dit d'Aubigné, une vivacité et promptitude merveilleuse et par delà le commun. » Il savait

rapidement débrouiller une situation complexe et résoudre une question ardue. Très vite il trouvait la solution juste et la traduisait en un langage précis exprimant des réalités concrètes. Il ne s'embarrassait pas de théories ; il cherchait à réaliser immédiatement ce qu'exigeaient les circonstances. Il jugeait bien les hommes ; il les examinait d'un regard aigu et savait exactement la valeur des services qu'il pouvait en attendre. On pourrait composer un petit recueil des appréciations pittoresques et parfois cruellement vraies qu'il portait sur les principaux de ses sujets et sur les princes étrangers Il ne fut jamais dupe de personne, même de ceux qu'il paraissait caresser le plus. Il était défiant à l'extrême : il avait été dans sa vie témoin ou victime de tant de trahisons !

Ce prince intelligent et raisonnable avait conscience de sa valeur, et il aimait à l'affirmer, car il était un peu vantard. « La France, disait-il, m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. » Il décidait de tout souverainement.

Et cependant, comme on est étonné en apprenant l'emploi du temps d'Henri IV ! Ne l'imaginons pas comme un homme occupé dans son cabinet devant une table chargée de papiers Il n'aimait pas beaucoup à lire et à écrire

et il était incapable de rester assis. Deux heures, chaque matin, il tenait conseil en se promenant dans ses jardins des Tuileries ou de Fontainebleau ou dans une galerie couverte. Il interrogeait chacun de ses ministres tour à tour, discutait et décidait promptement. Le reste de la journée était consacré à la chasse, aux réceptions, à la promenade ou au jeu.

Il faisait son métier de roi sans en avoir l'air, et c'est aussi sans en avoir l'air qu'il était maître absolu et se faisait obéir. Une infinie bonne grâce ouatait ses volontés. Il ne commandait pas, il priait amicalement. Il demandait, avec des mots aimables, un service. Il réprimandait avec douceur. Il louait délicatement, toujours avec le mot choisi qui allait au cœur. Il assurait les gens qu'il les aimait bien et il leur disait : « Aimez-moi toujours ! »

Pouvait-on résister à une volonté qui s'exprimait ainsi : « Je suis bien marri de ce que votre santé ne vous permet pas d'être près de moi pour le besoin que j'ai de telles gens que vous. » — « Vous savez la confiance que j'ai en vous et l'amitié que je vous porte ; c'est pourquoi vous devez prendre en bonne part les commandements que je vous fais... ». — « Brave Crillon, vous avez oublié votre maître et vos

amis ; je n'en fais pas de même : aussi aimé-je mieux que vous ne faites. » A M. de Batz, son *faucheur* : « Je suis bien marri que vous ne soyez encore rétabli de votre blessure de Coutras, laquelle me fait véritablement plaie au cœur... Bien me manquera mon faucheur par le chemin où je vas. »

Il pratiquait pareillement dans sa diplomatie l'art de séduire. Les lettres aux souverains étrangers sont, selon le personnage ou les circonstances, empreintes de respect, débordantes d'affection filiale, fraternelle ou paternelle, ironiques, familières, indignées, hautaines. Quand il cherche à plaire, il est délicieux et il arrive presque toujours à ses fins. Il eut à l'étranger des amis enthousiastes, tels que le landgrave de Hesse, le grand-duc de Toscane et ce charmant prince de Galles, qui s'était fait du roi de France un idéal chevaleresque, brûlait du désir de servir sous ses ordres, d'apprendre en France la guerre et la courtoisie. Tous les vieillards du Vatican l'ont aimé sincèrement. La Sérénissime République de Saint-Marc raffolait de lui : il avait su la prendre par son faible : à la cour les ambassadeurs vénitiens étaient traités comme les familiers de la maison : on n'appelait les nobles marchands de l'Adriatique que *les amis*

(*gli amici*). La reine d'Angleterre, Elisabeth, seule affectait de bougonner : elle le morigénait, lui écrivait des lettres désagréables, lui reprochait amèrement d'oublier les services rendus, de ne pas lui rendre l'argent prêté. Il s'en tirait en Gascon ; il avait l'air de recevoir ses conseils avec componction, de solliciter son indulgence : il l'accablait de flatteries, contrefaisait l'amoureux de cette beauté mûre et hommasse ; il était bien rare qu'elle ne se déridât pas.

Parfois les bonnes paroles du roi étaient répandues en pure perte. Il est bien vrai qu'il les prodiguait et qu'elles n'étaient pas toujours suivies d'effet. Pour dire le mot, il était quelque peu « farceur ». Il l'était ingénument, en méridional. Mais il ne mentait pas plus qu'un méridional bien connu des bords du Rhône, Tartarin de Tarascon. Quand il affirmait chaudement son amitié à un de ses sujets, il était à ce moment précis réellement ému. Pour combien de temps ?...

Il savait remercier avec une grâce non pareille. Et c'était bien souvent sa seule manière de payer. Il faisait des promesses vagues : « Assurez-vous que je reconnaîtrai vos services... » — « Continuez à me bien servir,

assuré que je le reconnaîtrai... » Il n'attendait, disait-il, que l'*occasion* pour prouver sa reconnaissance. Que de phrases, dans sa correspondance, ressemblent à celle qu'il adressait un jour à Crillon : « Crois, mon ami, que je désire fort qu'il se présente une bonne occasion pour te le faire paraître [que je t'aime]. » Il passait pour être ingrat.

Il ne serait pas malaisé de trouver à son ingratitude des circonstances atténuantes. On pourrait dire que le roi était pauvre, qu'il ne voulait pas imposer de lourdes charges à la nation. On pourrait le décharger d'une partie de cette avarice pour l'attribuer à Sully. On reprocherait aussi aux gentilshommes de ce temps d'avoir eu les dents longues, et d'avoir ressenti une trop vive déception en voyant succéder un régime de parcimonie à la prodigalité des règnes précédents. L'on dresserait enfin une longue liste des bontés particulières du roi. pensions accordées aux gentilshommes pauvres, secours à leurs veuves, etc. Le plus habile des plaidoyers n'effacera pas tout à fait le renom d'ingratitude que mérita le roi. Nombre de faits précis nous révèlent un Henri IV trop facilement oublieux des services rendus. Le souci de l'épargne ne fut point le principal obstacle à ses

libéralités, car il dépensa beaucoup d'argent pour les femmes et pour les bâtiments. Le roi, dans la conquête et dans la pacification de son royaume, entendait gagner sans cesse des amis et des alliés. Il pensait que les anciens lui feraient crédit, qu'ils murmureraient peut-être, mais qu'ils ne l'abandonneraient pas. C'est l'ordinaire motif de l'ingratitude chez les gens qui n'ont point mauvais cœur.

Henri IV, s'il oublie les services rendus, oublie aussi facilement les injures. Cette indulgence est la contre-partie de son ingratitude et procède du même sentiment : il n'aime pas à s'attarder dans le passé. On a rarement vu prince moins rancunier que lui. Il l'est par inclination et par intérêt. Il ne cherche qu'à assoupir les querelles, à désarmer les turbulents, à se réconcilier avec ses adversaires, à mettre d'accord ses serviteurs et à se servir d'eux sans songer à leurs antécédents. Il n'a pas gardé la moindre hostilité à Jeannin et à Villeroy qui ont été ligueurs ou demi-ligueurs. Après la reddition de Paris, il accueille, avec une familiarité un peu ironique, Mme de Montpensier, une de ces Guisardes si acharnées à sa perte. Il a très souvent à la bouche les mots de pardon, d'oubli, de clémence. Il goûte

un sincère plaisir à pardonner et à le faire savoir. Il tient à ce renom de prince clément comme à sa réputation de brave. Pardonner dans certaines circonstances, n'est-ce point faire acte de bravoure ? « Mon âme, écrivait-il à Elisabeth, abhorre l'usage de la sévérité et rigueur des lois et est nourrie et accoutumée à la clémence. » A d'autres il disait : « J'ai plus de place en mon cœur pour la miséricorde que pour la haine. »... « J'ai un naturel que je peux dire plutôt trop bon qu'autrement. »... « Jamais nuls accidents bons ni mauvais ne changeront mes bonnes inclinations. » Cette fois, ce n'étaient pas des mots. Il fut toujours d'une remarquable indulgence pour ceux qui lui avaient fait du mal. Quand Jean Châtel tenta de le tuer et lui fendit la lèvre supérieure, il commanda de le laisser aller, disant qu'il lui pardonnait. Il ne laissa décapiter Biron qu'après de longues hésitations. sur l'insistance formelle de ses conseillers et du Parlement. Il détestait cordialement certains personnages, d'Epernon, les Guises, mais il leur avait pardonné ; il ne leur faisait point de mal et il dissimulait à la perfection, en leur présence, son antipathie, quitte à brocarder et faire rire à leurs dépens quand ils étaient loin.

Il est donc incontestable que l'intérêt de sa

couronne et de l'Etat est un des principaux mobiles qui dirigent Henri IV. Il méconnaît le passé bon ou mauvais, il paye en bonnes paroles, il dissimule. Il ne faut point en conclure qu'il soit un cœur sec.

Ceux qui le voient sont frappés de la mobilité de ce visage incapable de cacher aucune émotion forte. Il a un naturel sensible ; il sait aimer ses amis, il compatit sincèrement à leurs peines, il se réjouit de leur bonheur. Il les aide autant qu'il peut, à condition qu'il n'en coûte pas trop à sa bourse. Que d'histoires charmantes on écrirait sur ce chapitre ! Il nous suffira de citer l'amitié célèbre du roi et de Sully, traversée de querelles et de réconciliations, comme il est naturel entre inséparables. Sully fut pour Henri le vieux compagnon d'armes, de foi religieuse et de jeunesse, le conseiller et le confident aux façons souvent brusques et au ton rogue, aimé, malgré ses défauts, à cause de sa fidélité passionnée.

Il est une de ces amitiés royales qui n'a pas varié et s'est trouvée toujours en harmonie avec l'intérêt, l'amitié d'Henri IV pour son peuple. Rien d'une affection théorique et lointaine. Il connaît fort bien les habitants des campagnes et des villes. Il n'a point vécu en grand roi isolé

dans un château au milieu d'un parc. Il a parcouru la France à cheval, par les plus mauvais chemins, couchant parfois dans des cabanes, s'asseyant à des tables rustiques. Devenu roi, toujours passionné pour la vie au grand air et la chasse, il aime à entrer chez les paysans, bavarder avec eux et savoir leur pensée : il s'amuse de leur naïveté ou de leur esprit ou des dures vérités qu'ils lui décochent parfois sans le reconnaître. Quelques anecdotes fausses ou vraies sont bien connues, celle de la vieille gardeuse de vache, celle du paysan Gaillard qui savait si bien la différence entre *Gaillard* et *Paillard*, celle du batelier parisien qui se plaignait de l'impôt mis sur son bateau pour entretenir la « méchante femme du roi ». Henri IV aime aussi la foule des rues et se laisse volontiers entourer et acclamer. Le jour de son entrée à Paris, il pouvait à peine avancer dans le flot mouvant et bruyant du peuple, et pourtant il défendait de l'écarter : « Ils sont affamés de voir un roi. » Au reste, il n'avait guère d'illusions. Parmi l'allégresse générale, on l'entendit dire : « C'est un peuple ; si mon plus grand ennemi était là où je suis, il lui en ferait autant qu'à moi. » Une autre fois, il le définit ainsi : « Un peuple est une bête qui se laisse mener

par le nez, principalement les Parisiens. »

Il l'aimait tout de même et il s'apitoyait sincèrement sur ses misères. « C'est pitié, disait-il, de voir comme le peuple meurt de faim. » Il savait pourquoi. « Je plains bien mon pauvre peuple, je sais qu'il est malmené », c'est-à-dire qu'il est la proie des gens de guerre et des gens de finances. Quand il apprit l'insurrection des Croquants du Limousin, il dit en jurant, nous rapporte l'Estoile, que s'il n eût point été ce qu'il est et qu'il eût eu plus de loisir, il se fût fait volontiers croquant. Il n'a certainement pas laissé passer des convois de vivres dans Paris assiégé, ce qui eût retardé la prise de la capitale et prolongé les misères de la guerre. Il n'a peut-être pas prononcé tous les mots historiques qu'on lui attribue. Qu'importe ! Il a prouvé par des actes ce qu'il appelait « sa violente amour » pour ses sujets. En campagne, il veille à ne point laisser molester les paysans et punit les auteurs de pilleries. Quand il rend la paix à la France, il comprend qu'il n'a accompli que la moitié de son œuvre et il le dit aux Parisiens : « Mon affection paternelle envers mes sujets ne me permet point de m'arrêter en si beau chemin. » Il veut chercher tous moyens pour rendre telles félicités plus durables, remédier à l'extrême

pauvreté qu'il reconnaît au peuple des campagnes, « lequel est celui qui nous fait tous vivre ». Il tient parole. Il s'efforce d'alléger les charges financières, de réparer le désordre administratif néfaste aux roturiers, d'augmenter la richesse agricole du pays, de développer les fabriques pour ôter, disait-il, l'oisiveté parmi son peuple.

*
* *

L'HOMME PRIVÉ

La vie privée du roi Henri IV est populaire comme sa vie publique. Sa correspondance, comme les souvenirs de ses contemporains, le révèle à nous, le remet sur pied, en chair et en os. Henri IV ne dissimule rien de ses goûts, de ses sentiments, de ses passions. L'homme privé s'impose à nous, avec autant de force que le soldat et l'homme d'Etat.

Il est un homme et il prend franchement sa part des joies matérielles de la vie. Il aime la bonne chère, surtout au temps de sa vigoureuse jeunesse, quand il *fait* le roi de Navarre. Au dire de M. de Roquelaure, il était alors excom-

munié et mangeait comme un diable. Parfois même il se rendait malade à force d'absorber ; alors il se résignait à la diète, prenait du lait d'ânesse et de l'aloès. Mais le plus souvent, il se contente d'une cuisine simple et saine. Il adore les plats du Béarn, la *garbure*, la soupe pyrénéenne aux choux, aux cuisses d'oie et au pain de seigle, les jambons de Bayonne salés au sel de la fontaine de Salies, les pâtés de foie de canard, les perdrix rouges, les oies confites dans la graisse, les pêches et les melons, le tout arrosé de vin de Jurançon.

Il aime les jeux au grand air, les exercices violents. La chasse est une de ses passions les plus fougueuses. Presque toutes les après-midi il y consacre quelques heures. Il préfère celles où l'on se fatigue le plus et où l'on court des risques, la chasse aux ours, aux sangliers, aux chevreuils, aux renards. Il chasse même en guerre, entre deux batailles. Quelle dure privation lorsqu'il est malade, et comme il maudit le mal et les médecins ! Pendant le siège d'Amiens, une semaine après une forte attaque de gravelle, il écrit à son compère : « Nous trouvâmes trois loups au plus beau lieu du monde. Les médecins me font reposer aujourd'hui pour recommencer demain. » Pendant le

voyage en Limousin, en 1603, affaibli par des douleurs de ventre, il écrit : « S'il m'amende tout aujourd'hui, demain, au lieu de prendre médecine, je courrai un cerf. » Il y goûte tant de plaisir et il est si expansif qu'il raconte à tout le monde ses histoires de chasse, à ses ministres, à ses amis, à ses maîtresses, interrompant pour cela toute sorte de développement, sans souci des transitions

Avec la chasse, le jeu est un de ses divertissements favoris, la paume et les quilles où il montre de la vigueur et du coup d'œil, les échecs, les dés et les cartes qui occupent les soirées à la cour ou bien les journées où le roi se purge. On joue gros jeu vers la fin du règne. Henri IV est un joueur convaincu et non un maître de maison qui veille d'un air détaché au délassement de ses hôtes Il est de mauvaise humeur quand il perd. S'il gagne, il est ravi. Un jour qu'il a gagné cent écus à la paume il s'empresse de les mettre dans son chapeau en disant : « Je tiens bien ceux-ci, on ne me les dérobera pas, car ils ne passeront point par les mains de mes trésoriers. »

Henri IV sait goûter des plaisirs plus délicats. Pour lui, la campagne n'est pas seulement le parc immense où l'on poursuit des bêtes sauvages. Il jouit de la beauté d'un paysage ; mais il vit en

un temps où il n'est pas de mode de décrire la nature à tout propos, et son métier ne lui laisse pas les loisirs nécessaires pour faire œuvre de littérateur. Il se plaît dans les campagnes molles et riantes de l'Ile-de-France, dans la forêt de Fontainebleau qu'il appelle ses « délicieux déserts ». Il aime les bois, les champs et les eaux vives. Un jour il envoie à la duchesse de Gramont une charmante description de la région de Marans ; il dépeint les îles et leurs « marais bocageux », l'eau claire, « peu courante », les milliers de jardins où l'on ne va que par bateau, les oiseaux qui chantent, la terre « très pleine de blés et très beaux, » et il ajoute ces mots exquis : « L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence. Ah ! qu'il y fait bon chanter ! » Il a le goût des beaux jardins ; il fait des plantations dans son parc de Pau ; il s'y promène dans les allées de chênes et dans les pinèdes, en causant avec le jardinier Chantelle Bienfait ; il décore de fleurs le jardin des Tuileries ; il y fonde une orangerie ; à Fontainebleau il plante 60 000 arbres et fait creuser des canaux ; il acclimate en Ile-de-France la pêche de Jurançon qui devient la pêche de Montreuil.

Il est grand bâtisseur : il achève la galerie

du Louvre et le pavillon de Flore. Il embellit les résidences royales : Saint-Germain, Fontainebleau, Monceaux. Il fait construire la place Royale, la place Dauphine, et dresse un vaste plan de transformation du vieux Paris. Il dirige ces travaux avec un souci très noble des choses d'art.

Certes, la cour d'Henri IV n'eut pas la magnificence, la politesse raffinée, l'éclat artistique de cette cour de Catherine de Médicis, « vrai paradis du monde et ornement de la France ». On n'y donna pas de ces fêtes qui éblouirent la France des Valois. Le roi se contenta de plaisirs moins coûteux, moins raffinés : feux d'artifice. mascarades à cheval, farces, comédie italienne. ballets et bals, où, en souvenir de sa jeunesse, il fit mettre à la mode les danses béarnaises la branle des lavandières et la branle des sabots. Henri IV détestait l'étiquette et les plaisirs trop bien ordonnés où régnait un air de contrainte.

Dans les réunions, il goûtait par-dessus tout les conversations libres et gaies. Il avait en horreur les pédants et les « esprits rassis ». Il se moquait de ceux qui s'expriment avec des phrases solennelles, amphigouriques. ennuyeuses. C'était pour lui un supplice que d'entendre

certaines harangues et il traitait fort cavalièrement les infortunés auteurs de discours trop apprêtés. A Amiens, le maire s'approche respectueusement de Sa Majesté : « Très grand, très clément, très magnanime... » « et *très las*, interrompt le roi ; j'écouterai le reste une autre fois. « Un autre jour, le discoureur commence en ces termes : « Agésilas, Sire... » — « Ventre-Saint-Gris, dit Henri IV, j'ai bien ouï parler de cet Agésilas-là, mais il avait dîné et je n'ai pas dîné, moi. » En Normandie, il se vengea d'un fâcheux par un mot. Le premier Président du Parlement de Rouen allait commencer un long discours. La timidité le rendit muet. Henri IV s'en réjouit et conclut malicieusement : « Il n'y a rien d'extraordinaire, les Normands sont sujets à manquer de parole. »

Il aimait les *bizarres,* c'est-à-dire les esprits originaux et amusants. Il était lui-même infiniment spirituel, mais il possédait un genre d'esprit qui aurait plus d'une fois fait rougir ou rire jaune à l'Hôtel de Rambouillet et chez les Précieuses. Prompt à la riposte, il trouvait le mot pittoresque et précis pour juger une situation ou un homme, et le plus souvent sous une forme plaisante. On cite sa réponse à celui qui lui di-

sait après la reddition de Paris : « On a rendu à César ce qui était à César. » « Ventre-Saint-Gris, on ne me l'a pas rendu à moi, on me l'a bien vendu ! » Aux bourgeois de Chartres essayant de lui démontrer, après la prise de la ville, qu'il en était le légitime possesseur par le droit romain, il répliqua : « Ajoutez *par le droit canon.* »

En toutes circonstances, il plaisante. Dans les cérémonies les plus solennelles, on le voit se pencher vers un de ses voisins et *gosser.* Il raille tout le monde, amis et ennemis, ces derniers cruellement. Quand Sancy, imitant son maître, abjura, le roi, qui connaissait bien les hommes, s'en moqua tout haut et dit qu'il ne lui fallait plus que le turban. Le duc de Savoie, dont il vient de conquérir les pays, est qualifié par lui de duc *sans Savoie.* « Il ne donne nul ordre à ses affaires, ce que voyant, je lui sers de tuteur. » Quand l'évêque de Verdun a commis la folie de se marier, il écrit : « Je vais monter à cheval pour aller coucher à Vatan où je verrai la femme de l'évêque de Verdun qui sera la première princesse ecclésiastique que j'aie jamais vue. » Il traite Mayenne de *gros duc,* et la reine Marguerite d'*ivrognesse* et de *dame aux chameaux* dans une lettre à Corisande.

Le duc de Feria, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, est qualifié de *solennel idiot*.

Ces perpétuelles railleries nuisirent souvent à Henri IV. Il offensait beaucoup de gens sans le vouloir, qui lui en tenaient rigueur sans considérer qu'il ne faisait jamais de mal qu'en paroles. Il connaissait fort bien ses petits travers, s'excusait parfois de bonne grâce, mais ne se corrigeait point.

Il ne se corrigea jamais non plus du péché d'amour. Dans l'histoire et dans la légende populaire, l'image du bon roi Henri est inséparable de celle du Vert-Galant. L'amour fut la plus impérieuse de ses passions : elle lui donna beaucoup de joies, mais le rendit souvent très malheureux, troubla sa vie de famille et faillit plusieurs fois nuire aux affaires de l'Etat.

Il commença très jeune à aimer. Après les caprices de l'adolescence, après le mariage de raison avec Marguerite de Valois, surgirent les grandes passions. Il eut pour amies des filles d'honneur de la reine mère ou de sa femme, la belle Dayelle, une jeune Grecque, Reboul, Fosseuse (Mlle de Montmorency-Fosseux, qui était « enfant et toute bonne ».) Ensuite, c'est le long règne de la belle Corisande, Mme de Gramont, une femme de cœur et de tête, qui fut

l'amie des temps héroïques, celle qui pour lui levait des troupes, qui secondait Catherine de Bourbon dans le gouvernement de la Navarre, celle à qui il envoyait les étendards pris à l'ennemi. Après Corisande, Marie de Beauvilliers, abbesse de Montmartre, que nous ne connaissons pas par la correspondance, retint pour peu de temps le cœur du roi. En 1590, au camp de Cœuvre en Picardie, Henri vit la *charmante Gabrielle*, la jolie Gabrielle d'Estrées qui avait dix-neuf ans : il en tomba amoureux : elle était douce et bonne. Le roi fut vraiment heureux avec celle qu'il appelait son « bel ange », malgré quelques accès de jalousie ; car il eut pendant un temps à souffrir de la rivalité de Bellegarde qu'on appelait *Feuillemorte*, à cause de son teint jaunâtre. La pauvre Gabrielle mourut subitement en 1599, peut-être empoisonnée. Le roi éprouva une des plus fortes douleurs de sa vie. « La racine de mon amour est morte, écrivait-il à sa sœur, elle ne rejettera plus. » Mais avant la fin du deuil les branches reverdirent.

On lui présenta, pour son malheur, M[lle] d'Entragues, la fille d'un misérable qui joua d'abord le père tragique, puis finit par céder sa fille, d'accord avec elle, pour 100 000 écus et une promesse de mariage. Elle était belle, mais or-

gueilleuse, capricieuse, insolente, et il eut beaucoup à souffrir de cette méchante femme qu'il appelait « mes chères amours à moi, le cœur à moi » et dont il ne pouvait se détacher. Elle troubla la paix de son ménage quand il eut épousé Marie de Médicis. Henri IV avait pour sa femme de l'estime et par moments de la tendresse. Elle en était digne, bien qu'elle ne fût douée ni d'un caractère ferme ni d'une intelligence vive.

Le roi était tellement épris de l'autre femme qu'il eût voulu les conserver toutes deux et qu'il s'efforçait de les maintenir en bonne amitié. Elles ne purent jamais s'entendre. La maîtresse finit par tomber dans le crime ; elle conspira avec son père et avec le comte d'Auvergne qui avaient des intelligences avec l'Espagne ; ils formèrent le projet insensé de tuer le roi, de faire proclamer l'illégitimité de son mariage, pour mettre sur le trône un bâtard. Le roi eut la faiblesse de pardonner et de revenir implorer les faveurs de sa hautaine maîtresse.

Il faut laisser de côté quelques rivales de la marquise pour arriver à la dernière des folies royales. A cinquante-six ans, il tomba éperdument amoureux d'une enfant de seize ans, Charlotte de Montmorency. Il la maria à son neveu

le prince de Condé, pensant trouver en lui un mari complaisant. Mais celui-ci enleva sa femme et passa la frontière belge. Le roi faillit tomber malade de fureur et d'amour. Il écrivait alors : « Je déchois si fort de mes mérangoises que je n'ai plus que la peau et les os. Tout me déplaît : je fuis les compagnies et si, pour observer le droit des gens, je me laisse mener en quelque assemblée, au lieu de me réjouir, elles achèvent de me tuer. » On était alors en plein conflit avec la maison d'Autriche. Quelques mois après, le roi déclarait la guerre. Cette guerre ne fut pas décidée, comme on l'a dit parfois, parce que le roi voulait reprendre Charlotte de Montmorency, mais cet amour fut un aiguillon planté en son cœur, et qui décupla sa fureur belliqueuse.

Ces amours du roi étaient à la fois très ardentes et très chevaleresques. Il se donnait tout entier à la dame de ses pensées. Elle inspirait ses actes de bravoure ; il lui racontait ingénument sa vie de soldat et sa vie de roi, cherchai à conquérir son estime, à provoquer son admiration. Mais s'il tenait à se faire valoir auprès des femmes, il ne leur demandait jamais de conseils. Il aurait pu dire à toutes ce qu'il disait à la reine : « Je vous aime bien, car vous faites tout ce que je veux ; c'est le vrai moyen

de me gouverner. » Il fut un amoureux tendre, spirituel, familier, parfois grivois, toujours charmant ; il adorait les épithètes mignardes : *mon menon, mon cher cœur*, *le cœur à moi*, *les chères amours à moi*... Il prodiguait les assurances de fidélité, avec une éloquence d'autant plus insinuante que la passion penchait vers son déclin. » Que de phrases de ce genre : « Croyez ma fidélité être blanche et hors de tache ; il n'en fut jamais de pareille. » Il était Gascon en amour comme en amitié. Mais on dispose moins facilement de l'amour des femmes que des services de ses sujets, et le pauvre roi, parfois rebuté, souvent malheureux, a écrit aussi des lettres de passion très tristes...

Les joies les plus douces et les plus pures sont celles de la famille. Henri IV ne fut pas un mari fidèle, mais il fut un excellent papa. Il aimait tendrement ses enfants, ceux que lui avait donnés la reine, et ceux qu'il eut de ses maîtresses. Il les faisait élever tous ensemble, et veillait à leur santé et à leur bonne éducation. Même au milieu des affaires les plus graves, il pensait à eux ; il écrivait à Mme de Montglat, leur gouvernante, se faisait renseigner chaque jour sur la marche de leurs petites maladies. Il s'amusait avec eux. Il écrivait des lettres, au

milieu de ses « marmots » qui l'obligeaient à s'y reprendre à cent fois. Il trouvait ses enfants les plus jolis du monde ; ils lui donnaient, disait-il, « force plaisir ». A tout venant il le répétait.

On ne s'est pas gêné pour faire la leçon à Henri IV. Que de fois l'on a déploré sa malheureuse vie sentimentale, tantôt en l'accablant, tantôt en plaidant les circonstances atténuantes ! Citons simplement, sans commentaires, les témoignages peu connus, mais très justes et très forts, de deux hommes des plus honnêtes et des plus austères de ce temps. Du Vair, un parlementaire, philosophe et moraliste, d'esprit très noble, a écrit en parlant d'Henri IV : « Ses mœurs sont douces, gracieuses, et même ce qu'on blâme en lui tient beaucoup de l'humanité. » L'autre est un diplomate protestant, moins célèbre, mais très digne d'estime, Jacques Bongars, qui a écrit, assez malicieusement, à un Allemand : « Les autres princes ont beau se cacher, leurs vices n'en paraissent pas moins. Quant à des vertus, malgré toute mon attention, je n'en découvre point, sauf peut-être en quelques-uns et encore bien faibles et bien languissantes... »

*
* *

L'ÉCRIVAIN

Henri IV est-il un écrivain ? Voilà une question à laquelle le roi aurait répondu par un éclat de rire ou par un bon mot. Il est certain, en effet, qu'il n'a jamais songé à écrire en lettré, pour le plaisir d'être lu par des gens de goût et des amateurs de beau style. Il possède un magnifique tempérament d'homme d'action : ne lui demandons pas autre chose ; il se contente d'être soldat ou roi ou père ou amoureux. Il écrit une lettre ou prononce un discours dans un but pratique, pour faire exécuter un édit, donner des ordres à un ministre, confier une mission à un ambassadeur, convoquer des gentilshommes à la guerre, donner un rendez-vous à une maîtresse, lui conter ce qu'il a fait depuis la dernière entrevue. Il ne se soucie pas de faire œuvre d'art ; il ne compose pas lentement, à tête reposée, pesant et classant les arguments, battant les fourrés et s'attardant dans d'ingénieux développements. Il écrit simplement comme il parle, comme les pensées lui viennent.

Aussi la langue n'est-elle nullement châtiée. On ne trouve pas le moindre raffinement dans le choix des termes, pas le moindre souci de

distinction. Henri IV parle la bonne langue commune, le bon français populaire, qui n'est ni celui de la populace ni celui des clercs, docteurs ou pédants; il n'est lui-même ni un ignorant ni un savant ; il a reçu une bonne éducation classique. (Sa mère, « qui avait une affection si grande de veiller à ses bons déportements », lui avait donné d'excellents précepteurs, La Gaucherie et Florent Chrestien, d'un caractère élevé et d'une solide culture.) Il s'exprime comme les nobles d'épée ou de robe et les bourgeois.

Ce langage n'a pas été soumis à un travail d'émondage, de taille et d'alignement. Le Béarnais peut encore user de locutions gasconnes ; il ne rougit pas de ses origines. Il dit sans la moindre hésitation : *y entreprendre, favoriser à mes vœux, croire la trêve, consentir une entrevue, hâter quelqu'un, ce qui importe mon service, accompagner un tel de tel autre*. Il use et abuse de l'imparfait du subjonctif, il change des verbes actifs en neutres et des neutres en actifs. Il possède aussi quelques habitudes de langage qui sont encore en honneur chez le petit peuple des villes et chez les paysans dans certaines provinces. Il écrit souvent *ils* au lieu de *elles ;* il ne se soucie pas d'employer correctement les

modes ; il écrit indifféremment : *je puis dire que vous soyez*, et *je trouve bon que vous faites.* Il emploie parfois les prépositions les unes pour les autres : n'oublier pas *à* remercier, continuez *à* m'en écrire et *d*'en avoir soin, demeurer *au* doute, approcher *à* Béziers, *à* la coutume, *auprès* Montargis, *dans* la fin du mois, prendre exemple *à* une entreprise. Il lui arrive d'employer deux mots au lieu d'un seul : *y* mettre *dedans*, prenez-vous garde *de le faire*, il me semble *être* nécessaire. Dans certaines phrases, au contraire, il faudrait ajouter un ou plusieurs mots : quelques ellipses sont très hardies ; la suppression de pronoms personnels utiles et de relatifs comme *aucun*, *celui*, *en*, rend certains passages assez obscurs [1].

Ne songeons donc pas à chercher chez Henri IV un écrivain s'appliquant à être auteur, possédant une langue à lui, qui marque une date ou un moment dans l'histoire de la littérature française. Connaissant l'homme et ne cherchant pas l'auteur, nous aurons la joie de découvrir un style spontané et personnel, infiniment séduisant, comme la sensibilité même d'Henri IV, dont il est le produit ingénu.

1. M. Jung a écrit sur *Henri IV écrivain* un livre fort agréable (Paris, 1855).

Il n'est rien de plus naturel que cette façon d'écrire, et la jolie définition de Montaigne s'applique parfaitement à elle : « Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque... plutôt difficile qu'ennuyeux; éloigné d'affectation, déréglé, décousu et hardi; chaque lopin y fasse son corps; non pédantesque, mais plutôt soldatesque. »

Henri IV ne compose point ses lettres et ses harangues à tête reposée, en ordonnant les arguments, comme dans une dissertation. Il entre brusquement en matière, sans précautions oratoires, sans circonlocutions, sans vaines formules de politesse, et il va droit au but. Au cours de la conversation, il traite toute sorte de sujets, courant d'une idée à une autre, d'un fait à un autre, sans se préoccuper des transitions. Ecrit-il à une maîtresse ? C'est le soir : le chef d'armée ou le chasseur a trouvé un moment de loisir : il conte brièvement les nouvelles du jour dans l'ordre même où ils se représentent à sa mémoire, faits de guerre, événements politiques, intrigues de cour, indispositions physiques, chagrins et joies de famille, pensées d'amour... Et il n'est guère embarrassé pour conclure : point

de démonstrations longues et banales, point de formules passe-partout, mais une ou deux phrases qui expriment exactement le degré de familiarité, de tendresse, d'estime ou de respect qu'éprouve le roi.

Jamais le ton n'est soutenu ni conventionnel. Jamais les sentiments profonds ne se dissimulent sous des draperies de rhétorique. Henri sait parler en roi, en maître, mais sans se croire obligé de donner une idée pompeuse de son autorité. Dans une lettre de Louis XIV, l'expression est courtoise, le ton modéré et calme; on sent la volonté constante de ne rien livrer d'intime aux autres hommes qui sont des sujets. Henri appelle les gens et les choses par leur nom : il s'exprime tout simplement, « rondement, franchement, naïvement, à la vieille française », comme eût dit saint François de Sales. Il nomme la reine *sa femme*, tout comme un bourgeois, le dauphin le *petit homme*, ses enfants *ses marmots*, le connétable *son compère*. Il écrit à la reine Marguerite *ma mie*, à ses maîtresses *mon cœur*, *mon bel ange*, *mes chères amours*, etc. Il désigne par des sobriquets un certain nombre de ses amis. Les termes de pure politesse sont absents de ses lettres. Ils sont remplacés, ce qui vaut mieux, par des mots aimables, des gen-

tillesses, des expressions chaleureuses qui sont bien de son cru, et qui donnent un accent personnel au moindre de ses billets.

Et quelle diversité de ton dans cette prose si naturelle et si souple ! On trouvera tous les genres dans notre recueil : le ton bref, mâle, militaire, du chef qui écrit en campagne à un compagnon d'armes ou à un gentilhomme, l'allure digne, autoritaire ou débonnaire du roi qui harangue ses Parlements, les phrases flatteuses et galantes volontairement affectées et même ampoulées qui séduiront la coquette Elizabeth d'Angleterre, les lettres tendres, sentimentales, spirituelles ou grivoises, gaies ou mélancoliques de l'amant heureux ou déçu, les bonnes paroles de réconfort, d'encouragement et parfois de condoléances, familières ou graves, adressées à un ami. Partout, à travers l'enveloppe limpide de ce style, on reconnaîtra un homme, et ce que dans le peuple on appelle une riche nature.

Quel que soit le ton de ces lettres et harangues, elles sont toujours concises. Henri IV s'exprime en peu de mots et il trouve vite les plus justes et les plus frappants. Avec lui, rien ne traîne. L'allure est rapide et l'intérêt ne languit jamais. Cette brièveté est surtout remarquable dans les récits. Il décrit à merveille, en un raccourci

extrêmement net, les expéditions et les batailles « Monsieur de la Noue, écrit-il le 14 mars 1590 Dieu nous a bénis. Ce jourd'hui, quatorzièm du présent mois, la bataille s'est donnée. Il a été bien combattu; Dieu a montré qu'il aimait mieux le droit que la force; la victoire nous a été absolue ; l'ennemi tout rompu, les reîtres en partie défaits, l'infanterie rendue, les Bourguignons malmenés, la cornette blanche et le canon pris, la poursuite jusqu'aux portes de Mantes. » Tel est le tableau de la bataille d'Ivry, brossé à la manière de Jules César. Ceux de l'escarmouche du Mas d'Agenais, en mars 1588, et de la victoire de Fontaine-Française, en juin 1595, sont aussi nets, avec plus de détails.

Aussi, grâce à cette vivacité, ses moindres billets sont-ils intéressants. Quatre ou six lignes de son écriture prennent un relief singulier, même s'il s'agit d'envoyer un ordre ou de communiquer une nouvelle. S'il appelle un gentilhomme à la bataille, ce n'est pas par une banale convocation, mais par quelques mots vibrants, appels chaleureux et gais au devoir, à la vaillance, à l'esprit d'aventures, à l'honneur et à l'amitié.

Comme les lettres, les harangues sont brèves : il ne s'attarde pas à développer ou enchaîner

des arguments. Ce n'est point son affaire. Il s'adresse aux notables pour avoir de l'argent, aux Parlements pour faire enregistrer ses édits. Son chancelier s'est occupé ou s'occupera de traiter la partie technique et dialectique. Lui, le roi, arrive au moment de la résistance, pour achever de convaincre, pour enlever d'assaut la position. Et là encore, il suffit de quelques paroles de prière ou de menace, d'attendrissement ou de colère, qui sont des rappels au bon sens, au devoir, au patriotisme.

Ce style « véhément et brusque » est un style coloré. Henri IV voit des objets concrets et les dépeint. Il n'aime pas beaucoup les abstractions qui sont matières pédantesques. Il parle naturellement par images. Il emploie à chaque instant des comparaisons familières, des locutions proverbiales. La paix de Lyon est « une rhubarbe au cœur savoyard : mais, grâce à Dieu, la main qui tient le gobelet est ferme et le faudra vider tout entier. » S'il parle d'abandonner une position, il dit : « Quant aux fortifications, je pense qu'il faudra perdre la basse-cour pour sauver la maison, à plus forte raison le village » ; et cette métaphore remplace avantageusement de longs raisonnements. Certaines de ces images, moins familières, donnent au style une vigueur

étonnante. En voici la preuve dans deux phrases destinées à peindre, l'une l'abaissement d'un ennemi, l'autre l'humiliation d'un roi : « La reprise de Castillon a étonné nos ennemis, abattu leur gloire et jeté leurs trophées par terre avec peu de coût. » — « Ils sont tous après à faire boire cette injure au roi. » Lorsqu'il veut démontrer à ses Parlements leur dépendance à son égard, il n'en dit pas long : « Je suis votre roi légitime, votre chef; mon royaume en est le corps ; vous avez cet honneur d'en être membres, d'obéir, et d'y apporter la chair, le sang, les os et tout ce qui en dépend. »

Les lettres que nous publions peindront au naturel la vraie physionomie d'Henri IV, mieux que n'importe quel document. On en goûtera le style vif, nerveux, hardi, net et coloré, et toujours naturel. Il n'est certes pas d'un auteur, mais il convient de répéter ici la phrase de Sainte-Beuve : « Il y a longtemps que si les hommes écrivaient aussi bien qu'ils parlent, ou que si l'on écrivait pour eux ce qu'ils disent dans les circonstances décisives où ils se trouvent, il y aurait quantité d'écrivains qui n'en seraient que plus mémorables pour ne pas être du métier. »

*
* *

Est-il besoin de présenter notre ouvrage au public, et de lui dire pourquoi et comment nous avons conçu ce choix de lettres, billets et harangues ?

Il y a trois siècles que l'on publie des lettres du plus populaire de nos rois. Les mémoires et les histoires publiés au XVII[e] et au XVIII[e] siècle en renferment un grand nombre. Mais beaucoup d'entre elles, et des plus connues, servent moins la vérité que la gloire d'Henri IV; telles les lettres altérées des *Mémoires de Nevers*, les lettres arrangées, mal copiées ou refaites de mémoire dans les *Economies Royales* de Sully.

Des compilateurs, des écrivains ingénieux ou éloquents ont enjolivé les plus célèbres des billets et des harangues. Voltaire lui-même, en un moment d'inconcevable précipitation, a maquillé le billet fameux adressé par le roi au brave Crillon. Le public n'était pas exigeant : il demandait seulement qu'on lui parlât d'Henri IV. « La faveur qu'il accorde à tout ce qui lui peint ce grand prince, déclarait en 1821 l'auteur de *l'Esprit d'Henri IV*, fait multiplier les ouvrages... Il suffit qu'on parle d'Henri pour mériter les suffrages. »

Le public pourrait aujourd'hui se déclarer satisfait. Dès 1843, sur un ordre de réquisition

patriotique lancé par le ministre Villemain, les lettres inédites sortaient de l'ombre des dépôts français où étrangers et des archives particulières; cette collection, malheureusement émondée, forma avec les anciennes lettres imprimées, la matière de 7 volumes in-4° qui furent publiés sous l'intelligente direction de Berger de Xivrey. De 1872 à 1876, 2 suppléments ont été donnés par M. Guadet. On formerait un 10e volume en groupant des publications postérieures, lettres au chancelier, à des ambassadeurs, à des maires de villes, à des gouverneurs de provinces. Et l'on n'a pas encore tout découvert [1].

Il n'est pas facile de puiser dans cette masse

1. Nous ne pouvons songer à donner ici une bibliographie même très résumée des travaux relatifs au règne d'Henri IV. Mentionnons simplement deux ouvrages d'ensemble, la vieille *Histoire du règne d'Henri IV* écrite par Poirson en 1865, et le récent volume en partie consacré à cette période, par M. Mariéjol, dans l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse, t. VI, en 1904 La première a de grands mérites, mais ne tient pas compte d'importantes correspondances inédites ; très explicite sur les guerres de la Ligue, elle traite négligemment la fin du règne de 1603 à 1610 ; elle conserve un ton soutenu perpétuellement admiratif, et fausse le caractère et le rôle d'Henri IV transformé en un souverain trop libéral, trop prévoyant, trop moderne. La seconde est une synthèse pleine de vues justes et fines, de ce que la science historique avait pu établir sur l'époque à la date de 1904. Mais sur 900 pages, 240 seulement sont consacrées à Henri IV.

Qu'il nous soit permis de signaler ici notre livre sur *Villeroy, secrétaire d'Etat de Charles IX, Henri III, Henri IV* (1543-

de lettres missives insérées dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France.* La plus grosse partie est une correspondance administrative, financière, diplomatique, rédigée par les secrétaires d'Etat. C'est une mine de renseignements sur l'époque des guerres religieuses, sur la Ligue et sur la période du règne personnel où Henri IV se consacra au « rétablissement de son royaume en son ancienne grandeur et splendeur ». Mais les historiens seuls vont y puiser dans les bibliothèques : c'est pure matière d'érudition. Les lettres rédigées par le roi lui-même et révélant son esprit et son caractère y sont éparpillées d'après l'ordre chronologique. Quand on les a trouvées, il n'est pas toujours aisé d'affirmer leur authenticité, car beaucoup sont de la main d'un secrétaire du cabinet, Dupin, qui servit le roi de 1572 à 1592, ou Loménie qui lui succéda.

Nous avons jugé bon de faire un choix parmi

1610), Paris, Champion, 1909, et deux articles écrits par nous sur le *Règne de Henri IV, sources, travaux et questions à traiter* (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1907-1908). Notons aussi les articles de M. Baguenault de Puchesse sur *Henri IV avant son avènement*, publiés dans la *Revue Henri IV*, 1908-1909, et les ouvrages très intéressants et agréables publiés par M. Ch. Merki sur la reine Margot et sur la marquise de Verneuil.

Nous avons respecté scrupuleusement le texte d'Henri IV, mais sans conserver l'orthographe qui est trop variable. Nous avons laissé toutefois aux noms propres leur ancienne physionomie.

les lettres personnelles. On avait déjà publié, avec des harangues, des « lettres d'amour », ou des « lettres intimes » aux maîtresses, à Corisande, à la belle Gabrielle, à la marquise de Verneuil, à la reine Marguerite, à Marie de Médicis, à quelques amis. Manaud de Batz, Duplessis-Mornay, Sully. On en retrouvera ici un certain nombre Mais nous n'avons pas voulu nous borner à ce choix traditionnel. Il existe tant d'autres billets et lettres peu connues, mais remarquables par le style, par les qualités d'esprit ou de cœur, par la personnalité qu'elles révèlent ! Elles sont écrites à des compagnons d'armes du roi de Navarre, originaires de Gascogne ou d'ailleurs, Sainte-Colombe. Roques, Saint-Geniez, Souvré, Harambure, à des grands du royaume amis ou ennemis, le maréchal de Matignon, le duc de Nevers, le connétable de Montmorency, son « compère », le cardinal de Joyeuse, les ducs d'Epernon et de Bouillon, aux princes et princesses ses parents, sa sœur M[me] Catherine, sa tante l'abbesse de Fontevrault, le roi Henri III, à une souveraine étrangère, la reine Elisabeth, à la gouvernante du dauphin et des enfants royaux, la bonne M[me] de Montglat. Ces 234 lettres, très diverses de forme et de fond, sont triées à toutes les époques importantes de la vie

du roi, et non choisies arbitrairement pour faire connaître le guerrier ou l'amoureux.

Est-il besoin de dire, — ce fut le premier et le plus impérieux de nos devoirs, — que nous avons pris de sérieuses précautions pour écarter ce qui pouvait n'être pas authentique ? Nous avons d'abord laissé de côté les lettres politiques, diplomatiques ou administratives rédigées par les secrétaires d'Etat et signées par le roi. Parmi les autres, il a fallu mettre à part les lettres des secrétaires du cabinet qui imitaient l'écriture du roi. M. E. Jung, dans son livre sur *Henri IV écrivain*, a donné d'excellentes règles de critique pour les textes de la correspondance. On peut percer à jour le subterfuge des scribes royaux en comparant l'orthographe, les abréviations et le tracé des lettres qui, malgré l'habileté de leurs auteurs, ne sont pas toujours rigoureusement imitées, et en confrontant les manières de parler. « Vous connaîtrez, écrivait un jour Henri IV au cardinal de Vendôme, que ce discours n'est de secrétaire. » Nous aussi nous le reconnaissons pour peu que nous soyons accoutumés au langage familier, vif, coloré et parfois négligé de notre auteur. D'autres lettres sont de la main même du roi indiscutablement ; d'autres ont été écrites par les secrétaires, mais dictées par le

roi, — une formule l'indique souvent. — Pour un certain nombre enfin, il est impossible de rien vérifier, l'autographe ayant disparu. Il faut alors y chercher les caractères essentiels qui révèlent le style d'Henri IV. On trouvera des morceaux qui tranchent sur l'ensemble de la correspondance comme des tableaux de grands maîtres dans une collection de peintures de troisième ordre. Ils renferment des pensées vigoureuses, des tournures originales, des saillies, des épigrammes, des ironies impossibles à copier. On n'y sent aucun effort, aucune intention d'imiter, aucune préoccupation littéraire ; tout y exprime le naturel du roi, tout, jusqu'aux embarras de constructions, aux phrases désordonnées, aux incorrections, et jusqu'à une certaine manière de saluer brusque, familière, froide ou chaleureuse, nuancée selon les personnes, au gré des circonstances.

Ces lettres sont les documents les plus vrais, les plus « naïfs » qui nous dépeignent le caractère, les mœurs et les sentiments d'Henri IV. Il nous a semblé qu'elles pourraient servir à illustrer les scènes d'une large fresque représentant à grands traits la pensée et l'action du roi de 1566 à 1610.

J. Nouaillac.

Les débuts. Le roi de Navarre

1553-1589

« Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion ; et moi, je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. »

« Croyez, mon cousin, qu'il me fâche fort du sang qui se répand et qu'il ne tiendra point à moi qu'il ne s'étanche... »

I

1553-1576.

Henri de Navarre petit paysan, collégien, courtisan, marié, converti et relaps.

Le fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, né à Pau en 1553. est élevé au château de Coarraze, en petit paysan et « fort fouetté ». A huit ans, il est conduit à Paris auprès de son père, lieutenant général du royaume. Sa mère, qui veille à ses « bons déportements », l'y laisse quelques années. Il suit les classes du collège de Navarre. En 1568, au début de la troisième guerre civile, il est mené au camp protestant, à la Rochelle. Il assiste aux combats de la Roche-Abeille et de Moncontour. Après la mort du prince de Condé à Jarnac, on lui fait jouer, avec son cousin, officiellement le rôle de chef de parti. A la paix. on lui fait épouser Marguerite de Valois, pour sceller la réconciliation. A la Saint-Barthélemy, on le force à se convertir à la religion catholique. Il suit Charles IX, pendant la quatrième guerre civile. A la cour, il s'amuse, il observe, il intrigue, et se lie

secrètement avec le duc d'Alençon et les politiques. Après la fuite et la révolte du duc, il s'échappe à son tour (4 février 1576), rejoint ses compagnons huguenots et rentre dans le sein de l'Eglise réformée.

De cette période de sa vie, il ne nous reste qu'un très petit nombre de lettres personnelles.

1566 ? — De mai à juillet ?

A Madame ma mère [1].

Ma mère, Je vous retourne Ferand, avec l'état des livres qu'il faut pour le surplus. Je vous prie y vouloir joindre quelque argent qu'il vous plaira, n'ayant plus que bien peu de celui que m'avez laissé, et remercier la bonne Tignonville de son présent. Mais ne m'en peux servir ici, se devant effaroucher les Romains à telle artillerie ; et me recommandant à votre bonne grâce et amour, je prie Dieu, ma mère, qu'il vous tienne en telle bonne santé et contentement qu'est présentement

Votre très humble, obéissant et affectionné fils,

HENRY.

1. Cette curieuse lettre d'enfant a dû être écrite à Jeanne d'Albret à l'époque où Henri de Navarre se trouvait à la cour, en 1566, de mai à juillet. Il aurait eu alors douze ans et demi. L'écriture est peu formée. Les livres étaient sans doute des ouvrages protestants qui pouvaient effaroucher les *Romains*.

1576. — Janvier.

A mon cousin Mons[r] de Miossens, premier gentilhomme de ma chambre, gouverneur et mon lieutenant général en mes pays de Béarn et Basse-Navarre [1].

Mon cousin, J'ai été bien aise d'entendre de vos nouvelles et de savoir comme toutes choses vont. J'espère, avec l'aide de Dieu, qu'elles iront toujours de mieux en mieux. La Cour est la plus étrange que vous l'ayez jamais vue. Nous sommes presque toujours prêts à nous couper la gorge les uns aux autres. Nous portons dagues, jaques de mailles et bien souvent la cuirassine sous la cape. Séverac vous en dira les occasions. Le roi est aussi bien menacé que moi ; il m'aime beaucoup plus que jamais. Mons[r] de Guise et mons[r] du Mayne ne bougent d'avec moi. Lavardin, votre frère et Sainte-Colombe sont les chefs de mon Conseil. Vous ne vites jamais comme je suis fort. En cette cour

1. Jean d'Albret, baron de Miossans et de Coarraze, était parent du roi de Navarre par son père et par sa mère Suzanne de Bourbon. Celle-ci avait été la gouvernante du jeune Henri, au château de Coarraze, et Miossans avait été son camarade de jeux.

d'amis, je brave tout le monde. Toute la ligue que savez me veut mal à mort, pour l'amour de Monsieur ; et ont fait défendre, pour la troisième fois, à ma maîtresse de parler à moi, et la tiennent de si court qu'elle n'oserait m'avoir regardé. Je n'attends que l'heure de donner une petite bataille, car ils disent qu'ils me tueront. et je veux gagner les devants. J'ai instruit bien au long Séverac de tout [1].

Votre bien bon cousin et ami et bon maître, et assurez-vous-en.

HENRY.

1. Henri vivait depuis plus de deux ans à la cour, surveillé par la reine mère et le roi. La cour était divisée : le roi et son frère, le duc d'Alençon, se détestaient ; ils avaient chacun leurs partisans toujours prêts à se couper la gorge tels Bussy et du Gast. Henri de Guise et Mayenne, son frère, avaient aussi leurs amis. Henri de Navarre savait s'amuser en joyeuse compagnie Sa maîtresse était une dame d'atours de Catherine, Mme de Sauve, que courtisaient aussi d'Alençon, Guise et du Gast. Il recherchait alors ostensiblement l amitié du roi. des Guises et des catholiques qui, nous dit l'Etoile, ne juraient plus que par lui Il semblait au plus mal avec les partisans du duc d Alençon. mais en secret il se réconciliait avec lui et préparait sa fuite qui advint le 1er février. — Séverac était un chambellan du frère du roi.

1576. — Vers la fin de l'année.

A Mons[r] de Batz [1].

Mons[r] de Batz, Pour ce que je ne puis songer à ma ville d'Euse qu'il ne me souvienne de vous, ni penser à vous qu'il ne me souvienne d'elle, je me suis délibéré vous établir mon gouverneur en icelle et pays d'Eusan. Adonc aussi me souviendra quand et quand [2] d'y avoir un bien sûr ami et serviteur sur lequel me tiendrai reposé de sa sûreté et conservation pour tout ce dont je vous ai bien voulu choisir [3]. Mais d'ici à ce qu'ayez reçu certaines lettres et instructions, vous en allez en ladite ville et y amenez assez de

1. Manaud de Batz, originaire du pays de Chalosse, descendant des anciens vicomtes de Chalosse, catholique et bon serviteur d'Henri. D'après cette lettre et celle des premiers jours de 1577, il est infiniment probable qu'il était un des quatre braves d'Eauze dont Sully nous a conté les exploits Le jour où le roi entra dans la place d'Eauze, en Armagnac, des mutins baissèrent la herse derrière lui et lui portèrent « l'arquebuse à la poitrine ». Avec ses quatre compagnons il tint tête à l'ennemi en attendant sa troupe Henri nomma Batz gouverneur d'Eauze. Il l'appelait parfois « mon faucheur ».

2. En même temps.

3. On remarquera l'obscurité de cette tournure. Henri IV a voulu dire : pour toutes les raisons qui ont amené le choix que j'ai fait de vous.

vos amis pour y être le maître et empêcher que l'on y remue. Dieu vous ait, Mons[r] de Batz, en sa sainte garde.

Votre affectionné ami,

HENRY.

Sans date. Entre 1572 et 1576 ?

Mon cher cœur, J'ai voulu être un jour ici, devant que vous écrire pour voir le cours du marché. Je vous dirai donc que les dames sont venues reloger céans, et lorsqu'ils en étaient parties, ils avoient laissé tous leurs meubles aux chambres de peur que l'on ne les marquât à d'autres. La vieille dit qu'elle devient maladive et qu'elle n'est plus propre pour la cour ; ma femme lui répondit qu'elle devait plus prendre garde à sa santé qu'à chose du monde et qu'elle n'était plus je une ; ce n'était pas la réponse qu'elle voulait. Elle fait fort la retenue, l'on ne s'en soucie guères ; la servante, car les Guisards ne font point de mal, est plus souple et plus cajolante que jamais, mais l'on sait tout ce que l'un et l'autre ont dit et vous assure qu'ils sont

fort étonnées, tout le monde le connaît. La marquise de Magnelé vint arsoir [1] céans qui ne les oublia pas. Il y aurait de quoi remplir la feuille si j'avais le loisir et si je n'étais point paresseux. Contentez-vous pour [anuit] [2] de ceci. Et changeant de propos je vous dirai que je vous aime fort, que si vous êtes sage vous ne serez que trop heureuse, que je suis fort content de vous, que je baise un million de fois [3].

1. Hier soir.
2. Aujourd'hui.
3. Cette lettre est adressée à une maîtresse inconnue, probablement pendant le séjour d'Henri à la cour, de 1572 à 1576. La vieille et la servante sont des appellations convenues. On peut noter ici l'habitude gasconne d'appliquer dans les prénoms le genre masculin aux femmes.

II

1576-1584

Henri de Navarre au pays de Guyenne et Gascogne. — Les escarmouches et les prises de villes. — La cour de Nérac.

Henri de Navarre s'établit dans son gouvernement de Guyenne. Catherine de Médicis entend qu'il laisse « tout faire au lieutenant » et qu'il n'ait que « le nom ». Il fait respecter les édits, veille à ne pas se laisser enlever ses villes, enlève celles qu'on lui conteste. C'est l'époque des belles randonnées entre les Pyrénées et la Garonne, des brillantes escarmouches, de la prise d'Eauze, de la Réole et autres places fortes. Les guerres vont de pair avec les négociations, les négociations avec les fêtes. La reine mère, avec un train magnifique, ramène sa fille au jeune roi ; elle entreprend à travers le Midi une tournée triomphale, en 1578, et traite avec les protestants à Nérac pour rétablir l'autorité royale. Henri se montre pacifique, mais fier et intraitable sur le point d'honneur.

C'est aussi un temps de « félicité ». Car on mène joyeuse vie à la cour de Nérac, qui est « si belle et

plaisante » avec ses dames et filles, ses seigneurs et gentilshommes aussi honnêtes que galants. Mais son courage n'y mollit pas. Quand éclate, malgré lui, par les intrigues des dames, la « guerre des amoureux », il se révèle à vingt-six ans, à l'assaut de Cahors, soldat héroïque et excellent capitaine.

La paix rétablie (1580), Henri, inquiété parfois par le maréchal de Matignon, reste en Guyenne où il continue à défendre la cause de ses coreligionnaires. Il enlève par surprise Mont-de-Marsan qu'on refusait de lui rendre. Il se fait connaître en Europe, en négociant avec les princes protestants.

Le duc d'Anjou, dernier frère d'Henri III, est enlevé par la phtisie et Henri de Navarre devient l'héritier présomptif du trône (juin 1584).

1577. — Vers les premiers jours de l'année.

A Monsr de Batz.

Monsr de Batz, J'ai entendu avec plaisir les services que vous et mons^r de Roquelaure avez faits à ceux de la Religion, et la sauveté que vous particulièrement avez donnée en votre château de Suberbie à ceux de mon pays de Béarn, et aussi l'offre que j'accepte pour ce temps de votre dit château. De quoi je vous veux bien remercier, et prier de croire que combien que soyez de ceux-là du pape, je n'avais, comme le cuidiez [1], méfiance de vous dessus ces choses. Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion ; et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons [2]. Sur ce, je ne ferai la présente plus longue, sinon pour vous recommander la place qu'avez en main, et d'être sur

1. Comme vous le pensiez.

2. Antoine de Roquelaure, gentilhomme d'Armagnac, très estimé de Jeanne d'Albret, servit son fils comme lieutenant de la compagnie de ses gendarmes et maître de sa garde-robe. Il était catholique comme Batz, Lavardin, Miossans, Sainte-Colombe, Duras. Henri était la tolérance même, mais il dut montrer beaucoup de patience, de souplesse et de bonne humeur pour faire vivre ensemble ses partisans des deux religions.

vos gardes, pour ce que ne peut faillir que ne ayez bientôt du bruit aux oreilles. Mais de cela je m'en repose sur vous comme le devez faire sur

Votre plus assuré et meilleur ami,

HENRY.

1577. — Vers les premiers jours de l'année.

A Monsr de Batz.

Monsr de Batz, C'est vrai qu'un gros vilain homme m'a voulu mettre en suspicion votre fidélité et affection. Or, à tel que me faut entendre est bien mon oreille ouverte, mais lui sont bouchés mon cœur et ma croyance, comme en telle occasion. Et n'en faites plus de compte que moi. En quel autre que vous pourrais-je tenir ma confiance pour la conservation de ma ville d Euze, là où je ne puis donner d'autre modèle que le brave exemple de vous-même ? Et tant qu'il me souviendra du miracle de ma conservation que daigna Dieu y opérer principalement par votre valeur et bonne résolution, ne pouvez oublier

votre devoir. Par quoi vous prié-je de vous en souvenir chaque jour. Sur ce n'ai autre exprès commandement à vous bailler que de faire très certain état de l'amitié

du bien vôtre,

HENRY.

1578. — Entre le 17 et le 28 octobre.

A Mons[r] de Batz.

C'est merveille que la diligence de votre homme et la vôtre. Tant pis que n'ayez pratiqué personne du dedans à Fleurance ; la meilleure place m'est trop chère du sang d'un de mes bons amis. Cette même nuit, je vous joindrai et y seront les bons de mes braves [1].

HENRY.

1. Catherine de Médicis était venue à Auch avec ses dames d'honneur pour négocier avec Henri. Un soir, pendant un bal, on annonce au roi, à l'oreille, que les catholiques s'étaient fait livrer la Réole par le gouverneur devenu follement amoureux d'une des filles de la reine mère. Il s'esquive, fait avertir secrètement quelques amis et va s'emparer au matin de la petite place catholique de Fleurance. Il n'y perdit qu'un jeune gentilhomme.

Octobre ou novembre 1578.

Au vicomte de Turenne [1].

Mon capitaine, Je m'aime là où on me désire, qui est cause, avec ce que vous pensez qu'il n'y a point de danger, que je m'achemine où me mandez. Dites à Lavardin, à Miossens et à tous nos gens qui [2] se trouvent là, afin que je sois mieux accompagné. Si vous disiez à la Reine que peut-être je me trouverai là à son dîner, et que si toute cette noblesse y était, il y aurait danger qu'il arrivât quelque scandale, parce qu'il y en a qui m'ont fort offensé et aussi des miens comme Gondrin, Barannau, Saint-Orens, Bastre [3]. Faites de façon qu'il en vienne le moins que pourrez. Mandez-moi ce qu'aurez fait pour Mé-

1. Henri de la Tour, vicomte de Turenne, né en 1555, était alors premier gentilhomme de la chambre du roi de Navarre et ami intime de ce prince. Il devint par son mariage duc de Bouillon et prince de Sedan (1591) et fut fait maréchal de France en 1592. La lettre fait allusion à la première ou à la seconde rencontre du roi de Navarre avec la reine mère à Auch, en 1578.

2. *Qui*, qu'ils.

3. Hector de Pardaillan, le s[r] de Barannau, sénéchal d'Armagnac, Cassagnet du Tilladet, s[r] de Saint-Aurens, Manaud de Batz, gouverneur d'Eauze.



réglise, qui me trouvera à mon camp, entre autres choses quels hommes y viendront. Baisez la main de ma part à votre maîtresse et à la mienne.

Votre petit serviteur,

HENRY.

Sans date.

A mon cousin Mons[r] *de Turenne.*

Mon capitaine, Si vous n'eussiez eu peur que l'on vous eut fait recevoir quelque honte en courant mieux que vous, vous eussiez bien trouvé moyen qu'un de nos amis se fut trouvé masqué sur la carrière [1] et eut vu sa maîtresse. Mais, Dieu merci, quand vous êtes à votre aise, vous ne vous souvenez de personne. Vous ne m'avez rien mandé de nouvelles particulières ; n'en faites ainsi aujourd'hui. Méréglise [2] suit votre exemple, si bien qu'il faudrait autant que je fusse à cent lieues de la cour et sans y avoir aucun ami, que d'être comme je suis.

Je baise les mains de votre maîtresse, de

1. La rue.
2. Simon, s[r] de Mère Eglise, chambellan du duc d'Alençon.

pensée ; je vous prie de les lui baiser de fait, de ma part ; et je vous ferai quelque autre service.

Le tout vôtre,

HENRY.

1579. — Fin de mars.

A Monsr le maréchal de Danville, mon cousin.

Mon cousin, La paix a été accordée ; je m'assure qu'en êtes bien aise[1]. Je vous prie la faire effectuer en votre gouvernement ; et préférez le repos public et l'amitié de vos plus chers parents et amis à quelque haine particulière. Ne faites donc point plaisir à vos ennemis en offensant vos amis. Je vous prie, croyez mon conseil comme de celui qui est des meilleurs et des plus parfaits, moyennant que me rendiez la même confidence et amitié que je vous veux toujours porter. Croyez ce que mons^r de la Noue vous

1. C'est le traité conclu à Nérac avec Catherine le 28 février 1579 pour consolider le dernier édit de pacification. Il accordait quinze places de sûreté aux protestants pour six mois. La reine mère alla ensuite en Languedoc et parcourut la province avec le maréchal de Damville qui en était gouverneur.

dira de ma part. Et je prie Dieu, mon cousin, vous donner santé et longue vie.

Votre plus affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

1579. — Fin d'octobre.

A Mons[r] du Faget de Sainte-Colombe[1].

Faget, Je m'en vais avec mon armée joindre les troupes de mons[r] de Montmorency pour secourir Bruguerolles[2]. Je te prie que je te trouve prêt et accommodé, qu'il ne faille que mettre le pied à l'étrier ; et avertis tes amis pour être de la partie. Je serai samedi à Carmain.

Mercredi au soir.

1. François de Montesquiou, seigneur de Sainte-Colombe, baron de Faget et d'Auriac, gentilhomme de la chambre du roi et lieutenant de sa compagnie de gendarmes, était un des rares amis tutoyés par Henri.

2. Brugairolles (Aude), petite ville languedocienne qui avait été prise par un chef de bandes huguenot. Le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, allié des politiques et du roi de Navarre, demanda à ce dernier de se joindre à lui pour reprendre la place.

Votre meilleur maitre et affectionné ami,

HENRY.

Grand pendu, j'irai tâter [1] de ton vin en passant.

1580. — 2 février.

A Monsr de Roques [2].

Monsr de Roques, Je vous envoie par ce présent porteur deux cents livres tournois, qui est tout ce que j'ai pu réunir à cette heure pour employer en votre entreprise, et bien que ce ne soit chose suffisante comme il est juste de penser, si est-ce qu'ai tant confiance en votre dévotion et intelligence qu'elle devra remplir tel vide de ressources, et qu'avant peu en aurai bonnes nouvelles. C'est

Votre bien bon maître et ami,

HENRY.

De Nérac, ce deux février.

1. Goûter.
2. Jean de Secondat, seigneur de Roques, un des plus anciens serviteurs du roi de Navarre.

1580. — Fin de février.

A Mons[r] de Saint-Geniez [1].

Mons[r] de Saint-Geniez, J'ai approuvé le parti que vous avez pris sur les poudres, et vous donne charge d'entendre ce porteur. Mandez-moi des nouvelles et ce que vous en pensez. Je n'ai reçu votre dépêche des six mille écus ; il faut qu'elle ait été prise par les chemins ; mais j'ai su les pilleries et butins que font les soldats. Vive Dieu ! donnez-y ordre ; vous m'en répondez sur l'amitié que je vous porte ; et qu'il ne paraisse que le maître n'est en sa maison. Mons[r] de Saint-Geniez, qui s'en prend à mon peuple s'en prend à moi. A Dieu, aimez toujours

Votre très affectionné maître et parfait ami,

HENRY.

1. Armand de Gontaut, seigneur de Saint-Geniez, sénéchal de Béarn et conseiller de la reine, devint gouverneur et lieutenant-général pour le roi de Navarre en ses pays souverains. Le roi avait confiance en ce gentilhomme qui, nous dit du Plessis, était « de grande qualité, vertu et expérience ». Il lui recommande souvent « d'avoir l'œil à son pays ».

1580. — 10 avril ?

A la Reine de Navarre, ma femme[1].

M'amie, Encore que nous soyons vous et moi tellement unis, que nos cœurs et nos volontés ne soient qu'une même chose, et que je n'aie rien si cher que l'amitié que me portez ; pour vous en rendre les devoirs dont je me sens obligé, si[2] vous prierai-je ne trouver étrange une résolution que j'ai prise, contraint par la nécessité, sans vous en avoir rien dit. Mais puisque c'est force que le sachiez, je vous puis protester, M'amie, que ce m'est un regret extrême, qu'au

1. Cette lettre était certainement écrite pour le public. Le roi y énumère les griefs de son parti contre la cour, au début de la sixième guerre civile qui fut officiellement déclarée le 10 avril. Les protestants se refusaient à rendre les places de sûreté obtenues pour six mois, au traité de Nérac, l'année précédente. La reine Marguerite était alors l'alliée de son mari. Pour se venger des méchantes paroles d'Henri III, elle avait excité Turenne à la guerre. D'accord avec elle, les dames de la cour formèrent une petite conspiration qui provoqua cette « guerre des amoureux ».

2. Toutefois.

lieu du contentement que je désirais vous donner, et vous faire recevoir quelque plaisir en ce pays, il faille tout le contraire, et qu'ayez ce déplaisir de voir ma condition réduite à un tel malheur. Mais Dieu sait qui en est cause. Depuis que vous êtes ici, vous n'avez ouï que plaintes, vous savez les injustices qu'on a faites à ceux de la Religion, les dissimulations dont on a usé à l'exécution de l'édit ; vous êtes témoin de la peine que j'ai prise pour y apporter la douceur; ayant tant que j'ai pu rejeté les moyens extraordinaires pour espérer du Roi et de la Reine votre mère les remèdes convenables. Tant de voyages à la Cour, tant de cahiers de remontrances et de supplications en peuvent faire foi. Tout cela n'a guéri de rien ; le mal, s'augmentant toujours, s'est rendu presque incurable. Le Roi dit qu'il veut la paix : je suis content de le croire ; mais les moyens dont son conseil veut user tendent à notre ruine. Les déportements de ses principaux officiers et de ses cours de Parlement nous le font assez paraître. Depuis ces jours passés vous avez vu comme on nous a cuidé surprendre au dépourvu ; nos ennemis sont à cheval, les villes ont levé les armes. Vous savez quel temps il y a que nous avons eu avis des préparatifs qui se font, des états qu'on a dressés pour la guerre. Ce

que considère est que tant plus nous attendons, plus on se fortifie de moyens. Ayant aussi, par les dépêches dernières qui sont venues de la Cour, assez connu qu'il ne se faut plus endormir, les desseins de nos adversaires et, d'autre part, la condition de nos Eglises affligées qui me requièrent incessamment de pourvoir à leur défense, je n'ai plus pu retarder et suis parti avec autant de regret que j'en saurais jamais avoir, ayant différé de vous en dire l'occasion, que j'ai mieux aimé vous écrire, pour ce que les mauvaises nouvelles ne se savent que trop tôt. Nous aurons beaucoup de maux, beaucoup de difficultés, besoin de beaucoup de choses, mais nous espérons en Dieu, et tâcherons de surmonter tous les défauts par patience, à laquelle nous sommes usités de tout temps. Je vous prie, M'amie, commander pour votre garde aux habitants de Nérac. Vous avez là mons[r] de Lesignan pour en avoir le soin, s'il vous est agréable et qui le fera bien. Cependant aimez-moi toujours comme celui qui vous aime et estime plus que chose de ce monde. Ne vous attristez point ; c'est assez qu'il y en ait un de nous deux malheureux, qui néanmoins en son malheur s'estime d'autant plus heureux que sa cause devant Dieu sera juste et équitable.

Je vous baise un million de fois les mains [1].

Votre bien humble et obéissant mari,

HENRY.

1580. – 20 avril.

A la Reine, mère du Roi monseigneur.

Madame, J'écris bien amplement au Roi les occasions qui m'ont contraint de venir aux armes et le regret que j'ai d'y avoir été réduit par tant de nécessités, lesquelles je supplie très humblement Votre Majesté croire n'être aucunement feintes. Elle a mieux vu et entendu, tant aux voyages qu'elle a fait de par deçà que par ceux que j'ai envoyés, ce qui en est. M'assurant que, toutes choses pesées avec une juste balance, vous ne rejetterez sur moi ni ceux de la Religion la cause de ces malheurs, laquelle, je sais, sera très bien colorée par les calomniateurs. Vous

1. Cette lettre a peut-être été mal copiée. M. Baguenault de Puchesse élève quelques doutes sur son authenticité, sans donner toutefois de raisons décisives. Elle est longue et embarrassée sans doute parce qu'Henri était gêné dans l'expression de sa pensée.

entendrez dans peu de jours plus particulièrement toutes choses ; cependant je supplierai très humblement Votre Majesté de croire que je ne m'éloignerai jamais du devoir que je dois, et par nature et par obligation, comme celui qui est et veut demeurer à jamais

Votre très humble et très obéissant sujet, serviteur et fils,

HENRY.

1580. — Avril.

A mon cousin Monsr de Turenne.

Cousin, Tant plus je vais en avant et plus je connais combien me ferez de faute, au cas que quelque chose se meuve, à quoi il y a plus d'apparence qu'autrement. Le maréchal de Biron ne vient point ; toutefois, il ne m'en résout par la la réponse qu'il m'a faite, désirant, ce semble, attendre le dernier de ce mois pour voir ce que nous ferons des villes. Nous lui avons fait aujourd'hui une recharge par Monsr Destrosse, pour lui faire lever le masque. Monsr de Benac

m'a mandé qu'il ne viendrait point. Après la réponse de Monsr Destrosse, je ferai ce que vous savez que j'avais résolu. Frontenac vous contera tout ce qui s'est passé à Moissac, et comme Monsr de Duras m'a voulu faire un bon tour à Agen, où d'apparence j'ai été le très bien venu. Tous les Messieurs du Conseil seront ici aujourd'hui ou demain. Je suis après à accorder les deux frères : je ne pense pas en venir à bout. Je n'ai point eu de nouvelles de la Reine depuis La Roche. Je ne parle plus à Rebours [1]; ce serment ne se rompra plus. Frontenac y est, comme il vous dira... [2] a une fièvre continue. Il y a ici des Espagnols qui sont venus pour me proposer des choses belles, que le porteur vous dira : vous en userez comme bon vous semblera. Je vous envoie ces blancs. Voilà tout ce que je sais ; je vous prie me vouloir toujours aimer et faire état que n'aurez jamais ami qui vous aime plus que moi. A Dieu, mon ami ; mandez-moi de vos nouvelles souvent ; je vous recommande mes gens : tout le plaisir que leur ferez, je le prends comme fait à moi-même.

1. Mlle Rebours, fille de Guillaume Rebours, président au Parlement, une des maîtresse du Béarnais. Elle fut remplacée bientôt par Mlle de Montmorency-Fosseux.

2. Déchiré.

Votre plus parfait et affectionné cousin et ami à jamais,

HENRY.

1580. — 31 mai.

A ma cousine Madame de Batz, à Batz [1].

Madame de Batz, Je ne me dépouillerai pas, combien que je sois tout sang et poudre, sans vous bailler bonnes nouvelles, et de votre mari, lequel est tout sain et sauf. Le capitaine Navailles, que je dépêche par delà, vous déduira comme nous avons eu bonne raison de ces paillards de Cahors [2]. Votre mari ne m'y a quitté de la longueur de sa hallebarde. Et nous conduisait bien Dieu par la main sur le bel et bon étroit chemin de sauveté, car force des nôtres

1. Mme de Batz (Bertrande de Montesquiou) descendait des anciens ducs de Gascogne ; Henri de Navarre l'appelait sa cousine. Manaud de Batz était aussi d'illustre famille

2. Cahors fut prise le 31 mai après un combat acharné de trois jours et de trois nuits dans les rues. Le roi de Navarre s'y était battu comme un lion et pouvait se dire « tout sang et poudre » sans la moindre forfanterie.

que fort je regrette sont tombés à côté de nous. A ce coup, ceux-là que savez et qu'avez dans vos mains seront des nôtres. A ce sujet je vous prie de bailler à mon dit Navailles lettres et instructions qui lui seront nécessaires, dont je vous prie bien fort lui aider [1] à me gagner ceux-là et leurs amis, les assurant du bon parti que leur ferai. Et de telle manière que désirerez je vous reconnaîtrai ce service, d'aussi bon cœur que je prie Dieu, ma cousine, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le bien vôtre à vous servir,

HENRY.

Sans date. — Entre 1578 et 1580 ?

A Monsr de la Roche-Jaquelein.

La Roche, Sur l'affection que vous avez à mon service, je vous prie exécuter le contenu de la commission que ce messager a charge de vous remettre pour le Mas de Verdun, en avisant au mieux, pour ne point offenser Mr de Terride. C'est

1. On remarquera combien cette construction est embarrassée.

chose difficile ; je m'en remets à votre bonheur de jeunesse, qui ne me fait peur en cela, pour l'avoir vu germer non moins en prudence que dévouement, et porter fruits avant fleurs [1]. Aussi ne vous mets-je plus en défiance que n'y devez mettre mon amitié pour ceux qui vous ressemblent, laquelle ne pourra faillir à croître avec vous, si persévérez fidèlement à servir

Votre affectionné ami,

HENRY.

Sans date.

A Monsr de la Roche-Jaquelein.

La Roche, J'ai reçu vos discours dont je vous dis grand merci de les accommoder à ma guise de franc cœur et sans fard. Je vous envoie des blancs-seings pour aller au plus pressé, m'en remettant du tout sur votre intelligence et pru-

1. Le roi de Navarre donne au jeune la Roche une mission de confiance pour le Mas de Verdun, ville de sûreté accordée aux protestants En mars 1578, Henri se plaignait d'entreprises faites par les catholiques sur cette place. En 1580, Giraud de Lomagne, vicomte de Terride, commandait dans le Bas-Quercy et le Lauraguais.

dence ordinaires. Je vois que qui n'a bon pied a bon œil ; ce qui ne m'empêche de demander à Dieu votre guérison en hâte, et que bientôt vous puissions voir sain et gaillard par delà. Vous savez que de vous j'estime tout bon, même les morceaux : ce qui vous doit mouvoir à venir quel quel [1] au plus tôt joindre un maître qui vous aime et vous désire fort [2]. C'est

Votre plus affectionné ami,

HENRY.

1581. — 23 octobre.

A Messrs de Scorbiac et du Pin, conseillers du Roi au Parlement de Tholoze, et secrétaire de mes commandemens et finances, à Montaulban.

Messrs d'Escorbiac et le Pin, Quatre yeux y voient plus que deux. Je vous envoie un écrit

1. Tel quel.
2. La Roche-Jaquelein avait adressé au roi un avis sur le mécontentement de la noblesse de Saintonge. En l'absence de toute indication de date, nous plaçons cette lettre ici, à tout hasard. Mais elle pourrait très bien avoir été écrite après 1589.

fait par un citoyen de Vallence, qui représente au vrai les desseins et l'artifice du duc du Mayne [1]. Je vous prie le faire imprimer, après avoir rapporté vos avis en quelques fautes ou mots que peut-être il faudra changer; mais non ceux qui témoignent l'animosité de l'auteur contre notre parti. Il en faudra faire imprimer mille ou douze cents, afin que cela coure par plusieurs mains. De quoi me reposant sur vous, je prie Dieu vous avoir en sa garde. De Nérac, ce XXIIIe octobre 1581.

Votre bien bon ami,

HENRY.

Sans date. — Vers 1581 ?

A Monsr de la Lardière [2].

Monsieur de la Lardière, Vous avez assez joui

1. Charles de Lorraine, duc de Mayenne, par ordre d'Henri III, à la tête de fortes troupes, pacifiait le Dauphiné et y contraignait les protestants à observer les édits.

2. Nous avons placé vers 1581 ce billet d appel à un gentilhomme gascon, parce que nous en possédons déjà un autre adressé au même personnage de Lusson, près de Pau, le 5 juin 1581 (*Lettres missives*, t. VIII, p. 198).

du repos de chez vous pour donner quelques jours à des occasions qui s'offrent. Je désire que vous soyez de la partie et vous prie me venir trouver avec votre équipage, sans qu'il y ait rien qui vous retienne. Adieu, je suis

Votre bien affectionné et meilleur ami,

HENRY.

1583. — 7 avril.

A Monsr d'Acqs [1].

Monsr d'Acqs, J'ai entendu que vous avez été si fort ému de dévotion, quand vous avez su l'érection et les beaux statuts et ordonnances de la confrérie nouvelle, et que vous avez été piqué d'un si grand remords de conscience de vos jeunesses passées, qu'on ne vous peut divertir d'aller à Paris pour vous mettre de cette confrérie ; ce qui me fait vous prier de ne vous hâter point tant que vous ne venez encore me voir avec mon

1. François de Noailles, évêque de Dax, conseiller d'Henri III, diplomate habile, appelé par le roi de Navarre pour faire exécuter l'édit de pacification en Guyenne. Le roi le taquine au sujet des confréries instituées par Henri III.

cousin Mons[r] le maréchal, parce qu'il y en aura assez pour vous. Je m'y attendrai donc, et vous prierai cependant de croire que je veux demeurer toujours

Votre meilleur et plus affectionné ami,

HENRY.

1583. — Vers le mois de septembre.

A mon cousin Mons[r] le Maréchal de Matignon [1].

Mon cousin, J'ai été bien aise d'avoir entendu de vos nouvelles par le s[r] du Haillan, auquel j'ai donné charge de vous dire des miennes, et comme je ne puis me contenter de la longue et continuelle rébellion et mépris dont mes sujets du Mont-de-Marsan usent envers moi. Car après

1. Le maréchal de Matignon, capitaine de grand talent, d'esprit cultivé, de caractère humain, serviteur fidèle de la monarchie française, avait succédé depuis deux ans à Biron, comme lieutenant général du roi en Guyenne. La cour comptait beaucoup sur sa fermeté et sa souplesse pour s'opposer à la politique envahissante du roi de Navarre. Mont-de-Marsan, d'après les édits, devait être rendu au Béarnais. Or, les habitants ne voulaient pas se soumettre et Matignon ne faisait rien pour les contraindre. Henri IV lui écrivit cette année-là souvent sur ce sujet et sur diverses contraventions aux édits.

avoir démoli mes maisons en temps de paix et depuis persévéré obstinément en leur désobéissance et malice, je prenais néanmoins en patience de n'être si tôt remis en ma maison et château en ma dite ville et en ce qui m'appartient, comme m'aviez ci-devant assuré, et prenais comme en payement les excuses que vous m'avez faites de cette longueur. Mais au lieu que cela me devait servir, et de faire quelque démonstration de reconnaître leur faute et s'humilier, comme ils devaient, ou seulement d'en avoir déplaisir, ils ont effrontément refusé de satisfaire à ce qui m'est dû de temps immémorial, ce que autres n'ont jamais entrepris. Et ai entendu qu'ils ont mis en délibération de donner les étrivières à celui qui les est allé semondre pour se trouver, comme de coutume, aux Etats de ce pays : de cette façon se soustrayant et séparant de moi et de ma seigneurie et obéissance. Mon cousin, ce sont choses, à la longue, insupportables, et que les plus petits ne voudraient, ne pourraient souffrir. Il me fâche fort que je sois seul à rentrer en ma maison et à jouir de l'édit, et même après avoir fait tout ce qui restait à faire du côté de ceux de la Religion, et que je sois si longuement entretenu en paroles et longueurs. De quoi je serai à la

fin contraint de me plaindre à bon escient. Il me reste à vous prier bien fort, mon cousin, de faire toujours assuré état de la bonne volonté et amitié de

Votre plus affectionné cousin et bien assuré ami,

HENRY.

1583. — Vers la fin de l'année.

A la Reine Marguerite.

Ma mie, Vous aurez su ce qu'on a innové depuis que je suis rentré en ma ville et maison du Mont-de-Marsan, vu la façon dont je m'y suis porté après une si longue patience et tant de fois irrité. Je ne pensais en avoir donné aucun sujet ; je sais que les villes circonvoisines et la noblesse n'en prennent point d'alarme ; au contraire ils ont loué le fait, et m'ont la plupart des gentilshommes écrit qu'ils m'y eussent accompagné si je les en eusse requis. Mais on s'est voulu servir de cette occasion, partie pour faciliter par là la négociation du s[r] de Bellièvre, et partie pour rendre mes actions odieuses au

peuple, et en tous les deux je pense avoir bien fort à me plaindre. Vous me connaissez, je ne fais pas volontiers les choses par telles voies; j'ai notre honneur à conserver qui m'est cher, comme il doit, et que je préfère à toutes choses. Il importe et pour vous et pour moi qu'on voie quand nous nous réassemblerons, que ce soit de plein gré, et sans aucune apparence du contraire, et vous doit suffire de ce qui s'est passé à votre partement de Paris, sans que je voie rien à votre arrivée qui lui ressemble. C'est pourquoi je désire que les choses fussent remises en l'état qu'elles doivent, premier qu'entrer en la négociation dudit s^r de Bellièvre, et vous ferez en mon avis fort bien d'en faire instance à la Reine votre mère, y envoyant homme exprès vers elle. Et lors je ferai paraître à tous que, comme je ne fais rien par force, aussi je ne crois rien sur les calomnies. C'est, ma mie, ce que je vous en puis dire pour le présent. Remettant le surplus sur Mr de Birague, je vous baise bien humblement les mains.

Ma mie, sans ces brouillons qui ont troublé les affaires, nous aurions ce contentement d'être à cette heure ensemble; ils ne m'ont point fait de plaisir. Je dis ceci m'assurant que le Roi n'aura point envoyé mons^r de Bellièvre sans

apporter la satisfaction du tort qui nous a été fait [1].

1583. — Vers la fin de l'année.

A Monsr de Ségur [2].

Monsr de Ségur, Je loue Dieu de ce qu'il donne si bon commencement à votre négociation et bénit vos labeurs. J'ai toujours espéré cela de votre zèle à l'avancement de la gloire de Dieu et de votre affection si entière à mon service. Je vous prie continuer et y apporter tout ce que vous pourrez, car il est temps de mettre la main

1. Au commencement d'août, le roi de Navarre se préparait à aller à la rencontre de sa femme, sur le point de quitter la Cour. Henri III infligea alors à sa sœur, la reine Marguerite, un sanglant affront qui devint le point de départ de longues négociations. Henri refusa de reprendre sa femme et s'autorisa de l'affront qu'elle avait reçu pour exécuter quelques coups de main sur des villes en litige entre le roi et lui. Il s'empara au mois d'octobre de Mont-de-Marsan. Henri III envoya le président de Bellièvre à son beau-frère pour arranger l'affaire de la reine Marguerite ; le roi de Navarre dépêcha du Plessis-Mornay à la cour.

2. François de Ségur-Pardaillan, gentilhomme de la chambre, surintendant des maisons, affaires et finances du roi de Navarre, avait été envoyé auprès des princes allemands pour leur « faire entendre l'état de nos affaires et de nos églises ».



à la besogne et de n'oublier rien au logis, puisque notre innocence même et obéissance nous nuit. Notre cause est si juste que je m'assure que Dieu la favorisera et que les princes chrétiens et tous les gens de bien nous aideront à la soutenir, non seulement pour l'intérêt qu'ils y ont, mais principalement parce que c'est la cause de Dieu plutôt que la nôtre.

A Dieu, aimez toujours

Votre bien affectionné maître et parfait ami,

HENRY.

III

1584-1587.

Henri de Navarre héritier présomptif de la couronne. — La petite guerre contre la Ligue. — Le règne de Corisande.

Après la mort d'Anjou, Henri de Navarre prend position. Il réclame son droit de « tenir lieu de la deuxième personne de France », mais il résiste aux sollicitations d'Henri III, qui voudrait le convertir. Il reste chef de parti, négocie en Angleterre et en Allemagne, tient des assemblées protestantes, prépare des troupes. Cependant, la nation catholique se ligue contre l'héritier huguenot sous la direction des Guises. La Ligue traite avec l'Espagne et arme. Au traité de Nemours (5 juillet 1585), le roi Henri III et sa mère cèdent à la force : tous les édits de paix sont révoqués : une guerre sans merci est déclarée aux hérétiques ; bientôt le pape excommunie leur chef. C'est la situation la plus tragique où se soit trouvé le Béarnais. Il fait appel à l'opinion en d'éloquents manifestes. L'année suivante, « tout est en armes ». Sous Matignon et Mayenne, les troupes catholiques pourchassent Henri et essaient de l' « entourer comme la bête ». Il se défend pied à pied de Mont-

de-Marsan à Montauban, puis il leur « passe au travers », pour aller défendre ses amis du Poitou contre l'armée de Biron. Il est soutenu dans ces épreuves par le dévouement intelligent de la belle Corisande.

1584. — Vers le mois de septembre.

A *Mons*r *du Plessis*[1].

J'ai reçu ce soir la lettre et le mémoire que m'avez envoyé. J'eusse désiré que me l'eussiez apporté vous-même. J'avais dit à monsr de Clervant que je voulais que vinssiez quant et[2] mon train ; mais la Fon m'a dit que retourniez à Montauban ; aussi votre lettre ne parle pas comme homme qui veuille venir. Vous devriez être plus affamé de me voir, sachant comme je vous aime. Je ne me puis passer de vous, monsr de Clervant n'y étant[3]. Venez-vous-en, je vous prie, aussi vide de passion que vous êtes

1. Henri III avait essayé, par l'intermédiaire de d'Epernon, de ramener le roi de Navarre à la religion catholique. Pour rassurer les églises, du Plessis-Mornay avait fait publier cette conférence, et le roi qui voulait tenir secret ce genre de conversation lui en avait témoigné du mécontentement. Cette lettre fait sans doute allusion à ce différend.

Le « pape des huguenots », surintendant des finances du roi de Navarre, était l'âme de son conseil. Henri le chargeait des missions les plus délicates, en Angleterre, aux Pays-Bas et en France même, auprès des églises. Il estimait son caractère et savait se servir de sa grande autorité morale sur les protestants.

2. Avec.

3. Antoine de Clervant, conseiller intime du roi de Navarre chargé souvent de missions par son maître.

plein de vertu. Je sais que vous m'aimez, et qu'ayant parlé à moi, vous reconnaîtrez des erreurs que tous avez faites, qui ne sont bien séantes ni aux uns ni aux autres. Si je n'eusse été parti quand vous arrivâtes, les choses ne se fussent remises. Vous me faites tous un grand desservice de laisser les choses, en l'état qu'elles sont, tirer en longueur. Je vous en parlerai à tous franchement. Venez donc vivement. A Dieu, Mons[r] du Plessis ; c'est

Votre plus affectionné maître et ami,

HENRY.

1585. — Vers le 8 mai.

A la Reine d'Angleterre.

MADAME,

Je vous renvoie le s[r] de Ségur. Vous l'avez fait interprète de votre bonne volonté ; je veux qu'il le vous soit de ma dévotion et service. Il m'a redoublé le désir de vous aller voir et je m'en suis vu résolu ; mais un malheur général s'oppose toujours à mon heur particulier ; et

vous entendrez toute chose par lui-même. Faites état qu'il sait mon intérieur, et, puisque nous sommes réduits à un tiers, que je ne vous en puis envoyer à qui plus je me fie. La saison est telle que j'ai besoin de mes amis ; car il m'y va du tout et n'ai plus de temps à perdre. Mais je me tiens tout assuré de votre secours et sens me redoubler le courage. Je me figure que je combats pour vous. Avec votre faveur, toutes choses me sont possibles, voire faciles. Conservez-moi, Madame, comme celui qui ne se réserve que pour vous, et pour demeurer à jamais, etc. [1].

HENRY.

1585. — 10 juillet.

Au Roi, mon souverain seigneur [2].

MONSEIGNEUR,

Encore que depuis le commencement de ces troubles je me sois contenu sous l'obéissance

1. Cette lettre, conservée dans les *Mémoires* de Mornay, fut donnée à Ségur qui, pour la seconde fois, allait en ambassade auprès d'Elisabeth pour solliciter des secours.

2. Henri IV proteste éloquemment contre le traité conclu à

des commandements de Votre Majesté, lui gardant la fidélité que je dois, et que, sous l'assurance qu'elle m'a donné de ne rien faire à mon préjudice ni de ses édits, je n'aie rien entrepris contre ses ennemis, afin qu'elle eût plus de moyen de discerner leurs prétextes, comme il lui a plu m'écrire : toutefois, nonobstant les très humbles remontrances qui lui ont été faites et reitérées, comme si on voulait condamner quelqu'un sans l'ouïr, j'entends, Monseigneur, qu'on a fait la paix et sans moi et contre moi. On s'est joint à vos ennemis pour ruiner vos serviteurs, vos plus fidèles sujets et ceux qui ont cet honneur d'être vos plus proches parents. Qui plus est, on a partagé vos forces, votre autorité, vos deniers, pour rendre ceux-là plus forts, qui sont armés contre vous, pour leur donner plus de moyen de vous faire eux-mêmes la loi : ce que je trouve bien dur et presque insupportable. Toutefois, Monseigneur, je ne

Nemours, le 7 juillet, entre la reine mère et les chefs de la Ligue. Ses ennemis avaient réussi à faire révoquer tous les édits de pacification et à proscrire l'exercice du culte réformé. C'était un véritable arrêt de mort contre le parti. En apprenant cette terrible nouvelle, le roi éprouva une émotion si vive que la moitié de sa moustache blanchit, ainsi qu'il le conta plus tard à son historiographe Mathieu. L'édit fut enregistré le 18 juillet. Trois jours après, Henri exprime encore sa douleur dans la lettre suivante adressée à Catherine.

puis quitter encore l'espérance que j'ai toujours eue en la bonté, justice et amour de Votre Majesté envers ses serviteurs, ses sujets et son Etat. J'attends qu'elle me déclare sur ce sa volonté, à laquelle je mettrai peine de me conformer autant que se pourra étendre la vie même de

Votre très humble et très obéissant sujet et serviteur,

HENRY.

Je vous supplie très humblement, Monseigneur, commander que ma déclaration soit imprimée, et me permettre que je puisse, par ce moyen, faire connaître à chacun quelle est mon intention.

1585. — 21 juillet.

A la Reine, mère du Roi mon seigneur.

Madame, Sur les remuements qui ont été naguère faits par ceux qui se sont élevés en armes contre l'Etat et la paix publique, vous avez pu entendre quelle a été ma patience et

l'obéissance que j'ai rendue aux commandements de Vos Majestés, encore que je connusse que j'étais l'objet et le but des entreprises de mes ennemis, et que j'eusse beaucoup de justes occasions de rompre ma patience. Mais la révérence que je voulais rendre à vos volontés et vos commandements m'a toujours retenu, jusques à laisser passer devant mes yeux beaucoup de choses contre mon devoir et ma réputation. Le Roi m'a fait cet honneur de me promettre, par toutes les lettres qu'il lui a plu m'écrire, qu'il aurait en recommandation mon intérêt comme le sien, et d'autant qu'ils pourchassaient ma ruine comme la sienne ; qu'il n'octroierait rien au préjudice de son édit de paix, lequel il voulait être irrévocable, n'ayant autre but que de maintenir indifféremment tous ses sujets en paix. Contre tout cela, j'entends maintenant que Vos Majestés ont traité une paix avec les auteurs des ligues et conspirations, à condition que votre édit soit rompu ; une grande partie des sujets de ce Royaume, et bons Français, bannis et les conspirateurs armés de la force et autorité du Roi contre eux et contre moi-même, qui ai cet honneur de lui appartenir de si près, et qui tiens tel degré en ce Royaume, que je suis tenu de m'opposer à la ruine de la

couronne et maison de France, de tout mon pouvoir, contre ceux qui la voudraient entreprendre. Si on allégue le prétexte de religion, je me suis soumis à ce que tous les princes chrétiens ont toujours fait ; si on parle de l'Etat et des sûretés, vous avez vu les offres que j'ai faites par ma déclaration, jusques à racheter de mon sang et de ma vie le mal et la misère dont cet Etat est menacé. Que si, nonobstant telles soumissions, il plaît au Roi rompre son édit de paix, armer ces dits rebelles contre son sang, contre soi-même, je déplorerai de tout mon cœur la condition de Vos Majestés ; je me consolerai en mon innocence, m'assurant que Dieu, qui est protecteur de ma justice et loyauté, ne m'abandonnera point et me redoublera le cœur, les forces et les moyens pour résister à tous mes ennemis, qui sont les ennemis mêmes de Vos Majestés, lesquelles je supplie Notre-Seigneur vouloir conserver et vous faire connaître, Madame, que je suis et désire demeurer pour jamais

Votre très humble, très obéissant et très fidèle fils, sujet et serviteur

HENRY.

1585. — 7 décembre.

A Madame la Comtesse de Gramont [1].

Il n'est rien de si vrai qu'ils m'apprêtent tout ce qu'ils peuvent. Ils pensaient que j'allasse de Grenade vous voir ; il y avait au moulin de Montgaillard cinquante arquebusiers qui prirent mon laquais et le retinrent jusques à ce qu'ils eussent su que j'étais parti de Grenade pour venir ici. Ne craignez rien, mon âme. Quand cette armée, qui est à Nogaro [2], m'aura montré

1. C'est la première des lettres que l'on possède adressées à la « belle Corisande ». Cet amour qui dura une dizaine d'années s'était déclaré depuis 1583.

Diane d'Andoin, issue d'une très vieille famille du Béarn, avait épousé le comte de Gramont, rejeton d'une race aussi illustre en Navarre. Il fut tué en 1580 au siège de la Fère. Diane avait alors trente ans. Elle fut une maîtresse sincèrement amoureuse et une amie dévouée. Elle aida Catherine de Bourbon à gouverner les Etats du roi son frère, pendant qu'il était à la guerre. On raconte même qu'elle leva des troupes à ses frais pour secourir son « petiot ». Dans toutes ses lettres, Henri parle d'amour, d'affaires et de guerre. Il n'écrit pas l'adresse et ne signe pas de son nom. Il trace une grande lettre accompagnée d'un ou plusieurs S barrés obliquement d'un trait.

2. Le roi se trouvait à Mont-de-Marsan. Grenade, sur l'Adour, est à trois lieues de là. Montgaillard est un village voisin de Saint-Sever. Nogaro, sur le Midou, est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Condom (Gers).

son dessein, je vous irai voir et passerai sur les ailes d'Amour, hors de la connaissance de ces misérables terriens, après avoir pourvu, avec l'aide de Dieu, à ce que ce vieux renard n'exécute son dessein. Il est venu un homme, de la part de la Dame aux chameaux, me demander passeport pour passer cinq cent tonneaux de vin, sans payer taxe, pour sa bouche ; et ainsi est écrit en une patente [1]. C'est se déclarer ivrognesse en parchemin. De peur qu'elle ne tombât de si haut que le dos de ses bêtes, je le lui ai refusé. C'est être gargouille à toute outrance ; la Reine de Tarvasset n'en fit jamais tant. Si je me croyais, toute cette feuille serait remplie de bons contes ; mais la crainte que j'ai que ceux de Saint-Sever y participassent [2] me fait finir ; en vous suppliant croire que je vous serai fidèle jusques au tombeau. Sur cette vérité, ma chère maîtresse, je vous baise un million de fois les mains. Ce VII[e] à dix heures du soir.

1. Marguerite de Valois, chassée de la cour d'Henri III, brouillée avec son mari, s'était réfugiée et fortifiée dans Agen, avait levé des troupes pour faire la guerre aux huguenots et à son mari, puis, à la fin de septembre, s'était retirée au château de Sarlat.

2. L'imparfait du subjonctif était très affectionné des Gascons.

1585. — 9 décembre.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon âme, Ce laquais qui me revint hier, fut pris près Montgaillard. Mené à Mr de Pouyanne, qui lui demanda s'il n'avait point de lettre, il lui dit que oui : une que vous m'écriviez. Il la prit et l'ouvrit et la lui rendit après. Le sieur du Plessis est arrivé et le reste de ma troupe, de Nérac. Je vous irai voir, de façon que je ne craindrai la garnison de Saint-Sever [1]. Il y a encore un homme qui vient de l'armée étrangère à Casteljaloux, qui arrivera ce matin. Je vous porterai toutes nouvelles et le pouvoir de faire vuider les forts. Dimanche il se fit près Moneurt une jolie charge qui est certes digne d'être sue [2]. Le gouverneur avec trois cuirasses et dix arquebusiers à cheval rencontra le lieutenant de la Brunetière, gouverneur du Mas d'Agenais [3], qui en avait douze et autant d'arque-

1. Huit jours après, le roi dînait avec Mme de Gramont, en compagnie de Mme Catherine, sa sœur, et revenait à Mont-de-Marsan jusqu'à la fin du mois.

2. Monheurt, hameau dépendant de Condom.

3. Le Mas d'Agenais, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marmande, sur la rive gauche de la Garonne.



busiers, tous à cheval. Le nôtre se voyant faible et comme perdu, dit à ses compagnons : « Il les faut tuer ou périr. » Il les charge, de façon qu'il tue le chef et deux gendarmes, et en prend deux prisonniers, les met à vauderoute, gagne cinq grands chevaux et tous ceux des arquebusiers, et n'eut qu'un blessé des siens. Je fais anuit force dépêches. Demain à midi elles partiront, et moi aussi pour vous aller manger les mains. Bonjour, mon souverain bien. Aimez Petiot [1]. IXe de décembre.

1585. — 31 décembre.

Au Roi, mon souverain seigneur.

Monseigneur, Je me console toujours en l'opinion que j'ai que, quelque mal qu'on tâche de me faire, Votre Majesté ne me peut vouloir mal, ni selon son naturel, ni selon l'obéissance que je lui ai rendue. De mes ennemis, je m'en donne, certes, peu de peine ; seulement il me déplaît de les voir couverts de votre nom qui

1. Nom amical donné par la comtesse de Gramont à son royal amant.

m'eût dû couvrir contre leurs violences. Vous entendrez, Monseigneur, comme leurs pernicieux desseins se continuent, tant par les mémoires que je vous envoie par ce porteur que j'ai recouvrés de lieu certain, comme par sa bouche même, dont je supplie très humblement Votre Majesté le vouloir ouïr et croire. Rien ne me peut dégoûter de ressentir vivement ce qui vous touche, et je prie Dieu, Monseigneur, qu'il vous veuille préserver des pratiques de vos ennemis.

Février 1586.

A mon cousin Monsr de Turenne.

Cousin, J'oubliai hier à vous dire que je trouve bon ce que Bysouse a conclu pour... Le Pin m'a parlé pour vous de quelque chose [1] : vous êtes une bête ; ne savez-vous pas que nous n'avons rien à départir ? Ayez l'œil ouvert sur les troupes de Monsr du Maine. Je vais dormir à Castel Jaloux. Nous ne tenterons rien

1. Jacques Lallier, s^r du Pin, était secrétaire du roi de Navarre — Mayenne, depuis le début de 1585, commandait en Guyenne avec Matignon.

follement. C'est de vous de qui j'attends des nouvelles. A Dieu.

Celui qui vous aime plus que valez,

HENRY.

L'on prend les messagers ; si c'est chose qui importe, mandez-le-moi par deux.

1586. — 11 mars.

A Monsr de Batz, gouverneur de la ville d'Eause en Armagnac.

Monsr de Batz, Ils m'ont entouré comme la bête, et croient qu'on me prend aux filets. Moi, je leur veux passer à travers ou dessus le ventre [1]. J'ai élu mes bons ; et mon faucheur

1. En deux lignes, Henri IV trace le plan de l'exploit qu'il va réaliser avec quelques braves. Les armées commandées par Mayenne et Matignon essayaient de prendre « aux filets » le roi de Navarre. Ils avaient bordé la Garonne d'un cordon de troupes pour l'empêcher de se rendre en Poitou.

Le 15 mars, à l'aube, il quitte Nérac avec 200 soldats, choisit en route 20 gentilshommes « des plus résolus au péril », autant de soldats de ses gardes, fait semblant de gagner Casteljaloux à travers les bois de chêne-liège et la brande, tourne à droite, passe la Garonne à la chute du jour, marche toute la

en est. Grand damné, je te veux bien garder le secret de ton cotillon d'Auch à ma cousine ; mais que mon faucheur ne me faille en si bonne partie et ne s'aille amuser à la paille, quand je l'attends sur le pré.

Ecrit à Hagetmau, ce matin à 10 heures [1].

HENRY.

1586. — 12 mars.

A Monsr de Batz.

Mon faucheur, Mets des ailes à ta meilleure bête ; j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi ? tu le sauras de moi à Nérac ; hâte, cours, viens, vole ; c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami.

HENRY.

nuit à travers les quartiers ennemis, sans répondre aux *Qui va là ?* et arrive à Sainte-Foy, sans avoir perdu un seul homme.

1. Hagetmau, paroisse située en Chalosse, à trois lieues de Saint-Sever.

1586. — Vers la mi-avril.

A Madame de Laval [1].

Ma cousine, Si je n'avais autant de regret en la perte qu'avons faite de feu mon cousin votre mari que pas un de ses amis, il me semble que j'aurais plus de sujet de vous en donner la consolation qui vous est nécessaire ; mais le mal nous est si commun à tous, l'amitié que nous lui portions telle, et le besoin qu'il nous fait si connu, que chacun jour notre regret augmente, nous ressouvenant de sa valeur et du zèle singulier qu'il portait à la gloire de Dieu, outre l'amitié et grande affection qu'il m'avait démontrée. Cette perte étant accompagnée de tout le reste de la maison nous fait croire que le monde n'était pas digne de si [2] gens de bien et que Dieu nous veut bien affliger ; mais aussi n'en a-t-il pas voulu ôter la mémoire puisqu'il vous en a laissé le gage qui vous reste en votre fils, lequel

1. Anne d'Alègre était depuis 1583 la femme de Guy Paul de Coligny, comte de Laval, fils de d'Andelot, et neveu de l'amiral de Coligny. Ce brave huguenot fut tué, ainsi qu'un de ses frères, au combat de Taillebourg, le 7 avril 1586. Son fils, Guy de Coligny, fut élevé à Sedan.

2. Tels.

je suis très aise qu'ayez retiré à Sedan pour être en plus grande sûreté de sa personne, et pour le faire nourrir comme vous le désirez et nous le désirons. Je suis marri qu'il n'a plus d'âge, pour voir plus tôt le fruit que les gens de bien se promettent de lui. Je vous prie de croire que je lui servirai de frère et qu'il trouvera toujours en moi le même soin et la même affection. Je veux aussi que vous fassiez état de moi, et de tous les moyens que j'aurai jamais de témoigner par effet que mon amitié n'est point morte avec le corps, mais qu'elle continuera à l'endroit de tout ce qui le peut représenter, comme s'il était vivant. Je sais, ma cousine, qu'avez beaucoup perdu, et nous aussi ; pour le moins ses amis vous restent ; entre lesquels tenez-moi toujours pour

Votre plus affectionné cousin et meilleur ami,

HENRY.

1586. — 4 mai.

A Monsr de Saint-Geniez.

Monsr de Saint-Geniez, J'ai vu une lettre que vous avez écrite au Pin, par laquelle vous

pensez avoir occasion de vous douloir de moi, ce que vous ne pourriez faire qu'à tort, vous aimant et vous estimant comme un des plus fidèles et utiles serviteurs que j'aie. Je n'ai eu nulles lettres de vous depuis six semaines, que deux auxquelles j'ai commandé les réponses, et cuidais que vous les eussiez eues. J'ai la tête tellement rompue d'affaires que, comme j'ai commandé une dépêche, je pense qu'elle soit faite [1]. Il y a eu de la malice au fait des mémoires que dites m'avoir envoyés, car je ne les ai point vus. Je le vous jure avec vérité ; et notre grande amie [2] vous répondra pour moi que je ne suis point menteur. Toutes les fois qu'il est rien survenu ici de nouveau, j'ai commandé au Pin de le vous écrire en mon nom ; la plus part du temps ne me trouvant à commodité pour signer, il les vous envoie au sien. Vous avez pris la mouche en homme de la race de Gontault. Cet homme qui vint à Pau, de Soulle, s'en alla, n'ayant eu autre réponse que celle que nous avisâmes ensemble. Faites tout ce que vous verrez être de mon service ; je remets tout à vous sans restriction. Vous mandez au Pin et à votre

1. Henri IV met quelquefois, comme les gens du peuple, le subjonctif pour l'indicatif.

2. Mme de Gramont.

fils que vous envoyez des nouvelles d'Espagne. Ils sont allées [1] avec les mémoires ; ou les laquais les jettent, ou vous oubliez de les envoyer. Quant au voyage duquel vous parlez, si vous eussiez été ici, il y a quinze jours que vous me l'eussiez conseillé. Quant au prisonnier, sa négociation ne nous peut nuire, et sa prise a déjà de beaucoup servi. N'accomparez plus les actions de feu Monsieur aux miennes ; si jamais je me fiai en Dieu, je le fais à cette heure ; si jamais j'eus les yeux ouverts pour ma conservation, je les y ai. Devant que la fin de juin passe, vous direz que ma tête est la meilleure de mon conseil. Vivez content, si cela vous a porté contentement, de penser que votre maître vous aime autant qu'il aima jamais serviteur. L'on m'a fait d'étranges traverses ; je dis les nôtres. Par patience et cheminer droit, je vaincs les enfants de ce siècle. Hier encore fut tué neuf Reitres, pris neuf chevaux ; on doit commencer anuit la batterie de Montségur ; ils se défendent aussi bien que les autres l'ont fait mal. Je remets au Pin à vous mander des nouvelles.

1. On laissait alors quelquefois le pronom pluriel au masculin avec un participe au féminin.

A Dieu, Mons[r] de Saint-Geniez, croyez que je ne serai jamais que

Votre très affectionné maître et parfait ami,

HENRY.

A Bergerac, ce IV[e] mai.

1586. — Mai.

A mon cousin Mons[r] de Turenne.

Mon cousin, Depuis la lettre que je vous écrivis hier, il a été encore attrapé des ennemis, à savoir vingt-quatre soldats qui étaient dans un moulin, une lieue près de Monségur, dont il y avait trois capitaines, armés à preuve, et quatre mousquetaires ; et encore depuis douze autres soldats, dont y avait deux sergents et deux mousquetaires ; tout cela tué, outre trois beaux chevaux reitres qui ont été pris. Ceux de Sainte-Foy et de Gensac [1] sont toujours à la guerre, d'un côté ou d'autre, et attrapent toujours quelqu'un. Ils sont allés cette nuit dernière à la guerre, je ne sais ce qu'ils auront fait. Je vous

1. Sainte-Foy et Gensac, dans l'arrondissement de Libourne.

assure que nous suivons fort les erres de ceux de Montflanquin et de Clairac. Je vous prie, mandez-moi tout ce que vous apprendrez et faites fort travailler. A Dieu, mon cousin, je suis

Votre très affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

A Bergerac, ce premier de mai.

1586. — 25 mai.

A Madame la Comtesse de Gramont.

La maladie commence tellement à prendre parmi nos troupes, qu'elle nous fera plus tôt quitter la campagne que les ennemis. Je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entrepas, le plus beau que vous vîtes jamais et le meilleur, force panache d'aigrette. Bonyere est allé à Poitiers pour acheter des cordes de luc pour vous [1]. Il sera à ce soir de retour. J'eus

1. C'est-à-dire de luth. Alexandre de Bonnyères, supérintendant de la musique de la chambre du roi.

hier des nouvelles de la Cour ; M. de Guise y est encore. Le prince de Parme ayant assiégé une ville, il a été contraint par les Anglais de la quitter. Le combat a été grand. Il est mort deux mille cinq cents hommes : quinze cents Espagnols naturels, d'où il y a vingt et deux capitaines ; le reste, des Anglais. Je ne me porte guère bien et crains fort de tomber malade. Le maréchal de Biron fait ce qu'il peut pour assembler des forces. Il ne nous fera quitter la campagne s'il ne lui en vient de France en Gascogne. Mon cœur, souvenez-vous toujours de petiot [1]. Certes sa fidélité est un miracle. Il vous souhaite mille fois le jour dans ces allées de Lyranuse ; vous pouvez penser s'il ne vous baille pas Rosambeau pour vous garder d'ennuyer. Certes il faudrait que le lieu fût bien sauvage, où vous ennuieriez ensemble. Ceux que nous cherchions hier s'en sont allés ; ils ne sont encore échappés. A Dieu, mon cœur. Je te baise un million de fois les mains. Aimez-moi plus que vous-mêmes. Ce XXV[e], de Lusignan.

1. Terme d'amitié donné par la comtesse au roi.

1586. — 4 juin.

A Monsr de Vivans [1].

Monsr de Vivans, J'ai choisi Bissouse [2] pour voir à l'œil ce qui s'est passé sur la Dordogne et sur la Garonne, et m'en rapporter la vérité. Je vous prie le croire, et suivre ce qu'il vous dira de ma part. Je n'épouse point les passions de personne. J'ai à me plaindre plus que nul, et ne saurais me contenter qu'on vive de la sorte avec moi. Je suis votre ami ; je vous estime, et sais assez la preuve que vous avez rendu à ce parti.

Votre plus affectionné et assuré ami,

HENRY.

1. Geoffroy de Vivans, seigneur huguenot du Périgord, bon soldat, combattit en Périgord et en Quercy ; il fut nommé lieutenant pour le roi en Périgord et Limousin, chambellan du roi de Navarre, puis maître de camp de la cavalerie légère sous la Trémoïlle. Il se signala aussi à la bataille de Coutras.

2 Bissouse ou Viçouze ou Vissouse était un secrétaire du roi de Navarre.

1586. — 17 juin.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Il vient d'arriver un de vos laquais qui a été prisonnier dix jours au Brouage. L'on lui a retenu votre lettre et de ma sœur [1]. Toutefois craignant la façon dont Saint-Luc [2] s'est assuré que je m'en ressentirais, il me les renvoie par un des siens qui ne doit arriver que ce soir. Le vaisseau où était venu ce porteur part dans une heure, qui me le fait renvoyer, ayant retenu Esprit, pour des raisons dont vous oyrez bientôt parler. J'eus hier des nouvelles d'Allemagne ; notre armée sera le dernier jour de juillet à l'ancien calcul [3], à la place montre qui est en France [4]. La charge de cheval de blé, en Champagne et en Bourgogne, vaut cinquante livres ; à Paris, trente. C'est pitié de voir comme le peuple meurt de faim. Si avez besoin d'un cheval de coche, il y en a un dans ma troupe tout comme les vôtres, fort beau.

1. Et *celle* de ma sœur.
2. Le favori d'Henri III, François d'Epinay, seigneur de Saint-Luc, était gouverneur de Saintonge et de Brouage.
3. C'est-à-dire le 21 juillet, d'après le calendrier grégorien.
4. A la place aux revues.

J'arrivis arsoir[1] de Maran, où j'étais allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ha ! que je vous y souhaitai ! C'est le lieu le plus selon votre humeurque j'aie jamais vu. Pour ce seul respect, suis-je après à l'échanger [2]. C'est une île renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau [3]. L'eau claire, peu courante ; les canaux de toutes largeurs ; les bateaux de toutes grandeurs. Parmi ces déserts, mille jardins où l'on ne va que par bateau. L'île a deux lieues de tour, ainsi environnée ; passe une rivière par le pied du château, au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau. Peu de maisons qui n'entre de sa porte dans son petit bateau. Cette rivière s'étend en deux bras, qui portent non seulement grands bateaux, mais les navires de cinquante tonneaux y viennent. Il n'y a que deux lieues jusques à la mer. Certes, c'est un

1. J'arrivai hier soir.

2. L'obtenir par échange.

3. Cette charmante description est célèbre. « Quel paysage riant de fraîcheur, tout égayé de reflets et traversé de lumière ! Et comme il est bien français, agreste, naturel, voisin du peuple et de nous tous ! Il n'est pas jusqu'à ce prix de la carpe et du brochet... qui ne sente le roi de la poule au pot... Cette page heureuse, imprévue, transparente, échappée à un roi soldat dans une après-midi de rêverie et de loisir... » (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XI).

canal, non une rivière. Contremont vont les grands bateaux jusques à Niort, où il y a douze lieues ; infinis moulins et métairies insulées ; tant de sortes d'oiseaux qui chantent ; de toutes sortes de ceux de mer. Je vous en envoie des plumes. De poisson, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix ; une grande carpe, trois sols, et cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux. La terre très pleine de blés et très beaux. L'on y peut être plaisamment en paix, et sûrement en guerre [1]. L'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence. Ha ! qu'il y fait bon chanter ! Je pars jeudi pour aller à Pons, où je serai plus près de vous ; mais je n'y ferai guère de séjour. Je crois que mes autres laquais sont morts ; il n'en est revenu nul. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce ; croyez ma fidélité être blanche et hors de tache : il n'en fut jamais sa pareille. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse. Votre

1. « L'isle de Marans » fut assaillie à la fin du mois par les catholiques. « Je l'ai conservée contre le maréchal de Biron, qui est un des meilleurs capitaines de France et contre les premiers efforts d'une armée française fraîche et bien payée. » Ainsi écrivait Henri au secrétaire anglais Walsingham. (*Lettres Missives*, t. II, p. 229.)

esclave vous adore violemment. Je te baise, mon cœur, un million de fois les mains. Ce XVII[e] juin.

1586. — Vers le mois de juin.

Au petit enfant [1].

L'enfant, Je vous envoie vos gouverneurs pour vous soulager. Si le siège vient à Marans, résolvez-vous de venir avec une bonne troupe pour les favorir. Votre dame a gagné son procès ; elle vient. Si je vous vois, je vous en ferai des contes qui lèveront la paille [2]. A Dieu, petit fou, je suis ton très bon maître et affectionné ami,

HENRY.

1. Le baron de la Boulaye, un compagnon d'armes d'Henri, qui était aussi un grand ami de d'Aubigné.

2. Locution populaire. Nous dirions : obtenir la palme. La *payle* était une pièce de drap décernée en récompense aux vainqueurs des jeux dans certaines villes. A Tulle, en bas Limousin, on disait *las glantinas*.

1586. — 25 juin.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Je m'étais acheminé dans ce lieu de Montguyon, pensant faire quelque bel effet sur nos ennemis. Il a fait un temps si enragé qu'il a rompu tous nos desseins. Je m'en retourne anuit coucher à Barbesieux et demain à Pons. Que vous me faites plaisir d'aller à Pau ! Ha ! ma chère maîtresse, combien achéterais-je m'y pouvoir touver ! Un tel contentement est hors de prix. Je vous envoie les copies des lettres que la Reine d'Angleterre écrivit au Roi et Reine sa mère sur la paix de la Ligue [1]. Vous y verrez un brave langage et un plaisant style. Mon cœur, je ne la puis faire plus longue, parce que je vais monter à cheval. Bonjour, ma vie, je te baise un million de fois les mains. Ce XXVe juin, de Montguyon.

1. Elisabeth avait envoyé une longue remontrance à Henri III pour lui exprimer, disait-elle, « la douleur, l'ennui et la fâcherie qu'en mon âme je sens, pour le périlleux état en qui je vois que précipitamment vous vous laissez conduire ».

1586. — Fin d'août.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Je ne saurais dire le regret que m'a porté la nouvelle de la mort de Mons[r] de la Barre. Je vous jure que je n'eusse pas cru l'aimer tant. Je sais le regret qu'en aurez eu, tant pour lui que pour votre sœur. Voilà les effets de cette malheureuse guerre; je l'appelle ainsi quand je perds mes bons serviteurs. Le lendemain j'ai su la mort de Quasy, qui fut tué à Castillon sur la brèche, le 22[e], en repoussant un assaut qui dura quatre heures, où les ennemis furent battus avec grande perte. La peste tourmente les nôtres plus que les ennemis. Je crains qu'elle les contraindra faire ce que la force n'eut su [1]. Dieu y veuille pourvoir. Mons[r] de Chastillon [2] a défait en Givaudan un régiment de Mons[r] de Joyeuse, pris les enseignes et tué trois cents hommes.

1. Castillon se défendit bien, mais fut pris le 3 septembre par Mayenne.

2. François de Coligny, seigneur de Châtillon, 4[e] fils de l'amiral, était, en 1586, gouverneur du Rouergue et de Montpellier.

L'on me mande aussi que Lavardin [1] y est blessé à la mort, s'il n'est mort. Aussonne triomphe ; nos gens y font fort bien. Je viens d'envoyer trois cents hommes à Royan, que le maréchal de Biron fait semblant d'assiéger, ce que je ne crois pas qu'il fasse. Canisy [2] a été gâté à Castillon ; il a eu une arquebusade qui lui rompt les mâchoires. Tenez-moi en votre bonne grâce, mon cœur, et vivez assurée de ma fidélité. Si elle peut, elle s'affermit. Je baise les mains à petite sœur [3]. A Dieu, mon âme, je te baise les pieds un million de fois.

1. Jean de Beaumanoir, seigneur de Lavardin, ami catholique du roi, qui fut colonel-général de l'infanterie française. — Il ne mourut pas de sa blessure.

2. René de Carbonel, marquis de Canisy, était le gendre de Matignon. Gâté signifie blessé.

3. Mme Catherine, sœur du roi.

IV

1587-1589

La victoire du Béarnais. La bataille de Coutras. L'alliance deux rois.

Le roi de France et la Ligue tentent un effort suprême. Une grande armée commandée par Joyeuse vient chercher Henri de Navarre en Poitou. Celui-ci accepte la bataille, le 20 octobre 1587. La victoire est complète. Joyeuse est tué et avec lui périt l'élite de la noblesse catholique. Henri se retire en Béarn auprès de Corisande pour laisser reposer ses gentilshommes et pour ménager le roi qu'il ne peut attaquer directement sans une grave imprudence politique. Il reprend à la fin de l'année sa vie d'escarmouches en Guyenne. Les événements travaillent pour lui. Henri III, humilié à la journée des Barricades, se venge à Blois de la Ligue par l'assassinat des Guises ; puis quand les rebelles lui déclarent la guerre il se décide à faire appel au roi de Navarre pour sauver sa couronne. Les deux Henri s'unissent à Tours au mois d'avril 1589. Le Béarnais, devenu « le premier pilier » de la royauté, marche sur Paris avec son souverain. Ils établissent à Saint-Cloud leur quartier général. Le 1er août, Henri III est assassiné par un moine fanatique.

1587. — 15 mars.

A Madame de Fontevrault[1].

Ma tante, Pour répondre à votre petit billet, et à ce que Mme de Soissons vous écrit, je suis bien aise que vous et elle ayez connu la captivité où l'on détient notre prochain ; cela me servira devant Dieu et les hommes à ma justification. Le bon homme est bien enjobeliné ; mais j'espère que nous le déjobelinerons. Celui dont on vous écrit, mari de votre nièce, n'a pas fait démonstration d'être instrument fort propre à l'effet auquel le voudriez employer. Il y en a beaucoup qui ne craignent pas tant que cela advienne, comme la venue de mes amis, qui sera, Dieu aidant, un jubilé plus salutaire pour cet Etat que celui dont la Reine mère menace ceux qui m'ont vu. J'espère, quelque jalousie et mécontentement qu'on en ait, avoir ce bien de vous voir encore de bref, et en dussent-ils crever. Sur

1. L'abbesse de Fontevrault était la sœur d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et la tante d'Henri IV. L'abbesse de Soissons était une autre sœur d'Antoine. Le cardinal de Bourbon, leur frère, bonhomme assez simple d'esprit, avait été tiré de son château de Gaillon par les Ligueurs et emmené à Péronne. Henri de Navarre joue sur le mot *jobelin* qui veut dire sot.

ce, nous en deviserons lors plus particulièrement et cependant faites entièrement état de l'affection, amitié et obéissance de celui qui est autant vôtre que sien,

HENRY.

1587. — Vers le 10 avril.

A Monsr de Lubersac [1].

Monsr de Lubersac, J'ai entendu par Boisse des nouvelles de votre blessure, qui m'est un extrême deuil dans ces nécessités. Un bras comme le vôtre n'est de trop dans la balance du droit ; hâtez donc de l'y venir mettre et de m'envoyer le plus de vos bons parents que vous pourrez. D'Ambrujac m'est venu joindre avec tous les siens, châteaux en croupe s'il eût pu. Je m'assure que vous ne serez des derniers à vous mettre de la partie ; il n'y manquera pas d'honneur à acquérir, et je sais votre façon de beso-

1. Guy de Lubersac et François du Boscheyron, seigneur d'Ambrugeac, étaient des gentilshommes de vieilles familles limousines.

gner en tel affaire. A Dieu donc et ne tardez, voici l'heure de faire merveilles.

Votre plus assuré ami,

HENRY.

1587. — Vers le mois de juin.

A Monsr de Chateauneuf.

Monsr de Chateauneuf, N'ayant point oublié l'amitié que m'avez portée autrefois, je crois que vous ne serez aussi tant départi de la mienne qu'il ne vous soit demeuré quelque reste de bonne volonté qui puisse reprendre accroissement quand vous aurez bien connu cë que je suis envers tous les gens de bien. Et pour ce que je vous tiens de ce nombre, et que la justice de ma cause les doit assez convier de ne m'être contraires, ce mot sera seulement pour vous réveiller et vous faire ressouvenir que je suis celui qui ne change point, qui ne puis haïr sans grande occasion ce

1. Guy de Rieux, seigneur de Châteauneuf, gouverneur de Brest, lieutenant général de Bretagne, était un vieux soldat qui avait pris part à toutes les guerres de religion.

que j'ai une fois aimé ; et que si vous avez même humeur, qu'il ne tiendra qu'à vous que ne m'ayez, autant que prince du monde, et que je fus jamais, pour

Votre bien affectionné et meilleur ami,

HENRY.

1587. — Vers le mois de juin.

A mon cousin Mons[r] *de Miossens.*

Mon cousin, C'est à ce coup qu'il faut s'apprêter pour aller recueillir nos reitres [1]. Je vous prie avertir tous les compagnons qui sont par delà ; ils ont assez joui du repos de leurs maisons pour être sans excuse. J'aurai trop de regret si vous n'êtes de cette partie, ayant toujours été près de moi aux occasions plus périlleuses et importantes. Qu'il n'y ait donc rien qui vous retienne de me venir trouver lorsque je vous man-

1. Jean-Casimir, régent du Palatinat, avait levé une armée de secours de 8.000 reîtres et de 14 000 hommes de pied.

derai. J'écris le même à Sainte-Colombe et Auront ; faites-leur tenir mes lettres.

Votre plus affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

Août-septembre 1587.

A mon cousin Monsr de Turenne.

Instruisez mieux mes ambassadeurs et ne vous fâchez pas si aisément. J'ai une telle jalousie de cette armée que je vous garde, que je laisse toute ostentation pour ne la laisser échapper. J'ai envoyé Balyros et Parabère [1] au Port de Piles pour, par leur arrivée, empêcher le partement de ces Philistins effrayés ; encore ai-je peur qu'ils partent cette nuit, qui me fera partir devant jour. S'ils sont encore à La Haye [2], je vous attendrai au rendez-vous ; s'ils sont partis, je me mettrai

1. Gaspard, s^r de Baliros en Béarn, gentilhomme de la chambre, Jean de Parabère, lieutenant général en Poitou.

2. La Haye-Descartes en Touraine que le roi ne put enlever. Port-de-Piles (Vienne), arrondissement de Châtellerault.

à leur cul et vous en avertirai [1]. Vous êtes toujours vous-même. Bonsoir.

Votre très affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

1587. — 23 septembre.

A mon cousin Monsr de Turenne.

Les ennemis sont à Bourgueil ; je fais passer quatre cents cuirasses et douze cents arquebusiers pour, s'ils tournent à vous, me mettre au cul ; s'ils viennent à moi, faites-en de même. Les Bretons ne sont plus que six vingts, pour s'en être allé une troupe : le reste parle de les suivre [2].

Bonjour, ce XXIIIe à cinq heures.

Votre très affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

1. Le manifeste du roi de Navarre annonçant sa prise d'armes est daté de Fontenay-le-Comte, le 16 juillet 1587 ; la bataille de Coutras est du 20 octobre.

2. La lettre est écrite de Montsoreau. Joyeuse venait de s'arrêter à Bourgueil (arrondissement de Chinon) avec le duc de Mercœur qui venait de Bretagne. Ils attendaient Turenne au passage de la rivière d'Authion.

Que je sache à toutes heures de vos nouvelles.

1587. — 20 octobre.

Allocution du Roi de Navarre avant la bataille de Coutras.

Au prince de Condé et au comte de Soissons[1].

Vous voyez, mes cousins, que c'est à notre maison que l'on s'adresse. Il ne serait pas raisonnable que ce beau danseur et ces mignons de cour en emportassent les trois principales têtes que Dieu a réservées pour conserver les autres avec l'Etat. Cette querelle nous est commune ; l'issue de cette journée nous laissera plus d'envieux que de malfaisants : nous en partagerons l'honneur en commun.

1. Le prince de Condé et le comte de Soissons, l'un huguenot, l'autre catholique, étaient les fils de Louis de Bourbon, prince de Condé, tué à Jarnac. Les trois cousins commandaient les troupes qui, le 20 octobre 1587, battirent la grande armée commandée par Joyeuse. Le favori d'Henri III, depuis six ans, marié à la sœur de la reine, avait amassé une fortune scandaleuse.

Aux capitaines et aux soldats.

Mes amis, Voici une curée qui se présente bien autre que vos butins passés : c'est un nouveau marié qui a encore l'argent de son mariage en ses coffres ; toute l'élite des courtisans est avec lui. Courage ! Il n'y aura si petit entre vous qui ne soit désormais monté sur des grands chevaux et servi en vaisselle d'argent. Qui n'espérerait la victoire, vous voyant si bien encouragés ? Ils sont à nous ; je le juge par l'envie que vous avez de combattre ; mais pourtant nous devons tous croire que l'événement en est en la main de Dieu, lequel sachant et favorisant la justice de nos armes, nous fera voir à nos pieds ceux qui devraient plutôt nous honorer que combattre. Prions-le donc qu'il nous assiste. Cet acte sera le plus grand que nous ayons fait : la gloire en demeurera à Dieu, le service au Roi, notre souverain seigneur, l'honneur à nous, et le salut à l'Etat [1].

1. Ce discours est publié dans la *Décade contenant la vie et les gestes de Henry le Grand*, par Baptiste Legrain, 1614, in-fol., t. IV, p. 150. Il paraît authentique, mais il est impossible de le prouver.

Mathieu ajoute qu'Henri IV dit encore à ses cousins avant

1587. — 23 octobre.

A mon cousin Monsr le Maréchal de Matignon.

Mon cousin, Avant que partir de Coutras, j'avais donné ordre pour faire conduire les corps de feu Monsr de Joyeuse et de son frère à Libourne, ainsi que Maron, son secrétaire, auquel j'ai permis d'y aller, vous pourra dire. Auparavant je commandai que leurs entrailles fussent enterrées avec leurs cérémonies ; à quoi les seigneurs et gentishommes qui sont ici et aucuns des miens assistèrent aussi. Je suis bien marri qu'en cette journée je ne pus faire différence des bons et naturels Français d'avec les partisans et adhérents de la Ligue. Mais pour le moins ceux qui sont restés en mes mains témoignèrent de la courtoisie qu'ils ont trouvée en moi et en mes serviteurs qui les ont pris. Croyez, mon cousin, qu'il me fâche fort du sang qui se répand [1], et qu'il ne tiendra point à

de se séparer d'eux : « Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ! Et vive Dieu ! Je vous ferai voir que je suis votre aîné ! »

1. Cette bataille fut terriblement meurtrière pour les catholiques. Joyeuse et son jeune frère y périrent et avec eux plus

moi qu'il ne s'étanche, mais chacun connaît mon innocence. Assurez-vous que je suis fort à votre dévotion. Je demeurerai

Votre très affectionné cousin et parfait ami,

HENRY.

1587. — 2 novembre.

A Monsr de Batz.

Monsr de Batz, Je suis bien marri que vous ne soyez encore rétabli de votre blessure de Coutras, laquelle me fait véritablement plaie au cœur, et aussi de ne vous avoir pas trouvé à Nérac d'où je pars demain [1], bien fâché que ce ne soit avec vous ; et bien me manquera mon faucheur par

de trois cents gentilshommes. Henri IV victorieux se montra humain et bon Français. « On ne vit en lui, dit l'Estoile, un seul trait d'insolence ou de passion. »

1. Henri, laissant ses compagnons d'armes, se rendait à Pau où il allait voir la duchesse de Gramont. Il recommande à Batz d' « éclairer » le pays, de surveiller les « remuants » de Saint-Justin, près Roquefort (Landes), de Cazères et de Barcelonne, bourgades situées en Armagnac. « Il perça toute la Gascogne, nous dit d'Aubigné, pour aller porter vingt-deux drapeaux d'ordonnance et quelques autres à la comtesse de Gramont, lors en Béarn. » (*Hist. Univ.*, l. III, t. I, ch. xv.)

le chemin où je vas ; mais avant de quitter le pays, je vous le veux bien recommander. Je me méfie de ceux de Saint-Justin. Vous m'avez bien purgé ceux d'Euse, mais ceux de Cazères et de Barcelonne sont de vilains remuants ; et je n'ai nulle assurance au capitaine la Barthe qui a par là une bonne troupe, et qui m'a cependant juré son âme. Beaucoup m'ont trahi vilainement, mais peu m'ont trompé. Celui-ci me trompera s'il ne me trahit bientôt. De plus, ces misérables que j'ai dèchassés d'Aire tiennent les champs. De tout ce serai-je tout inquiet jusqu'à tant je vous sache sur pied avec votre troupe, éclairant le pays. Mon ami, je vous laisse en mains ces affaires ; et quoi que soit en vous ma plus sûre confiance pour ce pays, toutefois vous aimerait bien mieux là où il va et près de lui

Votre affectionné ami,

HENRY[1].

1. La dernière phrase est une inversion hardie. Il faut chercher le sujet dans la signature.

1588. — 20 février.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Dieu a béni mon labeur : j'ai pris Damazan, sans perdre qu'un homme [1]. Je monte à cheval pour aller reconnaître le Mas d'Agenés ; je ne sais si je l'attaquerai. Mon cousin prend le temps cependant d'aller à Navarrens [2]. Regardez où il vous semble que le deviez voir, ou avec ma sœur ou chez vous, car il fait état d'y passer et de vous voir. Mon opinion est que ce doit être avec ma sœur [3]. Il ira demain, qui est dimanche, coucher à Hagetmau. Briquesyeres vous aura dit le désir que j'ai d'être en votre bonne grâce ; je continuerai toute ma vie en ce désir. Sur cette vérité je baise, ma chère maîtresse, un million de fois vos blanches mains. De Casteljaloux, ce XXe.

1. Petite ville dans la vallée de la Garonne, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nérac.

2. Chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orthez (Basses-Pyrénées), près du gave d'Oloron. Le comte de Soissons qui s'y rendait avait été emmené par Henri en Gascogne après Coutras.

3. Le comte de Soissons était aimé de Mme Catherine et recherchait sa main. Mais Henri ne permit jamais ce mariage.

1588. — 1er mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

J'ai reçu une lettre de vous, ma maîtresse, par laquelle vous me mandez que vous ne me voulez mal, mais que vous ne vous pouvez assurer en chose si mobile que moi. Ce m'a été un extrême plaisir de savoir le premier ; et vous avez grand tort de demeurer au doute [1] qu'êtes. Quelle action des miennes avez-vous connu muable ? je dis pour votre regard. Votre soupçon tournait et vous pensiez que ce fut moi. J'ai demeuré toujours fixe [2] en l'amour et service que je vous ai voué ; Dieu m'en est témoin. Vous avez opinion que l'homme de delà est piqué : aussi est-il ; mais c'est de force. Il fait gloire d'avoir atteint la perfection de dissimuler : je lui rabats cette opinion tant que je puis. Il ne le faut être qu'en affaires d'Etat ; encore là faut-il bien accompagner de prudence. Hier le maréchal et le grand prieur [3] vinrent nous pré-

1. Dans le doute où vous êtes.
2. Constant.
3. Matignon et le grand prieur de Toulouse, Antoine-Scipion de Joyeuse, fils de Guillaume de Joyeuse, maréchal de France.

senter la bataille, sachant bien que j'avais congédié toutes mes troupes ; ce fut au haut des vignes, du côté d'Agen. Ils étaient cinq cents chevaux et près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre, qui fut assez confus, ils partirent, résolus de nous jeter dans les fossés de la ville ; ce qu'ils devaient véritablement faire, car toute leur infanterie vint au combat. Nous les reçûmes à la muraille de ma vigne, qui est la plus loin, et nous retirâmes au pas, toujours escarmouchant, jusqu'à cinq cents pas de la ville, où était notre gros, qui pouvait être de trois cents arquebusiers. L'on les ramena de là jusques où ils nous avaient assaillis. C'est la plus furieuse escarmouche que j'aie jamais vue, et du moindre effet ; car il n'y a eu que trois soldats blessés, tous de ma garde, dont les deux n'est rien. Il y demeura deux des leurs, dont nous eûmes la dépouille, et d'autres qu'ils retirèrent à notre vue, et force blessés, que nous voyons amener. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce, c'est ce que je désire le plus au monde. Sur cette vérité je vous baise un million de fois les mains. Ce premier mars.

1588. — 8 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains ! Certes, mon cœur, j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (et direz que je ne me suis point trompé) ce que Licerace vous dira. Le Diable est déchaîné. Je suis à plaindre, et est merveille que je ne succombe sous le faix. Si je n'étais huguenot, je me ferais Turc. Ha ! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle ! Je ne puis faillir d'être bientôt ou fou ou habile homme. Cette année sera ma pierre de touche. C'est un mal bien douloureux que le domestique ! Toutes les gehennes que peut recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien. Je dis toutes ensemble. Plaignez-moi, mon âme, et n'y apportez point votre espèce de tourment. C'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi et vais à Clérac. Je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être éternellement à vous ; non toujours esclave, mais oui bien fort serf. Mon tout,

aimez-moi. Votre bonne grâce est l'appui de mon esprit, au choc de mes afflictions. Ne me refusez ce soutien. Bon soir, mon âme ; je te baise les pieds un million de fois. De Nérac, ce VIIIe mars, à minuit.

1588. — 10 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Pour achever de me peindre, il m'est arrivé l'un des plus extrêmes malheurs que je pouvais craindre, qui est la mort subite de Monsr le Prince. Je le plains comme ce qu'il me devait être, non comme ce qu'il était. Je suis asteure la seule butte où visent toutes les perfidies de la messe. Ils l'ont empoisonné, les traîtres ! Si est-ce que Dieu demeurera le maître, et moi par sa grâce l'exécuteur. Ce pauvre prince (non de cœur) [1], jeudi ayant couru la bague, soupa se portant bien. A minuit lui prit un vomissement très violent, qui lui dura jusques au matin. Tout le vendredi il demeura au lit. Le soir il soupa et,

1. Non pauvre de cœur. Le prince était remarquablement vaillant et généreux.

ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dîna debout, et puis joua aux échecs. Il se leva de sa chaise, se met à se promener par sa chambre, devisant avec l'un et l'autre. Tout d'un coup il dit : « Baillez-moi ma chaise, je sens une grande faiblesse. » Il n'y fut assis qu'il perdit la parole, et soudain après il rendit l'âme, assis. Les marques de poison sortirent soudain. Il n'est pas croyable l'étonnement que cela a porté en ce pays-là. Je pars, dès l'aube du jour, pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine. Priez Dieu hardiment pour moi. Si j'en échappe, il faudra bien que ce soit lui qui m'ait gardé. Jusques au tombeau, dont je suis peut-être plus près que je ne pense, je vous demeurerai fidèle esclave. Bon soir, mon âme ; je vous baise un million de fois les mains.

1588. — 13 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux courriers de Saint-Jean. Le premier rapportait comme Belcastel, page de madame la

princesse, et son valet de chambre, s'en étaient fuis, soudain après avoir vu mort leur maître [1], avaient trouvé deux chevaux valant deux cents écus, à une hôtellerie du faubourg, que l'on y tenait il y avait quinze jours, et avait chacun une malette pleine d'argent. Enquis, l'hôte dit que c'était un nommé Brillant qui lui avait baillé les chevaux, et lui allait dire tous les jours qu'ils fussent bien traités ; que s'il baillait aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baillât huit ; qu'il paierait aussi au double. Ce Brillant est un homme que madame la princesse a mis en la maison, et lui faisait tout gouverner. Il fut tout soudain pris. Confesse avoir baillé mille écus au page, et lui avoir acheté ces chevaux, par le commandement de sa maîtresse pour aller en Italie. Le second confirme, et dit de plus que l'on avait fait écrire une lettre, à ce Brillant, au valet de chambre qu'on savait être à Poitiers, par où il lui mandait être à deux

1. Le prince de Condé mourut le 5 mars à Saint-Jean-d'Angély empoisonné, disait la rumeur publique, par un page, Belcastel, amant de la princesse Charlotte de la Trémoïlle. L'assassin put s'échapper. Son complice, Brilland, ancien avocat au Parlement de Bordeaux, fut exécuté. La femme de Condé fut arrêtée par ordre du roi de Navarre, dès qu'il fut arrivé à Saint-Jean. Elle demeura en prison jusqu'à 1595, fut alors mise en liberté provisoire, puis déclarée innocente par arrêt du Parlement de Paris.

cents pas de la porte, qu'il voulait parler à lui. L'autre sortit. Soudain l'embuscade qui était là le prit, et fut mené à Saint-Jean. Il n'avait encores été ouï ; mais bien disait-il à ceux qui le menaient : « Ah ! que Madame est méchante ! que l'on prenne son tailleur, je dirai tout sans gêne. » Ce qui fut fait. Voilà ce que l'on en sait jusques à cette heure. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit d'autres fois. Je ne me trompe guères en mes jugements. C'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. Tous ces empoisonneurs sont papistes. Voilà les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi. Dieu me gardera, et je vous en manderai bientôt davantage. Le gouverneur et les capitaines de Taillebourg m'ont envoyé deux soldats, et écrit qu'ils n'ouvriront leur place à personne qu'à moi. De quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent ; et ils sont si empressés à la vérification de ce fait qu'ils ne leur donnent nul empêchement. Ils ne laissent sortir homme vivant de Saint-Jean que ceux qu'ils m'envoient. Mons[r] de la Trimouille y est, lui, vingtième seulement. L'on m'écrit que si je tardais beaucoup, il y pourrait avoir du mal et grand. Cela me fait hâter ; de façon que je prendrai vingt maîtres et m'y en irai jour et nuit pour être de retour à

Sainte-Foy, à l'assemblée. Mon âme, je me porte assez bien du corps, mais fort affligé de l'esprit. Aimez-moi et me le faites paraître ; ce me sera une grande consolation pour moi. Je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains. D'Aymet, ce XIIIe mars [1].

1588. — 17 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

J'arrivai arsoir en ce lieu de Pons, où il m'arriva des nouvelles de Saint-Jean, par où les soupçons croissent du côté que les avez pu juger. Je verrai tout demain. J'appréhende fort la vue des fidèles serviteurs de la maison ; car c'est à la vérité le plus extrême deuil qui se soit jamais vu. Les prêcheurs romains prêchent tout haut par les villes d'ici autour, qu'il n'y en a plus qu'un à avoir, canonisent ce bel acte et celui qui l'a fait, admonestent tous bons catholiques de prendre exemple à une si chrétienne

1. Le roi écrit cette lettre d'Eymet-sur-le-Dropt, en Périgord. De là il se rendit à Sainte-Foy, puis à Pons en Saintonge et à Taillebourg, d'où il écrivit à sa maîtresse le 17 mars.



entreprise. Et vous êtes de cette religion ! Certes, mon cœur, c'est un beau sujet et notre misère, pour faire paraître votre piété et votre vertu. N'attendez pas à une autre fois à jeter ce froc aux orties. Mais je vous dis vrai. Les querelles de Mons[r] d'Epernon avec le Maréchal d'Aumont et Grillon troublent fort la Cour, d'où je saurai tous les jours des nouvelles et vous les manderai. L'homme de qui vous a parlé Briquesyere m'a fait de méchants tours, que j'ai sus et avérés depuis deux jours. Je finis là, allant monter à cheval. Je te baise, ma chère maîtresse, un million de fois les mains. Ce XVII[e] mars.

1588. — 21 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Etant arrivé à Taillebourg, je trouve que Lavardin avait pris l'île de Marans, avec son armée, qui est de quatre ou cinq mille hommes ; qu'il ne restait plus que le château, qu'il battait de deux pièces. Soudain je m'acheminai en ce lieu de la Rochelle pour tâcher à les secourir et assembler mes troupes, lesquelles j'estime être assez fortes pour faire un grand échec à La-

vardin. Je ne crains sinon que le dit château soit mal pourvu et qu'il se rende, ne sachant point de mes nouvelles. J'ai repris un des forts, et suis jour et nuit à faire faire des ponts, car l'eau est haute aux marais. Il fut tué hier deux Albanais, et pris deux qui voulaient reconnaître notre pont. Depuis que je suis ici, je n'ai couché qu'une heure, étant toujours à cheval. Pour le fait de la procédure de la mort de feu Mons[r] le Prince, de plus en plus l'on découvre la méchanceté, et tout du côté que vous pûtes juger par ma dernière. Mon âme, tenez-moi en votre bonne garde, et n'entrez jamais en doute de ma fidélité. Que je sache souvent de vos nouvelles. A Dieu, mon cœur. Votre esclave vous baise un million de fois les mains. Ce XXI[e] mars.

1588. — Vers la fin de mai.

A Madame de Fontevrault.

Ma tante, Il ne saurait rien venir de votre part que je ne reçoive comme de ma mère. Je sais que les avertissements que vous me donnez

procèdent d'une entière et parfaite amitié que vous me portez ; mais vous savez quelle est ma résolution de laquelle il me semble que je ne dois me départir, et que vous-même ne me le devez conseiller ; connaissant (comme je vous ai toujours dit) que ce n'est à la religion qu'on en veut, ains à l'Etat, ainsi que vous peut assez témoigner ce qui est naguère advenu à Paris, et l'entreprise que la Ligue a voulu, ces jours passés, faire sur le Roi, qui est plus catholique que pas un d'icelle [1]. Toutefois vous voyez si on a laissé de le traiter en huguenot. Croyez, ma tante, que ceux qui ont les armes en la main ne manquent jamais de prétexte ; et quant à moi aussi je ne m'arrête point là, mais je me remets en la bonté de Dieu qui connaît la justice de ma cause et qui la saura discerner des pernicieux desseins des méchants. Celui qui donne et conserve les couronnes conservera, s'il lui plaît, à notre Roi celle qu'il lui a donnée. Il se faut résoudre à sa volonté et obéir à ses jugements, selon que j'écris à Mons[r] le président Barjot pour vous faire entendre. Croyez que je vous aime et honore comme ma propre mère, et que n'aurez jamais plus de part, en parent

1. La journée des Barricades (12 mai).

ou ami que vous ayez, qu'en celui qui est

Votre plus affectionné neveu, à vous obéir,

HENRY.

1588. — Vers le 25 juin.

A Monsr de Saint-Geniez.

Monsr de Saint-Geniez, Je vous prie me mander comme vous vous serez trouvé des bains où vous avez été, et comme vous portez. Avertissez-moi aussi de ce que vous aurez appris de l'armée d'Espagne et de la santé du roi d'Espagne. Nous ne savons encore ce qui adviendra de l'entreprise de Paris ; ils sont tous après à raccommoder les choses, et à faire boire cette injure au Roi [1]. Nous verrons dans peu de temps ce qui en sera ; cependant il ne faut pas s'endormir. A Dieu, Monsr de Sainct-Geniez ; c'est

Votre très affectionné maître et parfait ami,

HENRY.

1. Peu après la révolte de la population parisienne et la fuite du roi, la Ligue entra en négociation avec le roi et essaya de s'accorder avec lui. Le duc de Guise et la Reine mère s'y employèrent activement.

1588. — 21 octobre.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Dieu a plus fait que les hommes n'espéraient ni moi-même ; mais certes, comme vous verrez par la lettre que je vous écrivis hier, il nous envoya un temps terrible qui étonnait tout le monde. Mais d'autre part il rendait les plus braves de ceux de dedans malades, et augmentait l'étonnement des faibles de cœur ; de façon qu'arsoir il m'inspira, après l'avoir prié, de les envoyer sommer, à dix heures de la nuit contre tout ordre de guerre, ayant tiré, la journée, cinquante coups de canon sans effet. Au premier son de trompette, ils parlèrent ; et nouâmes si bien le traité qu'à dix heures ils se sont rendus et suis dedans, par la grâce espéciale de Dieu [1]. C'est un lieu de grande importance et fort. Dans mardi nous tenterons, ce crois-je, le grand fait. Celui, dirai-je, comme David, qui m'a donné jusques ici victoire sur mes ennemis, me rendra

1. Le 24 octobre, Henri raconte ainsi à M. de Vivans la prise de Beauvais-sur-Mer (Vendée) : « Après avoir souffert l'espace de trois semaines, ou environ, toutes les incommodités du ciel, comme pluies, vents, grêles, orages et tempêtes, nous avons pris le château de Beauvais-sur-Mer, qui est très bon. »

cet affaire facile. Ainsi soit-il par sa grâce ! Mon cœur, je suis plus homme de bien que ne pensez. Votre dernière dépêche me rapporta la diligence d'écrire que j'avais perdue. Je lis tous les soirs votre lettre. Si je l'aime, que dois-je faire celle d'où elle vient ? Jamais je n'ai eu une telle envie de vous voir que j'ai. Si les ennemis ne nous pressent, après cette assemblée, je veux dérober un mois. Envoyez-moi Licerace, disant qu'il va à Paris. Il y a toujours mille choses qui ne se peuvent écrire. Dites la vérité : que vous faisait Castille devant que vous lui voulussiez mal? Ah ! mon âme, vous êtes à moi. Faites, pour Dieu, ce que votre lettre porte. Sera-t-il bien possible qu'avec un si doux couteau j'ai coupé le filet de vos bizarreries ? Je le veux croire. Je vous fais une prière : que vous oubliez toutes haines qu'avez voulu à qui que ce soit des miens. C'est un des premiers changements que je veux voir en vous. Ne craignez ni croyez que rien puisse jamais ébranler mon amour. J'en ai plus que je n'en eus jamais. Bon soir mon cœur; je m'en vais dormir, mon âme plus légère de soin que je n'ai fait depuis vingt jours. Je baise vos beaux yeux par millions de fois. Ce XXIe d'octobre.

1588. — Vers la mi-décembre.

A Monsr du Faget.

Byssouse m'a dit que vous vous portez bien en mariage [1]. J'ai été bien aise d'avoir su de vos nouvelles. Continuez la volonté que vous m'avez témoignée. Les ennemis sont près de nous. Monsr de Nevers se veut faire battre [2]. Je te renonce si tu ne viens, mais je dis bientôt; car il ne se présenta onques de plus belles occasions. A Dieu, Faget, je suis

Votre meilleur maître et plus affectionné ami,

HENRY.

Si vous ne venez, je vous pendrai.

1. Du Faget avait épousé Anne de Villeneuve, dame de la Serre.

2. Deux armées à la fin de 1588 entrèrent en lutte contre les protestants, celle de Mayenne en Dauphiné pour la Ligue, celle de Nevers en Poitou pour le roi. En Poitou, la lutte fut en décembre, indécise. Le roi de Navarre se trouvait vers le 15 décembre à La Rochelle.

1588. — 22 décembre.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Vous me pensiez soulagé pour être retiré en nos garnisons. Vraiment s'il se refaisait encore une assemblée, je deviendrais fou. Tout est achevé et bien, Dieu merci. Je m'en vais à Saint-Jean assembler nos troupes pour visiter Monsr de Nevers, et peut-être lui faire un signalé déplaisir, non en sa personne, mais en sa charge. Vous en ouïrez parler bientôt [1]. Tout est en la main de Dieu, qui a toujours béni mes labeurs. Je me porte bien, par sa grâce, n'ayant rien sur le cœur qu'un violent désir de vous voir. Je ne sais quand je serai si heureux. S'il s'en présente occasion, je lui montrerai que je sais bien qu'elle est chue. Je ne vous prierai point de m'aimer ; vous l'avez fait que vous n'en aviez pas tant d'occasion. Il y a deux choses de quoi je ne douterai jamais : de vous, de votre amour et de sa fidélité. J'attends Licerace : les bons

1. Henri surprit quelques jours après la place de Niort « à la barbe de M. de Nevers ».

amis sont rares. Vraiment j'achèterais bien cher trois heures de parlement [1] avec vous. Bon soir, mon âme, je voudrais être au coin de votre foyer pour réchauffer votre potage. Je vous baise un million de fois.

C'est le XXII[e] décembre.

1589. - 1er janvier.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Ne vous manderai-je jamais que prises de villes et forts ? Anuit se sont rendus à moi Saint-Maixent et Maillesaye, et espère, devant la fin de ce mois, que vous ouïrez parler de moi. Le Roi triomphe : il a fait garotter en prison le cardinal de Guise, puis montrer sur la place, vingt-quatre heures, le président de Neuilly et le prévôt des marchands, pendus, et le secrétaire de feu Mons[r] de Guise, et trois autres. La Reine mère lui dit : « Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire. — Selon que ce sera, Madame. — C'est que vous me

1. Conversation.

donniez mons[r] de Nemours et le prince de Genville. Ils sont jeunes, ils vous feront un jour service. — Je le veux bien (dit-il), Madame. Je vous donne les corps et en retiendrai les têtes. » Il a envoyé à Lyon pour attraper le duc du Mayne. L'on ne sait ce qu'il en est réussi. L'on se bat à Orléans, et encore plus près d'ici, à Poitiers, d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le Roi le voulait, je les mettrais bien d'accord. Je vous plains, s'il fait tel temps où vous êtes qu'ici ; car il y a dix jours qu'il ne dégèle point. Je n'attends que l'heure de ouïr dire que l'on aura envoyé étrangler la feue reine de Navarre. Cela, avec la mort de sa mère, me ferait bien chanter le cantique de Siméon. C'est une trop longue lettre pour un homme de guerre. Bon soir, mon âme, je te baise cent millions de fois. Aimez-moi comme vous en avez sujet. C'est le premier de l'an [1].

1. Henri III venait d'assouvir sa haine contre la Ligue. Le 23 décembre, le duc de Guise avait été tué dans l'antichambre de son cabinet au château de Blois ; le 24, le cardinal, son frère, dans sa prison, sous les combles. La Chapelle Marteau, prévôt des marchands, et le président de Neuilly, députés aux Etats généraux, furent menacés de la potence, emprisonnés, mais non pas mis à mort comme le croyait Henri. Péricard, secrétaire du duc, et d'autres menus personnages, furent également sauvés. Le duc de Nemours, frère utérin du Balafré, et le jeune prince de Joinville, qui devint duc de Guise, furent emprisonnés, mais

Le pauvre Harambure est borgne, et Fleurimont s'en va mourir.

1589. — Vers la mi-janvier.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Jere n'a pu être dépêché à cause de ma maladie, d'où je m'en vais dehors, Dieu merci. Vous ouïrez parler bientôt de moi, à d'aussi bonnes enseignes que Niort. Si vous voulez dire vrai, cette dame, qui était venue, était bien fâcheuse ; je crois qu'elle vous a bien importunée. Je ne puis guères écrire. Certes, mon cœur, j'ai vu les cieux ouverts ; mais je n'ai été assez homme de bien pour y entrer. Dieu se veut servir de moi encore. En deux fois vingt-quatre heures, je fus réduit à être tourné avec les linceuls. Je vous eusse fait pitié [1]. Si ma

parvinrent à s'échapper. On ne put arrêter Mayenne. Il fut bientôt permis à Henri IV de chanter le cantique de Siméon sur la mort de Catherine de Médicis. Quatre jours après, de maladie et d'émotion, elle rendit l'âme. Mais le premier vœu d'Henri IV ne s'accomplit pas et la reine de Navarre survécut à son mari.

1. Henri, le 9 janvier, tomba malade « d'une forte pleurésie au côté gauche, sans médecin, en un village » et fut en extrême danger. C'est Duplessis-Mornay qui nous l'apprend.

crise eût demeuré deux heures à venir, les vers auraient fait grand chère[1] de moi. Sur ce point me vient d'arriver nouvelles de Blois. Il était sorti deux mille cinq cents hommes de Paris pour secourir Orléans, menés par Saint-Pol. Les troupes du Roi les ont taillés en pièces, de façon que l'on croit qu'Orléans sera pris par le Roi dans douze jours. Mr du Mayne ne s'émeut guère. Il est en Bourgogne. Je finis, parce que je me trouve mal. Bonjour, mon âme.

1589. — 1er février.

A Harambure[2].

Harambure, Je vous envoie ces quatre honnêtes hommes pour être de ma compagnie. Faites-leur prêter le serment et les retenez, et leur faites bailler quartier. Ils ont des chevaux,

1. Bonne chère.
2. Jean de Harambure, ami d'enfance du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il devint plus tard grand-giboyeur de sa maison, commandant de sa compagnie de chevau-légers, gouverneur de Vendôme et d'Aigues-Mortes. Il perdit un œil à la bataille, à la fin de décembre 1588. De là le surnom familier et flatteur de Borgne. (Voir la lettre du 1er novembre 1589.)

mais non trop bons ; il faudra aviser le moyen de leur en faire retrouver de meilleurs, et à bon marché ; car je crois que la longueur du chemin à me venir trouver leur a un peu fait alléger la bourse. L'on m'a assuré qu'ils sont braves et courageux. C'est ce que vous aurez à présent de moi, qui prie Dieu vous avoir, Harambure, en sa sainte et digne garde. A La Rochelle, ce 1er jour de février 1589.

Votre affectionné maître et ami,

HENRY.

1589. — 8 mars.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon cœur, Dieu me continue ses bénédictions. Depuis la prise de Châtelleraut j'ai pris l'isle Bouchart, passage sur la Vienne et la Creuse, bonne ville et aisée à fortifier. Nous sommes à Montbason, six lieues près de Tours, où est le Roi. Son armée est logée jusques à deux lieues de la nôtre, sans que nous nous demandions rien ; nos gens de guerre se rencontrent et s'embrassent, au lieu de se frapper,

sans qu'il y ait trêve ni commandement exprès de ce faire. Force de ceux du Roi se viennent rendre à nous ; et des miens nul ne veut changer de maître. Je crois que Sa Majesté se servira de moi : autrement il est mal, et sa perte nous est un préjudice dommageable. Je m'en revais à Châtelleraut prendre quelques maisons qui font la guerre. Dites à Castille qu'il se hâte de se mettre aux champs. C'est à ce coup qu'il faut que tous mes serviteurs fassent merveilles. Car, par raison naturelle, avril et mai prépareront la ruine d'un des partis ; ce ne sera pas du mien, car c'est celui de Dieu. Mon âme, le plus grand regret que j'ai en l'âme, c'est de me voir si éloigné de vous, et que je ne vous puis rendre témoignage que par écrit de l'amour que j'ai et aurai toute ma vie pour vous. Ce 8e mars, de Monbason. Je vous prie, envoyez-moi votre fils.

1589. — 21 mars.

A Monsr de Beaufort [1].

Monsr de Beaufort, Nous ne sommes pas seu-

1. Bernard de Jay, seigneur de Beaufort, anobli plus tard pour les services rendus à Henri III et Henri IV, fut plusieurs

lement nés pour nous, mais pour servir surtout la patrie. Et tant plus nous nous apercevons que les nouveautés s'y engendrent, tant plus devons nous veiller à sa conservation. Vous avez jusques ici marché sincèrement en toutes vos actions ; continuez, je vous prie, et assurez un chacun que je ne hais rien tant que les changements contre lesquels je tournerai toujours mes moyens et mes forces. Et, au contraire, je les emploierai pour la considération des bons du nombre desquels je vous tiens. Et comme je vous prie faire état de ma bonne volonté comme de

Votre bien bon et assuré ami,

HENRY.

1589. — 24 mars.

A Monsr du Plessis.

Si le Roi va en Bretagne, il est ruiné [1]. Les raisons : ses ennemis feront courre le bruit

fois maire de Périgueux. Le mois suivant, Henri III le félicite d'avoir maintenu la ville en son obéissance.

1. Henri de Navarre avait lancé, le 4 mars, un véritable appel à la nation : quinze jours après, il commençait à négocier avec

qu'il fuit devant M. de Mayenne, lesquels ont imprimé déjà au cœur de plusieurs qu'il appréhende sa venue, et que rien ne lui a fait quitter Blois que cela. Un chacun n'ayant témoignage du contraire, pour ne pouvoir lire au cœur de Sa Majesté, et s'arrêtant aux apparences, perdra cœur et ses ennemis le redoubleront, et augmenteront le nombre de leurs partisans, outre le tort que telle réputation fera au service de Sa Majesté, tant par toute la France qu'en pays étrangers. Voilà pour l'honneur. Pour le dommage : il est indubitable que Meun, sur cette simple nouvelle de l'éloignement du Roi, le quittera ; Beaugency n'attendra la venue du duc de Mayenne ; Blois ira crier miséricorde au-devant de lui ; Tours se révoltera et réduira la garnison dans le château, dont l'armée ligueuse aura bon marché ; Saumur portera les clefs au-devant ; si durant ce temps Sa Majesté a le loisir de se sauver par les Ponts de Cé, ce sera tout ce qu'il pourra faire.

Que l'on ne regarde point ce qui est dit ci-

Henri III par l'intermédiaire de Duplessis-Mornay. Le roi de Navarre répond ici à une lettre de son ministre, qui lui exposait le projet formé par Henri III pour aller combattre Mercœur en Bretagne. Il démontre pourquoi on doit chercher à « conserver la rivière de Loire » et combattre contre Mayenne qui s'acheminait de Paris vers la Touraine.

dessus; quel moyen ont les serviteurs du Roi, de Bretagne, de le remettre dans les places d'où ils ont été chassés, et d'où, depuis trois mois, ils ne se sont pu assurer ? Quel équipage d'artillerie, quelles forces a le Roi, pour les réduire à obéir de crainte ? Bref, c'est un voyage honteux, dont le dommage est certain, et le profit impossible. J'omettais que Poitiers est en tel état qu'à l'éloignement du Roi et de mes troupes, sans doute il se déclarera pour la Ligue. Je ne puis ni ne dois accepter Meun, Beaugency, ni Blois. Je ne puis : parce que entrer dans de mauvaises places, à la barbe des ennemis, sans munitions, serait perdre et les hommes et la réputation que j'ai trop chèrement acquise, en me faisant déclarer apprentif ; je priverais le Maître de l'utilité qu'il espère de mon service, et ruinerais ses affaires et les miennes ; ce que je ne veux faire. Morlans vous dira quelque chose là-dessus, que je n'ai voulu écrire. Vous souvienne que l'on vous assura, qu'ayant passé, envoyant vers Sa Majesté il se déclarerait. Faites que cela soit. Pour Dieu ! que l'on ne m'ôte point le moyen de servir.

Les irrésolutions ne sont pas de saison. J'ai proposé un moyen à Morlans de conserver la rivière de Loire. Je le ferai à ces conditions.

Bonsoir, Mons[r] du Plessis. Je m'en vais coucher, tout fâché de ces longueurs.

Votre très affectionné maître et meilleur ami,

HENRY.

1589. — 8 avril.

A Mons[r] de la Chèze.

Mons[r] de la Chèze, C'est à ce coup qu'il faut que tout le monde marche [1]. Le Roi se veut servir de nous et nous a baillé le pont de Cé, passage sur la rivière de Loire, afin de faire la guerre à messieurs de la Ligue ; et si [2], nous avons accordé une trêve générale. Je m'assure que vous ne seriez pas bien aise de demeurer à la maison, tandis que nous serions aux mains avec ces messieurs-là. C'est pourquoi je vous prie, incontinent la présente reçue, de me venir trouver droit au dit pont de Cé, avec vos armes

1. C'est le 3 avril que fut conclu le traité mémorable par lequel le roi de Navarre s'engageait à servir le roi de France « de toutes ses forces et moyens ».

2. Cependant.

et chevaux, et amener quant et [1] vous votre fils, lequel avertira tous les cuirassiers et arquebusiers à cheval qui sont à Barbesieux et Archiac, de venir et les amener, comme aussi vous amenerez tous ceux qui sont demeurés à Pons et ès environs. J'estime que nous ferons quelque chose de bon et que vous ne serez point marri de vous y être trouvé, comme je vous en prie encore un coup, et d'user de la plus grande diligence qu'il vous sera possible, avec assurance que vous serez le très bien venu et reçu de

Votre bien affectionné et assuré ami,

HENRY.

1589. — 15 avril.

A Monsr Antoine de Valory.

Antoine de Valory, Mon ami, j'ai l'occasion de vous faire connaître que le s^r de Cadinet ayant été tué, le Roi est bien aise que vous fassiez votre service dans les quarante-cinq [2].

1. Avec.
2. Ce sont les fameux gardes du corps attachés à Henri III.

Je vous prie faire état de mon contentement de vous voir traiter selon vos mérites ; et vous viendrez offrir votre bonne volonté en notre endroit. Bonjour, Antoine de Valory, mon ami. Ecrit à Thouars, le quinzième jour d'avril.

HENRY.

1589. — 19 avril.

A Monsr de Lestelle[1].

Crapault, Que voulez-vous dire : Il n'est pas temps peut-être de venir [2]? Votre frère dit que si ; et Lavardin est aussi gros que vous, pour le moins. Laissons raillerie. Ne vous excusez ; ce n'en est pas la saison. Mais si vous m'aimez, et si vous voulez que je le croie, montrez l'exemple aux autres. Je te prie, Crapault, viens-moi trouver, et amène ce que tu pourras ou ce que tu voudras ; car en quelque façon que je te voie, tu seras le bien venu. Ce que nous avons fait

1. « Crapault », c'est Louis de Brunet, seigneur de Lestelle, baron de Pujols, qui fut conseiller et chambellan du roi de Navarre, gouverneur de Tonneins, puis de Montpellier, et zélé protestant.

jusques ici n'est pour rien compté, au prix de ce que nous ferons asteure. A Dieu : Viçouse vous verra ; Viçouse vous dira tout.

Votre plus affectionné maître et ami,

HENRY.

De Saumur, ce XIX[e] avril.

1589. — 30 avril.

A Mons[r] du Plessis.

Mons[r] du Plessis, La glace a été rompue, non sans nombre d'avertissements que, si j'y allais, j'étais mort [1]. J'ai passé l'eau en me recommandant à Dieu, lequel par sa bonté ne m'a pas seulement préservé, mais fait paraître au visage du Roi une joie extrême ; au peuple, un applaudissement non-pareil, même criant : *Vivent les Rois* ; de quoi j'étais bien marri. Il y a eu mille particularités que l'on peut dire remarquables. Envoyez-moi mon bagage, et faites avancer toutes nos troupes. Le duc de Mayenne

1. Les deux rois se rencontrèrent et s'embrassèrent, avec force démonstrations d'amitié, au Plessis-les-Tours, le 30 avril.

avait assiégé Chateaurenault[1] ; sachant ma venue, il a levé le siège, sans sonner que la sourdine [2], et s'en est allé à Montoire et Laverdin. Demain vous aurez plus de nouvelles. A Dieu.

Du faubourg de Tours, où est le quartier de notre armée, ce XXX[e] avril 1589.

Votre affectionné maître et meilleur ami,

HENRY.

1589. — 18 mai.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon âme, Je vous écris de Blois, où il y a cinq mois que l'on me condamnait[3] hérétique et indigne de succéder à la couronne, et j'en suis asteure le principal pilier. Voyez les œuvres de

1. Mayenne, après avoir fait mine de se retirer vers le Vendômois, revint vers Tours, força, le 7 mai, le faubourg Saint-Symphorien, mais fut arrêté au pont de la Loire par les troupes du roi de Navarre et dut battre en retraite (8-9 mai).

2. La sourdine était le son de la trompette quand il fallait marcher en silence.

3. Comme.

Dieu, avers [1] ceux qui se sont toujours fiés en lui ! Car y avait-il rien qui eut tant apparence de force qu'un arrêt des Etats ! Cependant j'en appelais devant Celui qui peut tout, qui a revu le procès, a cassé les arrêts des hommes, m'a remis en mon droit, et crois que ce sera aux dépens de mes ennemis. Ceux qui se fient en Dieu et le servent ne sont jamais confus [2]. Je me porte très bien, Dieu merci ; vous jurant avec vérité que je n'aime ni honore rien au monde comme vous, et vous garderai fidélité jusques au tombeau. Je m'en vais à Boisjency, où je crois que vous ouïrez bientôt parler de moi. Je fais état de faire venir ma sœur bientôt. Résolvez-vous de venir avec elle. Le Roi m'a parlé de la Dame d'Auvergne [3] ; je crois que je lui ferai faire un mauvais saut. Bonjour, mon cœur, je te baise un million de fois. Ce 18e mai. Celui qui est lié avec vous d'un lien indissoluble [4].

1. Envers.
2. Confondus.
3. La reine de Navarre qui vivait alors renfermée au château d'Usson.
4. L'original de cette lettre est fort curieux à cause des commentaires écrits entre les lignes par Corisande. On y trouve les petites réflexions suivantes : à côté de « J'en appelais devant celui qui peut tout » *ainsi font bien d'autres*. Le roi dit : « et crois que ce sera aux dépens de mes ennemis. » Corisande ajoute : *Tant mieux pour vous*. « Ceux qui se fient en Dieu... ne

1589. — 21 mai.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Vous entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat qui se soit fait de cette guerre [1]. Il vous dira aussi comme mons[r] de Longueville, de la Nouë, et autres ont triomphé près de Paris. Si le Roi use de diligence, comme j'espère qu'il fera, nous verrons bientôt les clochers Notre-Dame de Paris. Je vous écrivis, il n'y a que deux jours, par Petit-Jean. Dieu veuille que cette semaine nous faisions encore quelque chose d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur, aimez-moi toujours

sont jamais confus, » *voilà pourquoi vous y devriez songer.* « Je n'aime ni honore rien au monde comme vous. » *Il n'y a rien qui n'y paraisse.* Elle place *in* devant le mot « fidélité ». Elle écrit : *je le crois* au-dessus de « jusques au tombeau », *je n'en doute point : d'une ou d'autre façon*, après « vous ouïrez bientôt parler de moi ». Enfin, elle répond ainsi à « Résolvez-vous de venir avec elle » : *Ce sera lorsque vous m'aurez donné la maison que vous m'avez promise près de Paris, que je songerai d'en aller prendre la possession et de vous en dire le grand merci.*

1. Ce « furieux combat » fut livré les 8 et 9 mai contre Mayenne au faubourg Saint-Symphorien devant Tours. Châtillon, fils de l'amiral de Coligny, y fit merveilles.

comme vôtre, car je vous aime comme mienne [1]. Sur cette vérité, je vous baise les mains. A Dieu, mon âme. C'est le XXIe mai. De Boijancy.

1589. — 6 juin.

Au Roi, mon souverain seigneur [2].

Mon maître, Vous savez comme le comte de Soissons s'était gouverné en mon endroit, si n'ai-je pour cela laissé de porter un regret infini du désastre qui lui est arrivé ; que je puis appeler ainsi, tant pour la façon de sa prise, que pour celui qui l'a pris. Dieu l'a puni justement pour sa présomption : si son maître punissait sa jeunesse, ce serait trop. Ayez donc pitié de lui ; et asteure qu'il sera sage à ses dépens, retirez-

1. Corisande a ajouté encore des paroles de dépit à cette lettre. Après « je vous aime comme mienne, » elle écrit : *Vous n'êtes à moi, ni moi à vous.* »

2. Les deux rois sont toujours unis. Leurs armées restent dans la région de la Loire presque tout le mois de juin avant de se diriger vers Paris. Henri IV conseille à celui qu'il appelle affectueusement *son maître* comme au temps de sa jeunesse, de faire délivrer Soissons, prisonnier de Mercœur, et de rassembler toutes ses troupes en une seule armée afin d'être le plus fort.

le, vous en avez plusieurs moyens en votre main. Il a cet honneur de vous appartenir : vous obligerez toute sa race, non à vous servir, car ils le vous doivent, mais à vous aimer, qui est une chose à quoi les obligations forcent. Je ne le dis pour moi, car je vous jure devant Dieu que je n'aimerais un frère comme je vous aime. Pardonnez-moi ce hardi langage ; une douzaine des principaux de votre Royaume vous le pussent-ils dire avec autant de vérité que je fais !

Mon avis sur ces circonstances est que, tant que vous ferez de diverses armées, il ne faut douter que ne soyez sujet à tels accidents. Je dirai donc que Votre Majesté doit avoir un chef aux provinces où il n'y en a point, avec ce qu'il lui faut seulement pour conserver ce que vos serviteurs tiennent, et faire que ce qu'il y aura de plus vienne tout à vous. Car rabattant l'autorité du chef, les membres ne sont rien. Ceux que vous envoyez aux provinces veulent tous vous acquérir quelque chose, et par là se rendre recommandables. C'est un juste désir, mais non propre pour votre service asteure. Trois mois de défensive par vos serviteurs, et vous employer ce temps à assaillir, vous mettent non du tout hors de peine, mais vos affaires en splendeur

et celles de vos ennemis en mépris, grand chemin de leur ruine. Je puis vous donner ce conseil plus hardiment que personne ; nul n'a tant d'intérêt à votre grandeur et conservation que moi, nul ne vous peut aimer tant que moi, nul n'a [plus] expérimenté ceci que moi, à mon grand regret. Lorsque nous oyons dire : le Roi fait diverses armées, nous louions Dieu et disions : Nous voilà hors de danger d'avoir du mal ; quand nous entendions : le Roi assemble ses forces et vient en personne, et ne fait qu'une armée, nous nous estimions, selon le monde, ruinés. Votre Majesté juge sur cette comparaison la justice des deux causes ; la différence de l'établissement, du parti ; lesquels sont le plus aguerris. L'on dira : mais ils ont les capitales villes. Ce sont les aspics qu'ils nourrissent en leur sein, qui les tueront, si ce que dessus est fait ; mais si on leur donne loisir, ils ruineront et vous et eux. Mon Maître, gardez cette lettre, pour, si vous me croyez et qu'il vous en arrive mal, me le reprocher ; aussi qu'elle me serve d'acte de ma fidélité, si vous ne me croyez et que vous vous en trouviez mal. Montrez cet avis à qui il vous plaira. Je voudrais avoir donné beaucoup et être près de Votre Majesté, pour alléguer mille raisons qui sont pour moi,

qui seraient trop longues à écrire. Voici un coup de partie : résolvez mûrement et exécutez diligemment. J'attendrai votre commandement comme

Votre très humble et très obéissant sujet et serviteur,

HENRY.

Sans date.

Au Roi, mon souverain seigneur [1].

Monseigneur, Ayant entendu pour vérité que ces pauvres gens qui furent dernièrement pris par l'abbé de Sainte-Geneviève n'étaient aucunement coupables que par suspicion, je vous supplie très humblement que l'arrêt donné contre eux ne soit point exécuté à la rigueur, leur faisant cette grâce en ma faveur de leur remettre, s'il vous plaît, le bannissement auquel ils sont condamnés, puisque par cette condamnation l'exemple peut avoir satisfait à la

1. Cette supplique est adressée sans doute à Henri III à une date que nous ne connaissons pas. Nous la plaçons ici à tout hasard.

transgression de vos édits. Cet œuvre sera digne de votre clémence et pour perpétuer les très grandes obligations que vous doit

Votre très humble et très obéissant sujet et serviteur,

HENRY.

1589. — 14 juillet.

A Madame la Comtesse de Gramont.

J'attends votre fils, qui n'est loin. Toutefois, ce qu'il a à faire est le plus dangereux. Il s'accompagnera de quelques troupes qui me viennent. Nous sommes devant Pontoise que je crois que nous ne prendrons pas. L'on l'a attaqué contre mon opinion ; les plus vieux ont été crus. J'ai peur qu'ils rêvaient. Hautefort fut tué hier, qui est perte pour la Ligue [1]. Les ennemis et nous avons été en bataille tout ce jourd'hui, pêle-mêle, la rivière entre deux. Leurs

1. Edme de Hautefort, ligueur zélé, gouverneur de Champagne pour la Ligue, fut tué le 13 juillet en défendant Pontoise. D'Alincourt le gouverneur fut blessé. La place fut prise le 25 juillet par les deux armées, le pont de Saint-Cloud quelques jours après.

troupes ne sont pas égales aux nôtres, ni en nombre, ni en bonté. L'Isle-Adam s'est rendu anuy, qui est un pont sur la rivière d'Oise. J'y vais loger demain. Il n'y a plus d'eau entre mons[r] du Maine et moi : il est à Saint-Denis. Nous nous joindrons aux Suisses dans six jours. M. de Longueville et de La Noue les mènent. Bien que nous soyons jour et nuit à cheval, si est-ce que nous trouvons cette guerre bien plus douce ; l'esprit y est plus content. Devant hier je fis voir mes troupes au Roi, passant sur le pont de Poissy. Je lui montrai douze cents maîtres et quatre mille arquebusiers. Mon cœur, j'enrage quand je vois que vous doutez de moi et de dépit je ne tâche point de vous ôter cette opinion. Vous avez tort, car je vous jure que jamais je ne vous ai aimée plus que je fais, et aimerais mieux mourir que de manquer à rien que je vous aie promis. Ayez cette créance et vivez assurée de ma foi. Bonsoir, mon âme, je vous baise un million de fois. Ce 14[e] juillet, du camp, à Pontoise.

Le Roi de France
à la conquête de son royaume

1589-1598

« Mon désir me pousse à deux plus glorieux titres qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet Etat. »

« Si on me donne une armée, j'apporterai gaiement ma vie pour vous sauver et relever l'Etat ; sinon, il faudra que je recherche des occasions, en me perdant, donner ma vie avec honneur, aimant mieux faillir à l'Etat que si l'Etat me faillait. J'ai assez de courage et pour l'un et pour l'autre. »

I

1589-1593

Les campagnes de Normandie et d'Ile-de-France. — Ivry. — Le siège de Paris. — L'abjuration.

« Le roi est mort. Vive le Roi ! » Après l'assassinat du dernier des Valois, une partie de la noblesse catholique refuse de reconnaître Henri IV comme le roi légitime. Nombre de huguenots boudent à cause de la déclaration du 4 août pour le maintien de la religion catholique. Henri IV lève le siège de la capitale et se retire en Normandie. Mayenne l'y poursuit et se fait battre à Arques (septembre 1589). Mais le roi échoue dans une tentative pour enlever Paris. Le 14 mars, il remporte une grande victoire à Ivry où le panache blanc fait merveilles. Aussitôt il va bloquer Paris qui résiste non sans héroïsme et tient quatre mois, malgré la faim. Le duc de Parme avec son armée d'Espagnols délivre la ville en septembre. Henri doit reprendre le chemin de la Normandie. Il met le siège devant Rouen. Une deuxième fois le duc de Parme le fait reculer (mai 1592).

Alors les grandes entreprises sont finies. La lutte devient confuse. On négocie beaucoup dans

la pénombre, par l'intermédiaire des politiques et des sages de bonne volonté tels que Villeroy. Les négociations traînent et échouent. Les deux partis semblent impuissants à se renverser. Les états généraux de la Ligue se réunissent à Paris pour élire un roi (janvier 1593). Les ambitions de Philippe II s'y révèlent et effrayent ceux qui n'ont pas « de l'Espagnol au ventre ». Le Parlement, approuvé des bons Français, condamne les prétentions des étrangers. Cependant Henri IV cède aux vœux de la nation, se fait rapidement instruire, et abjure dans la basilique de Saint-Denis le 23 juillet de la même année.

1589. — Août.

A Monsr de Grillon[1].

Parmi la presse de mille et mille affaires, si aurez-vous ce mot de ma main, pour vous assurer combien je prise l'affection que vous m'avez toujours gardée. Vous aurez beaucoup de regret à notre commune perte ; vous avez perdu un bon maître ; mais vous éprouverez que j'ai succédé en la volonté qu'il vous portait. A Dieu.

HENRY.

1589. — 9 septembre.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon cœur, C'est merveille de quoi je vis au travail que j'ai. Dieu aie pitié de moi et me fasse

1. Celui que le roi appelle souvent le brave Crillon — ou Grillon — était un vieux soldat provençal, Louis de Berton des Balbes de Crillon, chevalier de Malte, qui s'était battu dès le temps d'Henri II. Il avait fait la guerre aux Turcs, aux protestants. Il devint colonel-général de l'infanterio française.

miséricorde, bénissant mes labeurs, comme il fait en dépit de beaucoup de gens ! Je me porte bien, et mes affaires vont bien, au prix de ce que pensaient beaucoup de gens. J'ai pris Eu. Les ennemis, qui sont forts, au double de moi, asteure m'y pensaient attraper ; ayant fait mon entreprise, je me suis rapproché de Dieppe et les attends à un camp que je fortifie. Ce sera demain que je les verrai, et espère avec l'aide de mon Dieu que, s'ils m'attaquent, ils s'en trouveront mauvais marchands. Ce porteur part par mer : le vent et mes affaires me font finir, en vous baisant un million de fois. Ce 9 septembre, dans la tranchée, à Arques [1].

1589 — 1er novembre.

A Monsr de Harambure.

Borgne, Prenez quarante ou cinquante maî-

1. Henri IV, trop faible pour attaquer Paris, se retira en Normandie et s'établit dans la bonne place de Dieppe, où l'avait appelé le fidèle Aymar de Chaste. Mayenne, qui avait trois fois plus de soldats, avait promis de le jeter à la mer. Il y eut pendant près d'un mois une série d'escarmouches entre les deux armées. Le principal engagement est celui du 21 septembre appelé la bataille d'Arques. Mayenne battit en retraite à l'arri-

tres [1], et allez donner jusques dans les portes de Paris. Il faut en savoir des nouvelles, car l'on tient que l'armée des ennemis revient là. Ce porteur est brave et gentilhomme d'honneur : il sait tout le pays. Bon soir, Borgne, menez trente arquebusiers.

Votre meilleur maître,

HENRY.

1589. — Vers le 20 novembre.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon cœur, Ne doutez pas que je ne prenne bien garde à moi, mais ma principale assurance est en Dieu, qui me gardera par sa grâce. Votre fils sera ici anhuy [2], du tout guari [3]. Nous sommes devant Vendôme, que j'espère prendre demain, et veux nettoyer les environs de Tours,

vée des secours anglais, à l'approche des troupes du duc de Longueville et du maréchal d'Aumont.

1. Titre donné aux soldats à cheval.

2. Aujourd'hui.

3. Guéri. Ce fils était Antoine de Gramont, comte de Gramont et de Guiche, chevalier des ordres du roi ; il fut vice-roi de Navarre et gouverneur de Bayonne.

devant qu'y aller. Il n'est pas croyable les menées qui se font partout ; je dis dedans nous-même : le Diable est déchaîné. Dieu sera surtout, par conséquent mes affaires iront bien ; car j'ai en lui toute ma confiance [1]. Soyez toujours assurée de ma foi, elle est inviolable. Bonjour, mon âme, je m'en vais aux tranchées. Je te baise un million de fois.

A Dieu.

Sans date. — 1589.

A l'ami du bon garçon [2].

L'ami du bon garçon, Ce porteur m'a fort assuré de votre bonne affection au bien de cet Etat et à ce qui me touche particulièrement ; dont j'ai été très aise, et m'en sens fort tenu à vous, avec désir très grand de vous faire paraître

1. Après Arques, le roi avait marché sur Paris. Le matin de la Toussaint, il emporta d'assaut les faubourgs de la rive gauche et monta au haut du clocher de Saint-Germain des Prés pour reconnaître la ville. A l'arrivée de Mayenne, il jugea prudent de se retirer vers Tours (3 novembre).

2. Michel de Gast, d'une vieille famille dauphinoise, était gouverneur d'Amboise.

par effet combien je vous aime et estime, et que vous n'aimerez jamais prince en qui vous trouvez moins d'ingratitude. Le temps est venu auquel il faut que les gens de bien et de vertu se montrent ; faites doncques, je vous prie, et vous assurez entièrement de mon amitié ; et croyez ce porteur de ce qu'il vous dira de ma part, tout ainsi que vous voudriez faire

Votre très affectionné et plus assuré ami,

HENRY.

1590. — 8 janvier.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon âme, Depuis le partement de Licerace, j'ai pris les villes de Seez, Argentan et Falaise, où j'ai attrapé Brissac et tout ce qu'il avait mené de secours pour la Normandie [1]. Je pars

1. Le roi était entré en Normandie dès la fin de décembre. Il s'y empara d'Alençon, de Séez, Argentan, Falaise, Lisieux, Domfront, mit le siège devant Honfleur, et le 29 janvier reprit la route de l'Ile-de-France pour secourir Meulan attaqué par Mayenne. A Falaise, il « attrapa » Charles de Cossé, comte de Brissac, qui servit d'abord la Ligue avec zèle avant de livrer à Henri IV les clefs de Paris dont il venait d'être fait gouverneur par Mayenne (mars 1594).

demain pour aller attaquer Lisieux, en m'approchant du duc de Mayenne, qui tient assiégé Pontoise. Mes troupes sont crues depuis le départ de Licerace de bien six cents gentilshommes, et deux mille hommes de pied ; de façon que par la grâce de Dieu, je ne crains rien de la Ligue. J'ai fait la cène anhuy, que je ne pensais pas faire en Normandie, il y a un an. Je vous dépêcherai dans trois jours un de mes laquais par mer, car je suis sur le bord. Certes, je fais bien du chemin, et vais comme Dieu me conduit ; car je ne sais jamais ce que je dois faire au bout ; cependant mes faits sont des miracles ; aussi sont-ils conduits du grand Maître. Je n'aime rien que vous, et en cette résolution je mourrai si ne me donnez occasion de changer. Je me porte très bien, Dieu merci ; fort à votre service. A Dieu, mon cœur, je te baise un million de fois. De Falaise, ce VIIIe janvier.

1590. — 29 janvier.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon cœur, J'ai achevé mes conquêtes jusques au bord de la mer. Dieu bénisse mon retour,

comme il a fait le venir. Il le fera par sa grâce, car je lui rapporte tous les heurs qui m'arrivent. J'espère que vous oirez bientôt parler de quelqu'une de mes saillies ; Dieu m'y assiste par sa grâce ! Le légat, l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Mayenne, tous les chefs des ennemis, sont assemblés à Paris. Les oreilles me devraient bien corner, car ils parlent bien de moi. Je reçus hier de vos lettres par l'homme de Revignan ; je fus très aise de savoir votre bon état. Pour moi, je me porte à souhait, vous aimant plutôt trop qu'autrement. J'ai failli à être tué trente fois à ce bordel [1] ; Dieu est ma garde. Bon soir, mon âme, je m'en vais plus dormir cette nuit que je n'ai fait depuis huit jours. Je te baise un million de fois. Ce XXIX[e] janvier.

1590. — 18 février.

A Mons[r] de Souvré [2].

Mons[r] de Souvré, J'ai fait donner cette nuit dans Poissy, où il y avait deux régiments de

1. Le roi, depuis huit jours, était au camp devant Honfleur. Nous ne savons rien des périls qu'il courut à « ce bordel », c'est-à-dire à cette masure ou à cette ferme voisine de la ville.

2. Gilles de Souvré, que le roi aimait beaucoup et appelait

l'ennemi logés, dont celui de Tremblecourt était l'un. Le baron de Biron menait mes troupes. Ce passage incommodera fort les ennemis. Dieu a tellement béni l'entreprise, que la ville a été prise sans que des miens il y ait eu un seul homme de mort ou de blessé, et, des autres, cinquante ou soixante hommes de morts sur la place, sans ceux qui se sont noyés dans la rivière, se voulant sauver par le pont. On en amène de moment en moment toujours quelques-uns que l'on trouve de cachés dans les maisons. Je ne sais encore la qualité ni le nom de ceux qui ont été tués, d'autant qu'il est encore deux heures avant jour. Je fais mener deux canons pour battre le pont, et en même temps, avec deux pièces que j'ai fait mener cette nuit dans Meulan, je ferai battre le bout du pont que les ennemis ont gagné, et j'espère que la journée ne se passera point que Dieu ne nous fasse encore paraître ses bénédictions. Les nôtres se sont tellement gouvernés [1] qu'ils ne sont entrés en aucune maison ; et on y fait les

familièrement « la Gode », était gouverneur de Touraine et avait maintenu après les Barricades la ville de Tours dans l'obéissance royale. Henri IV le nomma plus tard gouverneur du Dauphin.

1. Maîtrisés, modérés.

quartiers comme si on y fut entré en pleine paix ; ce que n'ont pas fait les ennemis, car les religieuses ont été toutes pillées. La prise du dit Poissy pourrait bien faire lever le siège. Adieu, Du camp de Toery, près Meulan, ce XVIII[e] février.

HENRY.

1590. — Vers le 10 mars.

A Mons[r] de Fervaques [1].

Fervaques, à cheval ; car je veux voir à ce coup-ci de quel poil sont les oisons de Normandie. Venez droit à Alençon.

HENRY.

1. Guillaume de Hautemer, seigneur de Fervaques, vieux capitaine des guerres du XVI[e] siècle, avait servi Henri III et le duc d'Alençon, s'était fait ligueur, puis était venu en 1589 à Henri IV, qui le nomma, en 1595, maréchal de France.

Henri IV, pour défendre la Normandie, était venu mettre le siège devant Dreux, sur l'Eure, le 28 février. Mayenne s'avançant avec ses renforts espagnols, le roi quitta la place le 12 mars et alla occuper la plaine Saint-André entre Anet et Ivry.

1590. — 14 mars.

A Monsr de La Noue [1].

Monsr de La Noue, Dieu nous a bénis. Ce jourd'huy, quatorzième de ce présent mois, la bataille s'est donnée. Il a été bien combattu ; Dieu a montré qu'il aimait mieux le droit que la force ; la victoire nous a été absolue [2] : l'ennemi tout rompu, les reitres en partie défaits, l'infanterie rendue, les Bourguignons mal menés, la cornette blanche [3] et le canon pris, la poursuite jusqu'aux portes de Mantes. On a varié [4] si on recevrait M. de Mayenne ; au moins n'y ont-ils point reçu les reitres. Les particularités s'en sauront mieux demain sur lesquelles je vous dépêcherai. Ce pendant il faut user de la victoire, et, pour ce, je vous prie avancer en diligence vers Pontoise et Meulan, avec mon cousin de Longueville et nos reitres ; et me mandez les

1. François de la Noue, dit Bras-de-Fer, l'un des plus braves capitaines de ce temps, récemment blessé à l'attaque des faubourgs de Paris, avait été envoyé à Château-Thierry avec des forces pour s'opposer au passage des Espagnols.

2. Gratifiée, donnée.

3. L'étendard du commandant en chef.

4. Hésité, contesté.

nouvelles de votre acheminement, afin que nous puissions cueillir les fruits de la guerre, que le bon Dieu nous a faits. Du camp de Rosny, à une lieue près de la ville de Mantes, à dix heures du soir, ce XIIIIe jour de mars 1590[1].

HENRY.

1590. — 5 avril.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon âme, Depuis que je vous écrivis, il est arrivé des nouvelles. Il plaît à Dieu d'étendre le bonheur dont il favorise mes affaires. Le propre jour que je combattais à Ivry, Randan fut tué

1. Le roi résume ici les incidents principaux de la grande bataille gagnée à Ivry le 14 mars. Elle fut décrite en détail le même jour dans une lettre circulaire répandue dans le royaume. Henri avec 2.000 chevaux et 8.000 fantassins avait battu en rase campagne les 8.000 cavaliers et les 12.000 hommes de pied de Mayenne. La bataille avait consisté surtout en charges furieuses de cavalerie et en combats d'homme à homme. Avant de se lancer avec son escadron contre Mayenne et ses Wallons, Henri IV avait dit à ses hommes : « Mes compagnons, Dieu est pour nous, voici ses ennemis et les nôtres, voici votre roi. A eux ! si vos cornettes vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez au chemin de la victoire et de l'honneur. »

en Auvergne, qui avait plus de cinq cents gentilshommes, et de l'infanterie en nombre [1]. Il a laissé trois pièces d'artillerie, qui ne feront faute entre nos mains. C'est effet de la justice de Dieu, qui témoigne évidemment à mes ennemis ce que doivent attendre ceux qui portent les armes contre leur devoir. Vique, avec des troupes, n'a eu meilleur sort en basse Normandie. Canisy leur est tombé sus de telle furie qu'il les a couchés tous à plat [2]. C'eût été un triomphe complet, s'il ne l'avait payé d'une seconde balafre en la bouche ; ce qui n'empêche son brave langage, mais bien disait-il à la Noue de ne le plaindre point, puisqu'il lui en restait assez pour crier *Vive le Roi* quand nous serons dedans Paris. Voilà, certes, mon âme, un brave serviteur. Que ne m'aimez-vous autant ! Dieu me donnera-t-il aussi victoire sur votre cœur ? Ce me sera la plus chère. Bonsoir, mon âme, je baise un million de fois vos blanches mains. Ce cinq avril.

1. Randan, gouverneur d'Auvergne, fut défait par le marquis de Curton le jour même où le roi écrivait : « Curton, je viens de battre mes ennemis dans la plaine d'Ivry. Je ne tarde pas à te l'écrire, persuadé que personne n'en recevra la nouvelle avec plus de plaisir que toi. »

2. Le « brave » Canisy avait reçu sa première blessure à Castillon en août 1586.



1590. — 14 mai.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Mon âme, Je te prie de trouver bon, si le malheur voulait que M. de Turenne mourût, que je ne donne l'état que demandez à votre fils. Ce n'est chose propre pour lui, et serait le rendre inutile ; car depuis qu'ils sont à cette charge, elle est si cagnarde [1] que c'est la perte d'un jeune homme. Vous me l'avez donné ; laissez-le-moi nourrir à ma fantaisie, et ne vous donnez peine de lui. J'en aurai tel soin que vous connaîtrez combien je l'aime pour l'amour de vous. J'en ai parlé à la Basse, et de vos autres affaires. Je suis en colère quand vous croyez qu'il ne me faut que vouloir. Je vous jure qu'étant roi de Navarre je n'ai point éprouvé les nécessités que je fais depuis un an. Je suis devant Paris, où Dieu m'assistera. La prenant, je pourrai commencer à sentir les effets de la couronne. J'ai pris les ponts Charenton et Saint-Maur à coups de canons, et pendu tout ce qui était dedans. Hier je pris le faux-bourg

1. Cagnard signifie paresseux, fainéant.

de Paris, de force [1] ; les ennemis y perdirent beaucoup et nous peu ; bien est vrai que M. de La Noue y fut blessé, mais ce ne sera rien. Je fis brûler tous leurs moulins, comme j'ai fait de tous les autres côtés. Leur nécessité est grande, et faut que dans douze jours, ils soient secourus, ou ils se rendront [2]. J'envoie quérir votre fils, car je crois qu'il se fera quelque chose de beau ici devant. Je retiens Castille pour huit jours. Je me porte très bien, Dieu merci, et vous aime plus que vous ne faites moi. Dieu me doint [3] la paix : que je puisse jouir de quelques années de repos. Certes, je vieillis fort. Il n'est pas croyable les gens que l'on met après moi pour me tuer ; mais Dieu me gardera. Je suis fort fidèlement servi, et vous dirai que les ennemis me feront plutôt mal que peur. Sur cette vérité, je te baiserai, mon cœur, un million de fois les mains, la bouche et les yeux. A Chelles, ce XIIII[e] mai.

1. Le roi, après avoir conquis les villes fortes aux environs de Paris sur la haute Seine, s'établit à Chelles, le 9 mai, et commença à assiéger Paris. Le 12 mai, il essaya d'enlever le faubourg Saint-Martin. La Noue y fut blessé à la cuisse. Henri ayant échoué essaya de prendre Paris par la famine.

2. Il y avait 100.000 Parisiens à nourrir. Le pain manqua dès le mois de juin. Mayenne, « le gros duc », était allé chercher des secours aux Pays-Bas espagnols.

3. Donne.

1590. — 28 mai.

A Madame de La Roche-Guyon.

Après avoir tant tourné autour du pot que vous voudrez, si faut-il venir à ce point, qu'Antoinette confesse avoir de l'amour pour Henry [1]. Ma maîtresse, mon corps commence à avoir de la santé, mais mon âme ne peut sortir d'affliction, que n'ayez franchi ce saut. Puisqu'avez l'assurance de mes paroles, quelle difficulté combat votre résolution ? Qui l'empêche de me rendre heureux ? Ma fidélité mérite que vous ôtiez tous obstacles. Faites-le donc, mon cœur ; et faisons comme par gageure à qui se rendra plus de témoignage d'une vraie et fidèle amour. Si j'use de termes trop familiers avec vous, et qu'ils vous offensent, mandez-le-moi et me le pardonnez en même temps. Désirant établir avec vous une familiarité éternelle, je me sers des termes que j'y estime les plus propres. Je ne sais

1. Le roi, pendant l'hiver de 1589, avait vu en Normandie Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, veuve de La Rocheguyon et en était tombé amoureux. Elle lui résista. Il s'avoua vaincu, mais il l'estima toujours, et lorsqu'elle fut devenue Mme de Liancourt, il la donna comme dame d'honneur à Marie de Médicis.

quand je serai si heureux de vous voir. Nous assiégeons Saint-Denis anuit, qui m'attachera pour quelque temps plus étroitement à l'armée. Vous eussiez fait une œuvre plus pie d'envoyer ici votre amour en pèlerinage que d'aller par ce chaud, à pied, où vous avez été. Jésus ! que je l'eusse bien reçue ! Si le loisir me le permettait, je vous ferais un discours d'une feuille de papier, du traitement que je lui eusse fait.

Le duc du Maine est à Bruxelles, et ses reitres se sont retirés ; et tient-on au pays plus qu'autrement qu'il ne ramènera personne. Le prince de Conti a pris La Ferté-Bernard, et vient avec ses troupes. Mon tout, aimez-moi comme celui qui vous adorera jusque au tombeau. Sur cette vérité, je baise un million de fois vos blanches mains. Ce XXVIIIe mai.

HENRY.

1590. — 15 juillet.

A Madame la Comtesse de Gramont.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles par La Vye, pour qui j'ai fait en votre faveur chose de

quoi il est content. Saint-Denis et Danmartin se sont rendus, Paris est aux abois, de telle façon que cette semaine il lui faut une bataille ou des députés. Les Espagnols se joindront mardi prochain au gros duc; nous y oirrons s'il aura du sang au bout des ongles. Je mène tous les jours votre fils aux coups, et le fais tenir fort sujet auprès de moi ; je crois que j'y aurai de l'honneur. Castille enrage que son régiment ne vient. Je vis hier des dames qui venaient de Paris, qui me contèrent bien des nouvelles de leurs misères. Je me porte très bien, Dieu merci, n'aimant rien au monde comme vous : c'est chose de quoi je m'assure que ne douterez jamais. Sur cette vérité, je vous baise, mon âme, un million de fois ces beaux yeux que je tiendrai toute ma vie plus chers que chose du monde. Ce XV[e] juillet.

HENRY.

1590. — 25 août.

A mon cousin le duc de Nevers.

Mon cousin, J'avais dépêché à Pluviers devers vous sur l'avis que l'on m'avait donné que vous

étiez en ces quartiers-là ; mais ce gentilhomme m'a réjoui d'une meilleure nouvelle, qui est de votre arrivée à Corbeil ; dont je suis très aise, et vous puis dire que vous soyez le très bien venu, pour vous trouver à la bataille des bons Français contre ceux qui ont quitté ce beau nom pour se faire Espagnols. L'espérance que j'ai de vous voir bientôt fera ma lettre plus courte ; remettant le surplus sur le s^{r} de la Rocque, avec prière à Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa très sainte et digne garde. De l'Hermitage près Chaillot, ce XXVe août.

HENRY.

1. Louis de Gonzague, duc de Nevers, un des plus grands seigneurs de France et des meilleurs capitaines d'Henri II, de Charles IX et d'Henri III, ligueur fougueux, reçut le gouvernement de la Picardie, puis en 1589 celui de la Champagne. Il s'éloigna de la Ligue qu'il considérait comme rebelle au roi, se rallia à Henri IV après Ivry et contribua à maintenir la tranquillité en Champagne, tout en travaillant à la conversion du roi.

1590. — 29 août.

A Mons[r] de Harambure.

Borgne, Si les ennemis n'ont point passé, vous m'aurez demain matin ou le baron[1]. Ce pendant tenez-moi averti ; ce pendant conservez-vous tous, car j'espère que nous nous battrons bien tôt. M. de Turenne arrive demain ; je renforcerai notre troupe. Recommandez-moi aux compagnons. De l'Hermitage, ce mercredi à cinq heures du soir, XXIX[e] août.

HENRY.

Le chancelier des Quinze-Vingts vous baise les mains; gare l'œil, car vous seriez aveugle.

1590. — 31 août.

A Madame de La Roche-Guyon.

Ma maîtresse, Je vous écris ce mot le jour de la veille d'une bataille. L'issue en est en la main

1. Le baron de Biron.

de Dieu, qui en a déjà ordonné ce qui en doit advenir et ce qu'il connaît être expédient pour sa gloire et pour le salut de mon peuple. Si je la perds, vous ne me verrez jamais, car je ne suis pas homme qui fuie ou qui recule. Bien vous puis-je assurer que, si j'y meurs, ma pénultième pensée sera à vous, et ma dernière sera à Dieu, auquel je vous recommande et moi aussi. Ce dernier août 1590, de la main de celui qui baise les vôtres et qui est votre serviteur.

HENRY.

1590. — (Vers la mi-novembre.)

A Monsr de Givry [1].

Tes victoires m'empêchent de dormir, comme anciennement celles de Miltiade Thémistocle. A Dieu, Givry, voilà tes vanités payées.

1. Ce jeune seigneur brave et un peu « bravache » se rendit maître de Corbeil en un clin d'œil, le 10 novembre, et bientôt après de Lagny. Le roi l'aimait beaucoup. C'est Estienne Pasquier qui nous a conservé ce billet.

1590. — 21 novembre.

A mon cousin le duc de Nevers.

Mon cousin, L'affaire du s[r] Berlotte m'est fort recommandée. Mais celle de sa partie n'est pas moins considérable. Je ne veux en cela suivre ni mes sentiments ni ceux des intéressés. Les Rois sont établis pour rendre justice, et non pour entrer dans les passions des particuliers ; c'est pourquoi je remets toute mon autorité entre vos mains, afin que vous jugiez cette affaire sans préoccupation. Je vous manderai au premier jour des nouvelles qui vous seront agréables aussi bien qu'à tous les bons Français. Bon soir, mon cousin. Ce XXI[e] novembre.

HENRY.

1590. — 28 novembre.

A mon cousin le duc de Nivernois, à Sissonne.

Mon cousin, Durant la grande pluie qui faisait ce soir, j'étais à voir la retraite des ennemis.

Ils sont allés coucher ce soir à Marle, mais je vous puis bien assurer que ceux qui faisaient la retraite ne sont arrivés qu'à une heure de nuit, et qu'il y a bien eu des lances mouillées. Ils vont demain coucher à Guyse, qui est cause que nous avons résolu de partir demain du matin et nous trouver au rendez-vous, qui est à trois lieues d'ici, à Crécy-sur-Cerre à dix heures du matin, et là, avec tous les gens de guerre et arquebusiers à cheval, essayer de donner quelque estrette [1] aux ennemis et faire quelque effet. Les valets et les bagages iront aux quartiers que l'on fera au rendez-vous; et pour ce, je vous prie, si votre santé le vous peut permettre, de vous trouver au dit Crécy, de bonne heure. Je fais raccoûtrer les ponts de Liesse, de sorte que demain, à l'heure que vous voudrez passer, vous les trouverez prêts, car à l'heure que je vous écris il y a encore de nos troupes qui ne sont pas logées. J'ai eu avis que, pour ce que nous pressons le prince de Parme, M. de Mayne le conduira jusques en Flandres, et ne lui laissera pas un homme de guerre. Si j'apprends quelque chose, je vous en ferai part demain, que j'espère de vous voir. Bonsoir, mon cousin.

1. Infliger un échec.

De Missy, ce mercredi à 9 heures du soir, XXVIIIe novembre.[1]

HENRY.

1591. — 15 février.

A Monsr de Rosny.

Rosny, toutes les nouvelles que j'ai de Mantes sont que vous êtes harassé et amaigri, à force de travailler. Si vous avez envie de vous rafraîchir et rengraisser, je suis d'avis que vous vous en veniez ici, cependant que votre frère sera par delà, qui vous dira des nouvelles de notre siège[2]. De devant Chartres, ce XVe février.

HENRY.

1. Le duc de Parme avait rejoint Mayenne, pris Lagny et ravitaillé les Parisiens (7 septembre). Le roi abandonna le siège et poursuivit Farnèse jusqu'à la frontière des Pays-Bas ; mais celui-ci évita habilement la bataille et Henri IV ne put entamer ses forces. Le duc de Nevers était alors son principal lieutenant. Ces opérations eurent lieu en Thiérache autour de la petite ville de Marle, en Picardie, autour de Crécy-sur-Serre, en Laonnais, autour de Notre-Dame de Liesse et de Missy-lès-Pierrepont.

2. Le roi commença à investir Chartres le 15 février. Le siège dura trois mois. Mais le roi qui avait avec lui Gabrielle d'Estrées ne s'ennuyait pas.

1591. — 8 juillet.

A Mons[r] de Souvré.

La Gode, [1] m'amie, Depuis cinq ou six jours que je suis ici, je n'ai été sans peine. J'espère avoir parachevé dans trois ou quatre jours et puis aussitôt partir pour m'en aller en mon armée, où je ne serai guères que vous n'oyez parler de moi et que je ne tourmente fort mes ennemis. On m'a dit que vous ne m'aimiez point, et le s[r] d'Emery, présent porteur, m'a confirmé cela. S'il est ainsi, je vous désavoue, et la première fois que je vous verrai, je vous couperai la gorge. A Dieu, la Gode m'amie. De Mantes, ce VIII[e] juillet.

HENRY.

Faites mes recommandations à la vieille [2].

1. Ce surnom familier équivaut à l'appellation amicale de *grand fainéant*.

2. Nous ne savons qui est la vieille.

1591. — 15 septembre.

A Mons[r] de Humières.

Mons[r] de Humières, Je suis extrêmement marri de votre maladie, que l'on m'a dit être augmentée. Je me doute que ce qui en est la principale cause est le déplaisir que vous avez de Pierrefonds; mais ne vous en affligez davantage, car j'espère que nous l'aurons une autre fois. Cependant avisez de vous guérir pour vaquer à la charge que je vous ai donnée de la lieutenance en Picardie, car le prince de Parme est prêt d'y entrer. Je m'assure que le désir de m'y bien servir, comme avez accoutumé, avancera votre guérison. Je m'en vas ce pendant trouver mon armée, que j'espère bientôt mettre en besogne contre le dit prince de Parme. A Dieu, croyez que je vous aime autant que le sauriez

1. Charles d'Humières était un très riche seigneur possédant de vastes domaines en Picardie et dans le nord de l'Ile-de-France. Il servit vaillamment Henri IV. « Je ne suivrai point mon roi au prêche, disait il, mais je le suivrai et prodiguerai partout mon sang contre ses ennemis. » — Biron laissé par Henri IV devant Pierrefonds avait été obligé de lever le siège de cette place.

désirer ; je le prie qu'il vous veuille bientôt guérir. Ecrit à Chauny, ce XVe septembre.

HENRY.

1592. — 4 février.

A Monsr de Souvré.

La Gode, mon ami, Je ne vous dirai autre chose sinon que vous soyez le très bien venu. Je vous prie de vous hâter et venir dret [1] à Gisors et Gournay, de là en ce lieu, ou au Neufchâtel. Car si je pars d'ici, je vous en avertirai. Nous sommes ici à la tête des ennemis et hier je fus à la guerre à eux. Il s'y donna force coups d'épée et de pistolet, et s'y fit des plus jolies charges du monde. Nous les empêchâmes jusques à la nuit de loger en un village où ils voulaient loger. Je ne sais pas ce qu'ils auront fait depuis. Ils viennent en crainte, et s'ils ne marchent autrement, ils ne secourront de longtemps Rouen. Amenez avec vous cinquante arquebusiers à cheval des plus lestes, et envoyez le reste à mon cousin le

1. Droit.

maréchal de Biron, à Rouen. Bon jour, la Gode, mon ami.

D'Aumale, ce IV[e] février.

HENRY.

1592. — 5 mai.

A mon cousin le Cardinal de Vendosme.

Mon cousin, Je ne sus vous écrire hier au soir ce que nous avons fait la journée [1], parce que pour avoir été armé et à cheval depuis une heure devant jour jusqu'à cinq heures du soir, j'étais si las que je me pensais endormir à table. Les ennemis avaient fortifié un hameau où il y avait un bois si près de moi que, logeant de l'artillerie, ils pouvaient incommoder une partie

1. Rouen assiégé par le roi était dans une situation critique. Le duc de Parme se rendit, à marches forcées, en trois jours, de la Somme aux portes de Rouen, à Darnetal, d'où il fit décamper le roi le 20 avril. Il ravitailla la ville, et avec Mayenne prit Caudebec, le 27. Mais le roi arriva deux jours après auprès d'Yvetot, intercepta les communications avec la Seine, coupa les vivres à l'ennemi, et dans une série de brillants combats, dont il est question dans cette lettre, les contraignit à se retirer vers Caudebec.

de nos logis, et qui n'était qu'à mille pas de leurs retranchements. Cela fut cause qu'il fut résolu dimanche au soir que nous l'attaquerions lundi à l'aube du jour. Notre armée était toute en bataille pour être prête aux occasions que cela nous pourrait présenter ; ce qui ne se put faire si tôt, à cause de la paresse de nos gens de guerre, qui n'arrivèrent où il leur était ordonné qu'à huit heures ; qui nous cuida bien porter du préjudice. Car en ces quatre heures du soir ils achevèrent autour du dit bois quatre petits éperons [1] qui nous pensèrent faire rompre notre résolution, et mirent à notre vue jusqu'à mille Espagnols et mille Wallons dedans, et toute leur armée en bataille dedans leur retranchement. Ce non obstant, continuant notre premier dessein, nous ordonnâmes les troupes et fûmes donner, en diverses troupes, mille enfants perdus [2] de toutes nations qui donnèrent si bravement qu'ils les emportèrent, non sans grand combat, comme il apparut par trois cents, tant d'Espagnols que Wallons, qui nous sont demeurés sur la place, où il y a nombre de capitaines. Le reste fut

1. Ouvrages en pointe, fortifications en angle saillant élevées en avant d'un lieu pour le défendre.

2. Ceux que l'on charge des expéditions les plus périlleuses.

mené battant[1] jusque dedans le camp retranché, où le baron de Biron, avec cinquante chevaux de mon régiment, que conduisait le s^r de Maligny, fit une charge entre le dit hameau et le camp, où il en tua encore cent ou six vingts. Nous fûmes dix heures en bataille devant eux, pour voir si cet affront leur donnerait quelque envie de la donner ; mais nous y reconnûmes plus d'étonnement que de courage, n'éprouvant leur mauvaise volonté qu'à force coups de canons dont ils nous tuèrent plus de trente à quarante chevaux dedans nos escadrons. J'avais fait avancer deux couleuvrines et une bâtarde[2], que nous fimes toujours tirer à travers de leur camp, que je m'assure qui les endommagèrent fort. Voyant que ne pouvions faire davantage, nous nous retirâmes à nos quartiers, fort aises d'avoir reconnu que notre infanterie avait presque autant d'avantage sur la leur que notre cavalerie. Nous regardons aujourd'hui à pourvoir à tout ce qui est des vivres pour les hommes, car pour les chevaux il n'est pas croyable le bon pays où nous

1. Contraint à la fuite et poursuivi jusque dans ses derniers retranchements.

2. Une coulevrine était un canon plus long que les pièces ordinaires : le diamètre du calibre était d'environ cinq pouces ; la bâtarde n'avait qu'un peu plus de trois pouces de calibre.

sommes, et leur préparer encore quelque attaque. Outre la bénédiction que Dieu a fait paraître en général en tout ce que j'ai entrepris contre cette armée, il en parut hier une particulière en l'attaque de ce quartier, qui fut défendu des ennemis à coups de mousquets et de piques. Il n'y eut des nôtres que trois de tués et huit blessés : chose presque incroyable, même à ceux des nôtres qui l'ont vue. Dieu nous doint [1] tous les jours quelque nouveau sujet de vous pouvoir mander quelque chose de bon. Priez Dieu pour nous ; nous nous battrons bien pour vous [2]. Bon soir, mon cousin. Faites part de ces bonnes nouvelles à ma tante. De Varicarville, ce V^{e} mai 1592.

HENRY.

Je ne vous écris point de ma main, car, certes, je n'en ai le loisir, mais vous connaîtrez bien que ce discours n'est de secrétaire [3].

1. Nous donne.

2. Le duc de Parme que le roi essayait de cerner fit une très belle retraite. Il put passer, sans pertes, la Seine à Caudebec, le 22 mai, et continua sa route vers la Brie et Château-Thierry sans être inquiété par Henri IV.

3. Ce post-scriptum est écrit de la main du roi.



1592. — 8 octobre.

A Monsr de Souvré.

La Gode, Je vous ai déjà écrit ce jourd'hui par Forget ; ce n'est pas ma coutume de mettre si souvent la main à la plume ; mais vous aurez encore ce mot de moi par Féret, que j'envoie en Guyenne, pour vous assurer que je vous aime plus que vous ne le sauriez imaginer. Crois, mon ami, que je désire fort qu'il se présente une bonne occasion pour te le faire paraître. Si le prince de Parme s'approche de nous, vous aurez de mes nouvelles bientôt, et je me promets que vous ne serez pas des derniers qui se rendront près de moi. Féret vous contera le reste : et sur ce, la Gode, Dieu vous ait en sa garde. Ecrit à Champ-sur-Marne, le VIIIe octobre.

HENRY.

1592. — 7 novembre.

A mon cousin le duc de Nivernois.

Mon Cousin, Aussitôt que je suis arrivé ici, je vous ai dépêché un homme par lequel je

vous mandais comme je serai demain, de bonne heure, en mon armée, et que l'occasion pour laquelle j'étais demeuré à Senlis était pour ce que je n'y avais pu faire ce pour quoi j'y étais allé, qu'aujourd'hui matin qu'il était plus de neuf heures. Enfin j'y en ai fait une partie et emporté avecques moi quelque peu d'argent. Comme je commençais à m'endormir, on m'est venu réveiller d'une très bonne nouvelle, de quoi aussi soudain je vous ai voulu faire part. C'est un gentilhomme que m'a envoyé le sr de Themines, qui m'a apporté la défaite de Mr de Joyeuse devant Villemur, où il est mort, deux mille hommes aussi de morts et cinq canons de pris et vingt-six enseignes. Bref, c'est une des plus heureuses victoires que nous eussions su souhaiter. Je vous prie d'en faire chanter le *Te Deum* et tirer le canon. Je voudrais tous les soirs être réveillé par d'aussi bonnes nouvelles, en peine de ne dormir point [1]. Bonsoir, mon cousin. Ce samedi, à onze heures du soir, VIIe novembre, à Saint-Denis.

HENRY.

1. Le frère du favori d'Henri III, Antoine Scipion, duc de Joyeuse, grand prieur de Toulouse, chef des Ligueurs en Languedoc, fut battu, le 20 octobre, par les royalistes auvergnats devant Villemur, place forte du Tarn, commandant l'entrée du Quercy. Pendant la retraite, il se noya dans la rivière.



J'oubliais à vous dire que Pardaillan, que vous avez vu lieutenant de la garde des Suisses du feu Roi, y est mort sur la place.

1592. — 28 décembre.

A Mons[r] de Souvré.

La Gode, J'écris à ma sœur d'Angoulême, qu'elle me vienne trouver, et mande aussi à des belles de delà d'être de la partie. Je vous prie, quand elles voudront partir, de les faire accompagner jusqu'à Vendosme. Peut-être ferez-vous cet office mal volontiers, pour le regret que vous aurez d'en perdre la vue de quelqu'une. Mais il se faut consoler, que l'absence n'est pas la mort des belles amitiés ; c'en est, au contraire, l'école où elles s'apprennent le mieux. Pontcarré, que j'envoie par delà, vous dira de mes nouvelles. A Dieu, la Gode. Ce XXVIII[e] décembre, à Chartres [1].

HENRY.

1. Le roi dès la fin de novembre passa en Beauce où il fit la conquête de plusieurs places. Ces opérations ne furent pas très pénibles. Le roi et son entourage eurent des loisirs à Chartres. On s'y amusa beaucoup.

1593. — 4 février.

A Gabrielle d'Estrées.

Mon bel ange, Si à toutes heures m'était permis de vous importuner de la mémoire de votre sujet, je crois que la fin de chaque lettre serait le commencement d'une autre. Ainsi incessamment je vous entretiendrais, puisque l'absence me prive de le faire autrement. Mais les affaires, ou, pour mieux dire, les importunités sont en plus grand nombre qu'elles n'étaient à Chartres. Ils m'arrêtent encore demain, que je devais partir. Souvray nous fait aujourd'hui festin, où seront toutes les dames. Je ne suis vêtu que de noir : aussi suis-je veuf de ce qui me peut porter de la joie et du contentement. Il ne se vit oncques une fidélité si pure que la mienne ; glorifiez-vous-en, puisque c'est pour vous. Si d'O est où vous êtes, avertissez-le quand mes laquais partent, afin qu'il me mande des nou-

1. C'est la première des lettres à la belle Gabrielle. Henri IV la vit pour la première fois, en novembre 1590, au camp de Cœuvre, en Picardie. Elle avait alors dix-neuf ans. On lui fit contracter avec M. de Liancourt un mariage de pure forme qui fut rompu vers 1594. Elle était très douce et très jolie. Le roi l'appelait *mon bel ange.*



velles des ennemis. Dès que j'aurai vu ma sœur, je vous enverrai la Varenne, qui vous apportera le jour de mon retour assuré, que j'avancerai, comme la personne du monde qui a le plus d'amour et qui est absent de sa déité. Croyez-moi, ma chère souveraine, et recevez ces, ou XXXX, ou cent baise-mains, d'aussi bon cœur que les vous fis hier. Ce IVe février.

1593. — 10 février.

A Gabrielle d'Estrées.

Je ne sais de quel charme vous avez usé, mais je ne supportais point les autres absences avec tant d'impatience que celle-ci ; il me semble qu'il y a déjà un siècle que je suis éloigné de vous. Vous n'aurez que faire de solliciter mon retour ; je n'ai artère ni muscle qui à chaque moment ne me représente l'heur de vous voir, et ne me fasse sentir du déplaisir de votre absence. Croyez, ma chère souveraine, que l'amour ne me violenta jamais tant qu'il fait. J'avoue avoir tout sujet de m'y laisser mener ; aussi le fais-je avec une naïveté qui témoigne la réalité de mon affection, parce que je m'assure que vous n'en

doutez pas. Je finirai ce discours pour en commencer un autre, qui est que nos dames ont bien couru fortune, et ont bien ressenti [1] des incommodités de la guerre. Votre tante vous en écrit, à qui le parentage de mon bel ange servit fort [2]. J'y fis ce que je devais. Je monte à cheval et vais dîner à Boigency. Si M. de Guise est parti d'Orléans, demain nous nous verrons. Mon tout, aimez-moi bien fort. Je te jure, mes belles amours, qu'en tout mon voyage mes yeux ne verront qu'autant qu'il faudra pour raconter ce qui sera par où je passerai. Ce voyage retardera mon retour de trois jours. Bonjour, ma souveraine. Je baise un million de fois vos belles mains. A Marchenoy, ce X[e] février [3].

1593. — 17 février.

A Gabrielle d'Estrées.

Mon malheur de ne savoir point de vos nouvelles continue, qui me fait vous envoyer La Fon

1. Ressentir *des*, locution gasconne.
2. La tante de Gabrielle, M[me] de Sourdis, sœur de M[me] d'Estrées, avait fait donner à son mari le gouvernement de Chartres.
3. Le roi qui écrit de Marchenoir, en Beauce, à trois lieues de Beaugency, se rendait à Tours et de là à Saumur, où il arriva le 28 pour voir sa sœur qui était venue du Béarn.

en diligence, craignant qu'il vous soit arrivé quelque accident. Renvoyez-le-moi promptement, mes chères amours, je vous supplie. Il m'a promis d'être plus diligent que lorsque je le dépêchai d'Esperney. Je pars demain et serai à Tours dimanche, s'il plaît à Dieu. Ce voyage de Berry a retardé de huit jours mon retour. J'espère qu'il n'arrivera plus d'incident notable qui me retarde. Le désir extrême que j'ai de vous voir me fait passer par-dessus infinies [1] occasions qui naissent à tout moment. Je n'ai failli un seul jour à vous dépêcher un laquais. Mon amour me rend aussi jaloux de mon devoir que de votre bonne grâce, qui est mon unique trésor. Croyez, mon bel ange, que j'en estime autant la possession que l'honneur d'une douzaine de batailles. Soyez glorieuse de m'avoir vaincu, moi qui ne le fus jamais tout à fait que de vous, à qui je baise un million de fois les pieds. Ce XVIIe février.

1593. — 15 avril.

A Gabrielle d'Estrées.

Ha ! que je fus affligé arsoir, quand je ne

1. Innombrables.

trouvai plus le sujet qui me faisait trouver le veiller si doux ! Mille sortes de délices se représentaient devant moi, tant de singulières raretés ! Bref, j'étais plus enchanté que ce magicien [qui] ne vous a fait trouver votre cassette. Certes, mes belles amours, vous êtes admirable ; mais pourquoi vous loué-je ? Cette gloire vous a rendu infidèle jusques-ci, et la connaissance de ma passion. Que la vérité de ces belles paroles proférées avec tant de douceur sur le pied de votre lit, mardi, la nuit fermante, m'ôte toutes mes vieilles et invétérées opinions ! Je remarque le lieu et le temps pour vous montrer combien je les ai gravées en ma mémoire et pour vous en rafraîchir le souvenir. Je monte à cheval pour aller coucher à Meulan. Je ne sais encore si j'irai à Mantes, bien que la voisine soit partie [1]. Demain je vous en manderai la certitude. Pour fin, je vous dirai que le déplaisir de vous laisser m'a saisi tellement le cœur, que j'en ai cuidé mourir toute cette nuit, et me trouve encore bien mal : qui me fait achever, plus tôt que je ne désirerais, cette lettre, en vous baisant un million de fois les mains. Ce XVe avril.

1. Le roi désigne ainsi la fièvre.

1593. — 19 avril.

A Gabrielle d'Estrées.

Arsoir, tout tard, un de mes laquais revint, par lequel vous m'assurez de ne manquer point à votre venue, comme vous me l'avez promis. Ce m'a été une extrême consolation aux travaux que j'ai ici, mais le porteur m'a dit depuis de bouche que ne partiriez que mardi. Cela me tua, craignant vos longueurs. Excusez ma passion, si je crains tout de vous, mon bel ange. La dépêche de Lavarenne vous aura fait hâter à mon avis [1]. Jésus ! je vous verrai après-demain. Quelle joie ! Certes mes discours sont bien coupés ; aussi l'est mon âme, ne l'ayant (hormis mon amour) jamais eue plus traversée. Mme de Guise et sa fille viennent voir ma sœur un de ces jours [2]. Mme de la Roche revient aussi,

1. Guillaume Fouquet, seigneur de Lavarenne, ancien écuyer des cuisines de Mme Catherine, fut l'agent des amours du roi et lui rendit à ce titre beaucoup de services secrets.

2. La duchesse de Guise et sa fille avaient obtenu un passeport pour se rendre de Paris dans leurs terres. En passant à Mantes, elles allèrent saluer le roi et sa sœur. Bellegarde, le rival d'Henri IV, pour détourner les soupçons de son maître, se montra très assidu auprès de Mlle de Guise qu'on disait éprise de lui.

que je ne verrai que ne soyez venue. Croyez, ma chère maîtresse, qu'en ce qui dépendra de l'obéissance de vos commandements [1], vous me trouverez sans reproche. Cette lettre vous trouvera vers Chambly. Le bruit court ici que M. de Montmorency s'est marié à une demoiselle de Languedoc [2]. Je n'en ai point eu de nouvelles. Si cela est, il y en aura bien de fâchées en ce pays : vous m'entendez bien. Dormez bien, mes belles amours, afin d'être grasse et fraîche à votre arrivée. Pour moi j'en fais provision. Bonjour, mon tout. Je baise un million de fois vos beaux yeux. Ce XIXe avril, à Mantes.

1593. — 20 avril.

A Gabrielle d'Estrées.

Mes belles amours, Ce sera demain que je baiserai ces belles mains par millions de fois ; je ressens déjà du soulagement en mes peines par l'approche d'un tel heur, que je tiens cher comme ma vie ; mais si vous me le retardez d'un jour

1. De l'obéissance *à* vos commandements.
2. Montmorency épousa Louise de Budos, fille d'un certain vicomte de Portes, très jeune et très jolie.

seulement, je mourrai. Envoyez-moi anhuy Lavarenne, instruit de vos commandements. J'ai recouvert un cœur de diamant qui vous fera mourir d'envie [1]. Si les anges portaient des bagues, il vous serait extrêmement propre. Jamais absence ne m'a tant ennuyé que ceste-ci. Passer le mois d'avril absent de sa maîtresse, c'est ne vivre pas. Vous recevrez deux lettres anhuy de moi, et moi deux baisers demain de vous. Bonjour, ma chère maîtresse ; je baise un million de fois vos pieds. De Mante, ce XX[e] avril.

1593. – 21 avril.

A Gabrielle d'Estrées.

Je n'eus point hier de vos nouvelles ; je ne sais à quoi il a tenu. Si vous respectâtes le jour de Pâques, je ne l'ai point fait : si c'est paresse, vous avez tort. Il est midi et je n'en ai point encore ; c'est bien loin de l'assurance que vos paroles m'avaient donnée de vous voir anhuy.

1. Le roi veut sans doute dire qu'il a recouvré un cœur de diamant qu'il avait jadis mis en gage. Les bagues signifient ici les bijoux ou les joyaux.

Quand apprendrez-vous à tenir chère votre foi ? Je n'en fais pas ainsi de mes promesses. La voisine est venue ce matin devant mon réveil. Soudain, sans besoin, j'ai pris médecine; de quoi je me trouve si mal que je n'en puis plus : qui me fait finir, vous jurant que je vous veux bien mal, et ne baisant que votre belle bouche, encore m'en ferai prier. Ce XXIe avril.

1593. — 15 juin.

A Gabrielle d'Estrées.

Je viens de revenir des tranchées, où nous avons triomphé de travailler, nous étant logés dans tout le bastion, jusques au tapecu [1] de la porte, fortement et sûrement. J'espère jeudi dîner dans la ville avec l'aide de Dieu. La compagnie de M. d'Estrées était en garde au bastion : certes le lieutenant et l'enseigne sont de pauvres prêtres et ne sont point de ceux qui mènent bien arquebusiers. Les ennemis ont tant perdu de gens, qu'ils nous ont laissé faire au pays tout ce que

1. Sorte de barrière à bascule.

nous avons voulu. Il est mardi ; il n'y a plus que huit jours à avoir l'honneur de vous voir. Je ne le désirai jamais tant, n'ayant jamais éprouvé mon amour si violente que je fais. Je vous jure, mes chères amours, que si vous voyiez ce que j'ai en l'âme pour vous, vous partiriez dès samedi. Je m'en vais dormir, y ayant deux fois vingt et quatre heures que je n'ai clos l'œil. Je finis, vous baisant un million de fois les mains. L'enseigne de Grandmaison n'est guère blessé. Je l'ai vu. Bonjour, mon menon. Ce XVe juin.

1593. — 25 juin.

A Monsr Duplessis.

Monsr du Plessis, La conférence est rompue, et les Espagnols ont fait des offres si grandes que les ennemis ont prêté l'oreille. Ils ne demandent seulement, sinon que l'on élise le duc de Guise et qu'il épouse la fille d'Espagne, de quoi le duc de Mayenne semble avoir quelque jalousie. Nous avons pris assez heureusement

cette ville ; mais le château tient encore. J'espère toutefois, avec l'aide de Dieu, que dans cinq ou six jours il sera en mon obéissance, car de trois puits qu'il y a, nous en avons gâté deux, et un homme qui en vient de sortir tout présentement m'a assuré que nous leur avons rompu un seul moulin qu'ils avaient, ce que je crois fort aisément ; car d'une cave qui est sous le dit château et de laquelle nous l'oyions moudre, nous ne l'entendons plus. Il y a plus de quatremille personnes retirées au dit château ; ce qui m'en fait avoir bonne espérance. Cependant le duc de Mayenne assemble tout ce qu'il peut pour nous faire lever le siège, ou nous donner la bataille ; et le comte Charles a passé la rivière de Somme avec son armée et vient droit à moi. Pour ce, incontinent la présente reçue, montez à cheval avec votre compagnie et le plus de vos amis que vous pourrez, et venez en diligence ; autrement vous serez des derniers ; et je m'assure que vous auriez trop de regret d'y manquer. Souvenez-vous qu'à la bataille d'Ivry vous n'arrivâtes que fort à propos ; et quel ennui ce vous eût été si, à quatre lieues de là, vous eussiez appris des nouvelles de la bataille gagnée sans vous ! Aussi, j'ai affaire de vous et de votre avis sur ce qui se présente. Pour ce, sans plus d'excuse ou de

remise, venez et usez de diligence. A Dieu. Ce XXV[e] juin, à Dreux [1].

HENRY.

1593. — 26 juin.

A Gabrielle d'Estrées.

J'ai reçu la lettre qu'il vous a plus m'écrire, du XXIII[e] de ce mois. Je vous cuidais à Saint-Denis, mais le commandement de votre père vous a retenu. Je suis très aise que vous soyez bien avec lui ; vous ne me reprocherez plus qu'il vous veuille mal à mon occasion. Nous combattons ici à la barrière, mais elle est plus dangereuse que celle de Compiègne. Nous ne laissons pas d'y avoir des dames. Vous dites que si aucune de vos lettres m'a dû apporter du déplaisir, que ç'aura été cette dernière. Vous savez bien la résolution que j'ai prise de ne me plaindre plus ; j'en prends une autre : de ne me fâcher plus. La première me fait n'importuner plus

1. Le roi écrivit du camp devant Dreux qu'il commença à assiéger le 11 juin et qu'il quitta le 9 juillet, après avoir perdu la ville et le château.

personne ; la seconde soulagera fort mon esprit. J'arrivai au point du jour à Mante, dormis trois heures l'après-dînée, et en repartis à cinq heures du matin. Ce n'est pas pour y avoir perdu beaucoup de temps ; je ne pris point un jour pour l'autre ; mais l'entreprise de Meulan me fait avancer une autre chose. J'ai été toute cette nuit en garde et y serai encore anhuy. Je m'en vais dormir, accablé de sommeil. Je baise un million de fois vos mains. Ce XXVI[e] juin.

1593. — 12 juillet.

A Gabrielle d'Estrées.

Ma maîtresse, Je suis arrivé à trois heures en ce lieu, n'y ayant appris nulles nouvelles de celui que je venais chercher. Givry est allé pour en apprendre. L'on ne parle ici que de cette beauté nouvelle. Ma présence était fort nécessaire en ce lieu. Je m'en vais dîner puis dormir ; mais je vous paye premier ce tribut, car vous marchez la première en toutes mes passions, vous devez plus tôt craindre que je vous aime trop que trop peu. Cette faute vous est agréable, et à moi aussi puisqu'elle le vous est. Voilà comme je me

transforme en toutes vos volontés. N'est-ce pas pour être aimé? Aussi crois-je que vous le faites; et l'âme contente de ce côté-là, je finis vous baisant un million de fois les mains. Ce XII[e] juillet, à Saint-Denis.

1593. — 23 juillet.

A Gabrielle d'Estrées.

J'arrivai arsoir de bonne heure et fus importuné de Dieu-gards jusques à mon coucher. Nous croyons la trêve et qu'elle se doit conclure ce jourd'hui [1]. Pour moi je suis, à l'endroit des Ligueurs, de l'ordre de saint Thomas. Je commence ce matin à parler aux évêques [2]. Outre ceux que vous mandai hier pour escorte, je vous envoie cinquante arquebusiers qui valent bien des cuirasses. L'espérance que j'ai de vous voir demain retient ma main de vous faire plus long discours. Ce sera dimanche que je ferai le saut

1. Une trêve générale de trois mois fut signée à la Villette entre royaux et ligueurs, le 31 juillet.

2. Le 22 juillet, le roi se fit instruire par des évêques, après une courte discussion entre les ministres des deux religions.

périlleux[1]. A l'heure que je vous écris, j'ai cent importuns sur les épaules, qui me feront haïr Saint-Denis comme vous faites Mante. Bonjour, mon cœur, venez demain de bonne heure, car il me semble déjà qu'il y a un an que je ne vous ai vue. Je baise un million de fois les belles mains de mon ange et la bouche de ma chère maîtresse. Ce XXIII[e] juillet.

1. Le dimanche 25, à 9 heures du matin, dans l'abbaye de Saint-Denis, il abjura solennellement ses erreurs entre les mains de l'archevêque de Bourges et reçut l'absolution. On a répété des mots dont il est impossible de vérifier l'authenticité, entre autres : *Paris vaut bien une messe. Le saut périlleux* est aussi célèbre et a été réellement écrit. C'est une de ces boutades qui lui étaient familières. Cela ne prouve nullement qu'Henri IV soit resté protestant au fond du cœur. Il se convertissait parce qu'il sentait qu'il ne serait jamais le vrai roi de France sans cet acte de profession catholique. Il était sentimental, pratique et tolérant, peu sensible à l'argumentation théologique, et il se montra aussi naturellement catholique qu'il avait été protestant.

II

1593-1598.

La guerre contre l'Espagne et la réconciliation nationale. — Le règne de Gabrielle.

La conversion d'Henri IV est accueillie avec une joie profonde par la nation lasse des misères de la guerre, avide de « voir un roi ». Une trêve générale est conclue, mais la Ligue, quoique désagrégée, ne se rend pas encore. Le roi achète la soumission de ses principales villes. Il rentre dans Paris le 22 mars 1594. Les adhésions se multiplient dans toutes les parties du royaume.

Cependant Henri IV déclare la guerre à l'Espagne et va défendre la Bourgogne. Il est victorieux à Fontaine-Française (5 juin 1595), mais les Espagnols prennent Doullens et Cambrai et entament au nord la frontière. A Rome, les négociations de d'Ossat ont un plein succès, le roi est absous (17 septembre 1595). Mayenne et les derniers ligueurs se soumettent alors. La guerre avec l'Espagne se prolonge, indécise. Les ennemis prennent Calais. Henri IV cherche du secours en Angleterre. La place forte d'Amiens est surprise et Paris menacé (11 mars 1597). Henri IV, dénué de ressources, mais toujours

brave et infatigable, se remet à « faire le roi de Navarre ». Amiens est repris après un long siège au mois de septembre. La paix est enfin conclue à Vervins (2 mai 1598) sur des bases honorables pour les deux pays. Un mois auparavant, le roi avait signé l'édit de Nantes qui établissait, entre les Français, la paix par la tolérance. La paix, dit un jour Henri IV, « je l'ai faite au dehors, je la veux au dedans ».

Il est roi, victorieux et déjà barbe grise. Depuis la campagne de Picardie (1590), il aime son « bel ange », Gabrielle d'Estrées.

1593. — 9 août.

A notre Très-Saint-Père le Pape.

Très Saint Père, Ayant, par l'inspiration qu'il a plu à Dieu me donner, reconnu que l'Eglise catholique, apostolique et romaine est la vraie Eglise pleine de vérité et où git le salut des hommes, conforté encore en cette foi et créance par l'éclaircissement que m'ont donné les prélats et docteurs en la sainte faculté de théologie, que j'ai à cette fin assemblés, des points qui m'en ont tenu séparé par le passé, je me suis résolu de m'unir à cette sainte Eglise, très résolu d'y vivre et mourir, avec l'aide de Celui qui m'a fait la grâce de m'y appeler ; et pour donner commencement à ce bon œuvre, après avoir été reçu à ce faire par les dits prélats avec les formes et cérémonies qu'ils ont jugé être nécessaires, auxquelles je me suis volontiers soumis, le dimanche XXV[e] juillet, j'ai ouï la messe et joint mes prières à celles des autres bons catholiques, comme incorporé en la dite Eglise, avec ferme intention d'y persévérer toute ma vie et de rendre l'obéissance et respect dus à Votre Sainteté et au Saint-Siège, ainsi que l'ont fait les rois

Très Chrétiens, mes prédécesseurs ; et m'assurant, Très-Saint-Père, que Votre Sainteté ressentira la joie de cette sainte action, qui convient au lieu où il a plu à Dieu la constituer, j'ai bien voulu, attendant que, sur ce, je lui rende plus ample devoir (comme dans peu de jours je députerai à cet effet vers Elle une ambassade solennelle et de personnage de bonne et grande qualité) lui donner par ce peu de lignes de ma main ce premier témoignage de ma dévotion filiale envers Elle, la suppliant très affectueusement l'avoir agréable et recevoir d'aussi bonne part comme elle procède d'un cœur très sincère et plein d'affection, de pouvoir par mes actions mériter sa sainte bénédiction. Et sur ce, Très-Saint-Père, je prie Dieu qu'il veuille longuement maintenir Votre Sainteté en très bonne santé, au bon gouvernement de sa sainte Eglise. De Saint-Denis, ce IX[e] jour d'août 1593 [1].

Votre bon et dévot fils,

HENRY.

1. Cette lettre célèbre annonçant à Clément VIII la conversion d'Henri IV et l'envoi du duc de Nevers en ambassade fut apportée à Rome par la Clielle, maître d'hôtel du roi, qui était chargé de s'y concerter avec l'abbé d'Ossat.

1594. — 22 mars.

Au duc de Nevers.

Mon cousin, Il me tarde que je vous puisse faire la bienvenue en ma maison du Louvre, et servir de commissaire pour vous remettre en possession de la vôtre, laquelle j'ai nettoyée avec le reste de cette ville des fâcheux hôtes qui y étaient ; c'est Dieu qui a fait ce bon œuvre, y ayant disposé les volontés qui auparavant avaient toute autre inclination. Je l'en ai remercié et remercie de tout mon cœur, et m'en réjouis avec vous le priant de me vouloir continuer sa sainte bénédiction à l'entier rétablissement de ce royaume et repos du pauvre peuple, et qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde. De mon cabinet du Louvre, le XXII[e] mars [1].

HENRY.

1. Lettre écrite le jour de l'entrée du roi à Paris. Les Ligueurs s'étaient emparés de l'hôtel que le duc de Nevers avait fait construire.

1594. — 26 mars.

A Mons[r] de Dunes d'Entraguet, gouverneur de Pluviers.

Mons[r] de Pluviers, Je vous prie me venir trouver incontinent en ce lieu, où vous me verrez en mon char triomphant. C'est chose que je désire, et pour vous dire chose de bouche que je ne vous puis mander par écrit. De Paris [1].

HENRY.

1594. — 18 décembre.

A Gabrielle d'Estrées.

Comme j'ai pensé vous renvoyer Bidet, j'ai trouvé que Loménie et toutes mes hardes étaient parties, de façon que je n'ai su trouver un morceau de papier. Cela est vrai, mes chères amours ;

1. Henri IV avait fait, le 22 mars, son entrée dans la capitale dont les portes lui avaient été ouvertes par Brissac, le gouverneur, après de secrètes négociations. Charles de Balzac, seigneur de Dunes, le bel Entraguet, était lieutenant général à Orléans.

certes ce ne m'est point une excuse. Je faillis de ne vous laisser un laquais, non faute de m'en souvenir, mais ils étaient tretous [1] devant avec nos chevaux. Vous avez suppléé à ce défaut en m'obligeant extrêmement. Je vous paierai d'une plaisante récompense : c'est que je ménerai à Péquigny une assez bonne bande de violons pour vous réjouir et votre sujet, qui chérira vous extrêmement. J'ai reçu un plaisant tour à l'église : une vieille femme âgée de quatre-vingts ans m'est venu prendre par la tête, et m'a baisé ; je n'en ai pas ri le premier. Demain, vous dépolluerez ma bouche. Le laquais que j'avais envoyé à Paris est venu, je vous envoie la lettre de Guérin. Roquelaure est borgne, ce me mande-t-il [2]. Bonsoir, mes chères et très chères amours. Je baise un million de fois vos pieds. Ce XVIIIe décembre.

1. Tous.

2. M. de Roquelaure perdit un œil d'une piqûre d'épine en allant voir une sœur de Gabrielle.

1594. — 28 décembre.

A Mons[r] du Plessis.

Mons[r] du Plessis, Vous entendrez, par celle que j'ai commandé à Loménie de vous écrire, ce fruit des jésuites et des ligueurs, et comme je l'ai belle escapade [1]. Sur tant que vous désirez me faire service très agréable et qu'il vous est cher, faites que Dieu en soit loué, et me mandez ce que vous aurez avancé en votre négociation depuis votre dernière. A Dieu. A Paris, ce XXVIII[e] décembre 1594.

HENRY.

1594. — Vers la fin.

A Gabrielle d'Estrées.

Il n'y a rien qui me continue plus mes soupçons, ni qui me les puisse augmenter que

1. Je l'ai échappé belle. — La veille, à l'hôtel Schomberg, chez Gabrielle, au milieu de ses courtisans, Henri IV avait été frappé à la lèvre par Jean Châtel, élève des Jésuites, récemment sorti du collège de Clermont.

la façon dont vous procédez en mon endroit. Puisqu'il vous plaît me commander de les bannir du tout, je le veux ; mais vous ne trouverez mauvais qu'à cœur ouvert je vous en dise les moyens, puisque quelques attaques [1] que je vous aie données assez découvertement, vous avez fait semblant de ne les point entendre ; ainsi l'ai-je jugé par les réponses. C'est pourquoi hier je commençais ma lettre par : *Il n'y a pire sourd que qui ne veut ouïr.* Je protesterai, pour commencement, devant vous, ma chère maîtresse, que ce que j'alléguerai les offenses que j'ai reçues n'est pour en avoir nul reste d'aigreur dans l'âme, me sentant trop satisfait de la peine qu'avez prise de m'en contenter, mais seulement pour vous montrer mes justes occasions de soupçon [2]. Vous savez combien j'arrivai offensé en votre présence du voyage de mon compétiteur. La force que vos yeux eurent sur moi sauva la moitié de mes plaintes, vous me satisfîtes de bouche, non de

1. Allusions.

2. Le roi avait un rival, M. de Bellegarde, qui avait voulu épouser Gabrielle, avant que le roi ne la connût. Henri était très jaloux, et si l'on en croit les mémoires du temps, Bellegarde, appelé sans doute Feuille-morte à cause de son teint jaunâtre, était un « compétiteur » heureux. Le roi, dit-on, faillit plusieurs fois le surprendre chez Gabrielle. Bellegarde passait pour n'être pas très brave.

cœur, comme il y parut; mais si j'eusse su ce que j'ai appris, depuis être à Saint-Denis, du dit voyage, je ne vous eusse vue et eusse rompu tout à plat. Je brûlerais plutôt ma main qu'elle l'écrivit, et couperais plutôt ma langue qu'elle le dit jamais qu'à vous. Depuis vous avoir vue, vous savez ce que m'avèz fait. Tout rassemblé, jugez, si je ne vous en vois point bannir la cause, ce que je dois espérer. Que me pouvez-vous promettre que ce que vous aviez fait? Quelle foi me pouvez-vous jurer, que celle que vous avez faussée deux fois? Il faut donc des effets. Vous vous doulez de mes soupçons, et ne vous offensez point des infidélités et perfidies des autres; l'inégalité est trop grande. Vous me mandez que vous me tiendrez les promesses que vous me fites dernièrement. Comme le vieux Testament a été aboli par la venue de Notre-Seigneur, aussi nos promesses l'ont été par la lettre que vous écrivites à Compiègne. Il ne faut plus parler de *je ferai*, il faut dire *je fais*. Résolvez-vous donc, ma maîtresse, de n'avoir qu'un serviteur. Il est en vous de me changer, il est en vous de m'obliger: vous me feriez tort si vous croyiez que rien qui soit au monde vous puisse servir avec tant d'amour que moi. Nul ne peut aussi peu égaler ma fidélité. Si j'ai commis quelque indiscrétion,

quelle folie ne fait commettre la jalousie ! Prenez-vous en donc à vous. Jamais maîtresse ne m'en avait donné ; c'est pourquoi je ne connaissais rien de si discret que moi. Feuille-morte a bien fait connaître, en craignant les ligueurs, qu'il n'était ni amoureux ni à moi. J'ai telle envie de vous voir que je voudrais, pour l'abréviation de quatre ans de mon âge, le pouvoir faire aussitôt que cette lettre, que je finis par vous baiser un million de fois les mains. Eh bien ! vous ne m'estimez pas digne de votre peinture !

1594. — Vers la fin.

A Gabrielle d'Estrées.

Je vous écris, mes chers amours, des pieds de votre peinture, que j'adore seulement pour ce qu'elle est faite pour vous, non qu'elle vous ressemble. J'en puis être juge compétent, vous ayant peinte en toute perfection dans mon âme, dans mon âme [1], dans mon cœur, dans mes yeux.

1. Cette répétition est dans l'original autographe. Ce billet sans date a été placé dans l'édition des Lettres missives après la lettre où il a été parlé d'un portrait dont Gabrielle ne jugeait pas son amoureux digne.

Vers 1594.

A la Reine d'Angleterre.

Madame, Je ne sais si je me dois excuser envers vous et vous demander pardon comme d'un péché commis contre votre volonté d'avoir retenu le beau portrait que l'on m'a voulu faire croire que vous envoyez à ma sœur, ou vous remercier comme d'une faveur particulière qui m'était destinée en votre cœur. Si j'ai fait faute, je me promets que vous en êtes la principale cause ; car la représentation d'une si grande beauté est une trop forte tentation à qui en aime et révère le sujet, pour préférer le plaisir d'autrui au sien ; ce que aussi j'eusse d'autant moins pu permettre que nul ne pouvant égaler l'affection avec laquelle je vous honore et sers en mon âme, nul aussi ne pouvait mériter cette grâce comme moi. Mais je laisserai ces excuses, pour la persuasion que je me suis faite en la contemplation de ce que l'art s'est voulu efforcer de rendre admirable à ceux qui n'ont eu l'heur d'en voir le naturel (en quoi je confesse avoir aussi commis ce péché d'envie contre le peintre qui l'a portrait), que le portrait, comme ayant

quelque esprit divinement infus, a consenti à mon désir de n'en permettre la possession à un autre ; et m'assure que vous n'en dédirez mon opinion [1].

Sur cette espérance, Madame, je vous remercie bien humblement d'une si singulière faveur qu'il vous a plu me départir, que je tiendrai pour un gage bien cher et objet continuel de l'amitié que je me persuade que vous me faites l'honneur de me porter et qui m'excitera d'autant plus à tâcher, par tous les moyens qu'il me sera possible, de la pouvoir mériter, comme en vous baisant très humblement les mains je reconnaîtrai à jamais d'être, Madame,

Votre affectionné et humble frère et serviteur,

HENRY.

1. L'envoyé anglais Unton avait montré au roi un portrait de sa reine et l'avait obligé à confesser qu'Elisabeth était d'une beauté plus parfaite que Gabrielle. C'est du moins ce qu'il écrivait à la vieille reine qui avait la faiblesse de se croire très belle et de vouloir être flattée. C'est sans doute à cette époque qu'Elisabeth envoya son portrait à Mme Catherine. Mais lord Sheffield avertit le roi qu'il devait le garder pour lui. Dans la lettre de remerciement, on voit avec quelle habileté Henri IV savait flatter la manie d'Elisabeth. Cette lettre est un petit chef-d'œuvre. Le roi, bien entendu, ne croyait pas un mot de ce qu'il écrivait.

1595. — 8 juin.

Au Connétable[1].

Mon compère, Vous aurez encore ces trois lignes de ma propre main avec mon autre lettre, pour vous prier de croire que notre combat a été plus forcé que prémédité; car encore que je fusse parti en espérance et intention de me battre, toutefois je ne m'attendais pas de le faire avec tant de désavantage ; mais il fallut en prendre le hasard ou choisir une retraite qui eût été honteuse et peut-être plus périlleuse que notre combat, et eût autant enflé l'orgueil de ces Castillans que leur fuite les a éloignés de leur dessein ; car nous fûmes si surpris que je n'eus pas seulement le loisir de prendre mes armes et ai combattu à la tête de la noblesse qui m'a suivi, avec une cuirasse, comme fit du commencement

1. Le duc de Montmorency, créé connétable de France en 1593, était le premier officier de la Couronne et l'un des plus grands personnages du royaume. Lui et Nevers étaient, au dire de Brantôme, « les deux parangons pour lors de toute la chevalerie ». Gouverneur du Languedoc, il avait prêté au roi son appui contre la Ligue. Jusqu'à la paix de Vervins, il commanda sous les ordres du roi une partie de l'armée, principalement en Provence et en Dauphiné. Le 15 mai, il avait eu un fils dont Henri IV fut le parrain, dès son retour à Paris. Aussi appela-t-il désormais le connétable son *compère*.

mon cousin le maréchal de Biron, qui a reçu un coup d'épée à la tête, dont j'espère qu'il sera bientôt guéri. C'est Dieu et la justice de notre cause qui ont combattu et vaincu pour nous ; dont je vous prie le louer de votre côté comme j'ai fait du mien, car ce coup hasardeux véritablement a rechassé les ennemis en leur Comté, avec tel effroi que je crois qu'ils ne rentreront pas en France si légèrement qu'ils ont fait, et les a fait tomber en tel mépris de nos gens, que j'espère qu'ils ne marchanderont jamais leurs gros escadrons, quand ils les rencontreront, quelque faibles qu'ils soient. Je vous prie aussi, mon compère, venir le plutôt que vous pourrez, car nous aurons dorénavant besoin de votre assistance...

Ce qu'attendant, je prie Dieu, mon compère, qu'il vous ait en sa garde. Ce VIIIe juin 1595, à Dijon [1].

HENRY.

1. L'armée espagnole, sous Velasco, Connétable de Castille, était entrée en Franche-Comté et s'avançait vers Dijon, à l'appel de Mayenne. Henri IV se porta au secours de Biron qui défendait la Bourgogne. Le 5 juin, il rencontra les Espagnols à Fontaine-Française. Les Français étaient un contre cinq. Le roi se battit avec une bravoure prodigieuse et exposa plusieurs fois sa vie. Les charges furieuses des Français intimidèrent Velasco qui crut les forces royales beaucoup plus considérables. Il repassa la Saône, abandonnant les Ligueurs de Bourgogne.

1595. — 13 juin.

A Monsr de Harambure.

Harambure, Pendez-vous de ne vous être point trouvé près de moi en un combat que nous avons eu contre les ennemis, où nous avons fait rage ; mais non pas tous ceux qui étaient avec moi [1]. Je vous en dirai les particularités quand je vous verrai. Loménie m'a fait entendre ce que vous avez prié Viçose de me dire, ce qu'il n'a fait. Assurez-vous que, puisqu'en ce fait-là il y va de votre contentement, je vous témoignerai que je l'affectionne et que je n'y manquerai nullement, et vous en donne ma parole, et me venez trouver au plutôt, et vous hâtez, car j'ai besoin de vous. A Dieu, Borgne. Ce XIIIe juin, à Dijon.

HENRY.

1. Dans une lettre à sa sœur écrite le 7 juin, le roi disait : « Beaucoup de mes jeunes gentilshommes, me voyant partout avec eux, ont fait feu en cette rencontre et y ont montré de la valeur beaucoup et du courage... Aussi y en eut et d'autres qui ne firent pas si bien, et beaucoup qui firent très mal. Ceux qui ne s'y sont pas trouvés y doivent avoir du regret, car j'y ai eu affaire de tous mes bons amis et vous ai vue bien près d'être mon héritière. »

1595. — 24 novembre.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, J'ai eu avis que les ennemis se préparent pour venir secourir la Fère. S'ils nous donnent quinze jours de terme, nos forces seront en tel état qu'il n'y faudra pas venir sans mitaines, et s'ils nous donnent trois semaines, ceux qui sont delà la rivière de Loire auront loisir de me venir secourir. Il y a eu deux prisonniers de la compagnie de mon cousin le comte de Saint-Paul qui se sont sauvés, qui assurent que dans dix jours ils n'auront pas une goutte de vin, ni dans quinze plus de viande ; de sel ils en ont fort peu. Il n'y a qu'un chirurgien, qui n'a quasi plus d'onguents ; de blés, ils en ont jusqu'à la fin de janvier, et s'ils ne sont secourus dans ce temps-là, ils se tiennent perdus. Je n'ai ici que quatre compagnies de cavalerie, dont les deux me demandent congé, de sorte que j'en demeure fort dégarni ; c'est pourquoi je vous prie de mander la vôtre de [1] venir ici, et celle de Fosseuse aussi, et à mon neveu le comte d'Auvergne qu'il se hâte de me venir trouver. Il avait dit à mon porte-manteau qu'il serait ici dans la fin de ce

1. Locution gasconne.

mois avec quatre cents chevaux ; mais j'y vois peu d'apparence ; et vous dirai que j'ai vu les lettres qu'il écrit aux villes de Bas-Limousin pour fournir de l'argent pour la fortification d'Issoire. Mandez aussi à toutes les compagnies de cavalerie de l'Isle de-France qu'elles se tiennent prêtes au premier mandement. Surtout je vous prie de vous hâter de me venir trouver, car je meurs d'envie de vous voir. Vous me trouverez bien maigri, car je travaille nuit et jour ; mais, Dieu merci, ce n'est pas inutilement [1]. Bon soir, mon compère, je me recommande mille fois à vous. Ce XXIIII[e] novembre, à dix heures du soir.

HENRY.

1595. – 3 décembre.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Je vous ai bien ci-devant mandé que les ennemis avaient donné leur rendez-vous pour venir à nous au X[e] du mois, mais non pas

1. Dans la région du Nord, les Espagnols sous Fuentès avaient pris Doullens et Cambrai. Pour leur fermer la route de Paris, Henri IV vint assiéger la Fère, place forte aux mains des Ligueurs et des Espagnols (novembre 1595).

que je désirasse être tant sans vous voir, car si ce n'est à cause des ennemis, il le faut pour les amis, lesquels j'appelle l'état des garnisons et de la gendarmerie, qu'il nous faut faire devant la fin de cette année, afin qu'un chacun se règle comme il lui sera ordonné. Cela fait, si les ennemis ne viennent, vous pourrez faire un tour chez vous. Je me plains de vous, mon compère, de ce qu'ayant vu mes bâtiments et jardins de Paris et de Saint-Germain, vous ne m'en avez rien mandé, non plus en quel état vous avez trouvé votre maison de Chantilly, vos promenoirs, vos jardins, votre forêt et vos cerfs. Je n'ai pas fait comme vous, car je m'en suis enquis fort particulièrement à m^r le Grand [1] et à quoi vous passez le temps tout le long du jour. Encore que nous soyons accablés d'affaires, si ne faut-il s'y laisser succomber, et quelquefois récréer notre esprit à nous enquérir du ménage. Je vous prie de venir incontinent, à ce que j'aie [2] ce contentement de vous voir, lequel je désire extrêmement. Bonjour, mon compère. Ce IIIe décembre, à Traversy [3].

HENRY.

1. M. de Bellegarde, grand écuyer de France.
2. Tournure disparue, on dit *afin que* j'aie.
3. Traversy, village sur l'Oise à une demi-lieue de la Fère.

1596. — 21 janvier.

A Gabrielle d'Estrées.

Mes chères amours, Ce courrier est arrivé ce soir. Je le vous ai soudain redépêché pour ce qu'il m'a dit que vous lui aviez commandé d'être demain de retour auprès de vous et qu'il vous rapportât de mes nouvelles. Je me porte bien, Dieu merci, accompagné d'un désir violent de vous voir. L'on m'a écrit de Paris que les dames y disent que j'emploie trois ou quatre heures le soir à médire d'elles. Vous pouvez leur témoigner que mes affaires ne me donnent pas une heure de relâche, laquelle j'ai toujours employée auprès de vous, où étant, mes yeux ni ma langue ne pense pas en eux[1]. Bien ai-je un registre des mauvais contes qu'ils font; et vous me ferez plaisir de leur dire que je saurai bien rendre la pareille en temps et lieu. Notre fils se porte fort bien. Demain, je vais à la Fère au soir. Je vous en manderai des nouvelles. Je baise un million de fois vos belles mains. Faites mes recommandations à votre tante de Sourdy. Çe XXI[e] janvier.

HENRY.

1. On remarquera ces tournures incorrectes qui sentent le gascon.

1596. — 22 février.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Harambure vous dira comme nous fîmes hier le retranchement et la revue de notre armée, et les avis que nous avons eus que les ennemis se préparent pour nous venir voir, de sorte que nous sommes bien éveillés. Il y en a qui ont ouï tirer cent coups de canon cette nuit du côté de Cambrai ; qui nous fait crère [1] que le cardinal d'Autriche est arrivé. Toutefois, nous n'en avons point d'autre avis, et ne changerons point de place pour cela. Si j'apprends autre chose, je le vous ferai savoir ; cependant je vous prie avertir un chacun de se tenir prêt pour venir à la fête quand je leur manderai. Bonjour, mon compère. Ce XXII[e] février, à Cervay.

HENRY.

1. Croire.

1596. — 25 février.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Si j'eusse été hier blessé, je n'eusse failli de le vous écrire ; mais pour ce que ce n'était qu'un coup d'éperon, encore qu'il fût bien grand et en lieu fâcheux, comme vous dira Chaus à qui je l'ai montré, je commandai à M. de Villeroy [1] de le vous écrire. J'en fusse déjà du tout guéri, n'était qu'il faut que je sois tout le long du jour deçà et delà, mêmement aujourd'hui, que je m'en vais pour fermer la chaussée [2], de quoi je vous manderai à ce soir des nouvelles. Tenez ferme contre les financiers [3], car si une fois ils étaient remis, ils nous

1. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy (1543-1617), secrétaire d'Etat de Charles IX et d'Henri III, compromis pendant la Ligue, où il joua le rôle honorable de négociateur des Politiques, puis rentré en faveur auprès d'Henri IV, en 1594.

2. La place était entourée de marais. Les assiégeants barrèrent l'Oise et inondèrent les quartiers bas de la ville. Mais le mal ne fut pas grand. Les assiégés ne se rendirent que décimés par la famine, en mai 1596.

3. En 1596 et 1597, le connétable exerça les fonctions d'un véritable ministre de la guerre. Il demeura à Paris ou dans l'Ile-de-France pour rassembler les hommes, les vivres, les munitions et l'argent et les diriger vers la Picardie, d'accord avec Rosny et les membres du Conseil des Finances.

mettraient le pied sur la gorge. J'ai remis Bours en sa compagnie. Chaus vous dira les raisons pour lesquelles je la lui avais ôtée, que je lui ai fait entendre. Je vous prie, mon compère, de l'en tancer bien fort, et vous en courroucer à lui. Je sais bien que par delà on fait force brouilleries. Souvenez-vous de ce que vous m'avez promis de les retenir toutes pour me les redire et surtout de n'en rien crère au préjudice de ce que je vous ai assuré et de l'amitié que je vous porte, comme si vous étiez mon père. Je vous prie incontinent de m'envoyer tous les prévôts de l'Ile-de-France, afin que je les puisse mettre sur les ailes de mon armée, pour châtier les soldats qui se débandent maintenant qu'ils sont payés. Cependant assurez-vous de mon amitié et créêz Chaus comme moi-même [1]. A Dieu, mon compère. Ce XXV[e] février, à Saint-Cenys.

HENRY.

1. Croyez. — Le vicomte d'Etchau ou d'Etchaus quelquefois mentionné dans la correspondance comme chargé de diverses missions.

1596. — 27 mai.

A Gabrielle d'Estrées.

Mon cœur, J'ai reçu ce matin à mon réveil de vos nouvelles. Cela me rendra cette journée plus heureuse ; je n'en ai eu nulles du comte de Saint-Paul depuis vous avoir laissé. Je ne manquerai point de me ramentevoir deux fois le jour aux bonnes grâces de mes chères amours, pour l'amour de qui je me conserverai plus que je n'ai jamais fait. Vous verrez demain César, de quoi je vous porte bien envie[1]. Aimez toujours votre cher sujet, qui jusques au tombeau n'adorera que vous. Sur cette vérité, je finis, vous baisant aussi tendrement que hier au matin un million de fois. Ce XXVII[e] mai, de Péronne.

1. Le petit César de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en juin 1594 et fut légitimé quelques mois après. Le roi l'aimait beaucoup.

Sans date.

A Gabrielle d'Estrées[1].

Mon beau et cher maître, Je pensais dès hier vous envoyer le fidèle ; mais cet homme nous mena jusques à la nuit à la fortification, d'où revins moitié mort et ne pus jamais tenir la plume ; vous en auriez eu pitié, si vous l'eussiez vu, je le vous jure et que n'eûtes jamais tant d'occasion d'être contente que à cette heure. Croyez à mes paroles qui ne vous tromperont jamais, je le vous jure, et que je serai éternellement le plus fidèle de tout ce qu'estimerez jamais à vous. Sur cette vérité je vous baise les mains.

1596. — 26 octobre.

A la Reine d'Angleterre.

Madame, Vous aurez encore celle-ci de moi, mû de la compassion que j'ai de tous ceux qui

1. Nous plaçons ici ce billet sans date et sans adresse, reproduit, d'après une copie du fonds Dupuy (Bibl. Nat.), dans le t. IX de Guadet, p. 159. D'après le style et le signe-paraphe qui l'accompagne, il ne peut être écrit que pour Gabrielle.

aiment. Vous savez que c'est une passion à laquelle toutes les autres doivent obéissance. Le pauvre des Réaux en est atteint, et a passé la mer (forcé de son affection à mon service) accompagné d'icelle ; et comme de sa nature elle s'augmente par l'éloignement, j'ai voulu avoir pitié de sa peine et lui accorder six semaines ou deux mois de temps pour en sortir : mais c'est à la charge que vous l'ayez agréable. Il vous présentera doncques sa requête, sur laquelle vous ordonnerez ce qu'il vous plaira, car je le vous renvoie pour en disposer, comme je vous supplie de croire que vous ferez éternellement de toutes les volontés de

Votre plus affectionné frère et serviteur,

HENRY.

1596. — 4 novembre.

Harangue du Roi à l'Assemblée des notables tenue à Rouen.

Si je voulais acquérir le titre d'orateur, j'aurais appris quelque belle et longue harangue et la vous prononcerais avec assez de gravité ;

mais, Messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet Etat. Pour à quoi parvenir, je vous ai assemblés. Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non seulement quasi ruinée, mais presque toute perdue pour les Français. Par la grâce divine, par les prières et bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue pas les princes pour être notre plus beau titre, foi de gentilhomme !), par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de la peine. Sauvons-la asteure de la ruine. Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire avecque moi, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver leurs volontés ; je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les crère, pour les suivre, bref pour me mettre en tutelle entre vos mains : envie qui ne prend guères aux Rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux beaux titres à celui de Roi me font trouver tout aisé

et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus amplement ma volonté.

Prononcée par le Roi, à Rouen, le lundi après dîner, 4e novembre 1596 [1].

1596. — 20 novembre.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, J'ai été très aise de ce que ma maîtresse envoyait ce porteur pour savoir de vos nouvelles et de ma commère, pour vous dire qu'aujourd'hui j'ai eu autant de plaisir à la chasse que j'en eusse su souhaiter ; car en deux

1. Après la prise de Calais par les Espagnols, le roi se trouvant sans argent pour continuer la guerre, convoqua à Rouen une assemblée de Notables (4 novembre 1596-29 janvier 1597). Il leur demanda de l'aider à lever une armée, se déclara prêt à écouter leurs conseils de réforme financière, et obtint d'eux le vote d'une taxe d'un sou par livre sur les marchandises vendues.

Le texte de cette harangue cité par tous les historiens a toujours été altéré. L'original autographe conservé à la Bibliothèque Nationale dans le fonds Dupuy contient des ratures et des corrections fort intéressantes. Ainsi le roi a ajouté, après réflexion, deux épithètes dans la dernière phrase ; il a qualifié de *violente* son amour pour ses sujets et *d'extrême* son envie. Il a ajouté *mes chers sujets* après *participez*, effacé *fussent-elles justes ou non*, après *leurs volontés*.

heures j'ai pris le cerf, des chiens de la meute. Il était cerf de dix cors [1], et le marrain et les andouillers étaient fort gros, qui me fait crère qu'il avait porté douze. Je suis bien aise que vous vous portiez bien et de ce que vous devez être ici vendredi matin ; de quoi je vous prie, car votre présence me soulage beaucoup. Au demeurant, j'ai une querelle avec M. Dampville [2] pour l'amour de vous, de quoi rirez, mais prenez-vous garde [3] de le faire, de peur qu'il ne me laisse pour s'adresser à vous. Je suis marri de ce que vous n'avez nouvelles de mon neveu, non plus que moi. Mes cousins le duc de Montpensier et le comte de Saint-Paul, comme ils se sont vus aujourd'hui, se sont fait une froide caresse et ne se sont salués que de la tête. Je me porte très bien, Dieu merci, comme fait César et la petite madamoiselle de Montmorency [4], pour laquelle on m'a parlé d'un mari qui est de

1. Un cerf de dix cors est un cerf qui a dix andouillers, c'est-à-dire dix chevillures sortant de la corne.

2. Damville était le frère du connétable.

3. Prenez garde.

4. Henriette-Catherine, née le 11 novembre 1596, fut bientôt légitimée. Le roi la maria en imagination au fils du connétable né à la même époque et l'appela dans ses lettres à son compère « Mademoiselle de Montmorency ». Elle épousa, en 1619, le duc d'Elbeuf.

bonne maison et fort riche, mais j'ai juré qu'elle serait dame de Montmorency et de Chantilly. Croyez-le, mon compère, à qui je donne le bon soir. Ce mercredi à onze heures du soir, XX[e] novembre, à Rouen.

HENRY.

1597. — 5 avril.

A Mons[r] du Plessis.

. . . .

Il y a huit jours que nous faillîmes une entreprise sur la ville d'Arras. J'avais conduit six mille hommes de pied et six cents chevaux jusqu'à trois lieues de la ville, ayant fait mettre la noblesse à pied, à une lieue, sans aucun bruit ; si qu'il semblait cette entreprise devoir réussir, car j'arrivai avec les pétardiers sur la contrescarpe à la lune couchante, encore que de là au jour il n'y eut que demi-heure de temps ; mais par malheur les pétardiers ayant chargé leurs fusées, l'entreprise ne réussit. J'en ai encore quelques-unes pour cette lune, lesquelles, j'espère, réussiront, et qui s'exécuteront tandis

que je serai à Beauvais, où je m'en vais pour faire ma diète ; car j'en ai besoin, pour commencer à me sentir assailli de la gravelle, de quoi je ne m'étais jamais senti, comme vous savez. Les autres, j'y veux être en personne. M. de la Rivière [1] m'a promis de me guérir de ce mal présent et de mes maux passés. Je serais très aise de vous avoir près de moi, pour beaucoup de choses que je ne vous puis écrire, où vous me servirez très bien ; et si vous voyiez ma condition, vous la trouveriez pire que du roi de Navarre, car je ne suis assisté de personne. Mon infanterie est très leste, car depuis que je leur ai fait bailler des habillements et des piques, vous les prendriez pour les veilles bandes espagnoles. Je vous prie encore un coup, et vous y conjure, de me venir trouver incontinent que vous aurez mis fin au traité de ceux de la Religion. Croyez que je vous aime, et que vous me trouverez toujours très disposé à le vous faire paraître. A Dieu, Mons[r] du Plessis, lequel je prie vous avoir en sa garde. A Picquigny, le V[e] avril [2] 1597.

HENRY.

1. Médecin d'Henri IV.

2. Au moment où le roi songeait à prendre l'offensive contre Arras et entassait des approvisionnements dans Amiens, cette

1597. — 13 avril.

Ce que le roi a dit à Mess[rs] *du Parlement, le 13*[e] *avril 1597, à Paris.*

Messieurs, Ce n'est pas seulement le soin de pourvoir à ma santé qui m'a fait revenir de la frontière de Picardie, mais bien pour exciter un chacun de penser aux nécessités qui paraissent ; estimant que nul ne pouvait ni mieux ni avec plus de force représenter le mal et procurer les remèdes. Vous avez, par votre piété, secouru, l'année passée, infinis pauvres souffreteux qui étaient dans votre ville ; je vous viens demander l'aumône pour ceux que j'ai laissés sur la frontière. Vous avez secouru des personnes qui étaient dans les rues sur les tabliers ou accagnardés près du feu ; je vous demande l'aumône pour des gens qui ont servi, qui servent

grande place d'armes tomba par surprise entre les mains des Espagnols, le 11 mars 1597. Henri IV, le même jour, monta à cheval et quitta sa capitale menacée. « C'est assez fait le roi de France, il est temps de faire le roi de Navarre. » Biron investit Amiens. Le cardinal d'Autriche essaya au mois de septembre de débloquer la ville, mais il dut reculer. Amiens capitula le 25 septembre. — Nous avons supprimé le début de la lettre qui traitait des affaires de la Religion.

nuit et jour, et emploient leur vie pour vous tenir en repos. Je désire, Messieurs, qu'on tienne une assemblée générale en cette ville mardi prochain, afin que, comme autrefois, en pareilles occasions, on a fait un effort pour secourir l'Etat qui n'était si faible ni si alangui qu'il est à présent, et, par conséquent, la charité plus aisée, chacun contribue à ce besoin. J'ai été sur la frontière, j'ai fait ce que j'ai pu pour assurer les peuples ; j'ai trouvé, y arrivant, que ceux de Beauvais s'en venaient en cette ville, ceux des environs d'Amiens à Beauvais. J'ai encouragé ceux du plat pays ; j'ai fait fortifier leurs clochers et faut que vous die, Messieurs, que les oyant crier à mon arrivée *Vive le Roi !* ce m'étaient autant de coups de poignard dans le sein, voyant que je serais contraint de les abandonner au premier jour. Il n'y fit jamais plus beau sur la frontière : nos gens de guerre pleins de courage et d'ardeur, le peuple même qui est entre Amiens et Dourlens, plus voisins des ennemis, plus résolu de s'opposer à leurs armes. Nous avons des nécessités, nos ennemis n'en sont pas exempts ; c'est chose que nous avons appris par leurs lettres mêmes. Ils n'ont encore eu moyen de jeter des hommes dans Amiens, et ce m'est un regret incroyable de voir perdre tant de belles occa-

sions. J'ai tenté des entreprises ; nous y avons apporté tout ce qui était des hommes ; Dieu ne l'a pas voulu ; il a fallu subir à son ordonnance ; encore est-ce beaucoup d'avoir essayé à les exécuter, et beaucoup de terreur à nos ennemis de l'avoir osé entreprendre. Messieurs, je ferai ma diète à Saint-Germain, sans qu'elle m'empêche d'entendre les affaires générales, mais bien les particulières, à quoi on n'a que trop songé. Je vous prie, assemblez-vous, car, si on me donne une armée, j'apporterai gaiement ma vie pour vous sauver et relever l'Etat ; sinon il faudra que je recherche des occasions, en me perdant, donner ma vie avec honneur, aimant mieux faillir à l'Etat que si l'Etat me faillait. J'ai assez de courage et pour l'un et pour l'autre [1].

1597. — 16 mai.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Je suis bien marri que ces messieurs de la cour du Parlement aient encore

1. Le Parlement refusait d'enregistrer des édits royaux portant création d'offices. Il fit au mois d'avril d'audacieuses

fait les fols. Puisqu'il faut que j'y aille moi-même, je le ferai, et aime mieux y aller dix fois que de laisser perdre la France. Je retournerai dimanche coucher à Paris, et si ce jour-là vous voulez venir dîner à Livry, vous verrez courre un cerf. Dites à mr le Chancelier qu'il se prépare de ce qu'il aura à dire ; pour moi je suis tout préparé. Bonsoir, mon compère. Ce XVIe mai à Monceaux, 1597.

HENRY.

1597. — 21 mai.

Allocution au Parlement de Paris.

Ce m'est un extrême déplaisir, Messieurs, que la première fois que je suis venu en mon Parlement, ce soit été pour le sujet qui m'y mène. J'eusse bien plus désiré y venir tenir mon lit de justice, vous ramentevoir vos devoirs, vous recommander, en l'administration d'icelle, vos consciences et la mienne ; mais le malheur du

remontrances. Le roi lui envoya les 12 et 14 mai des lettres de jussion auxquelles la cour n'obéit pas. Le 19, le chancelier fit assembler toutes les chambres, leur lut une nouvelle lettre du roi. Deux jours après, le roi vint tenir son lit de justice.

temps ne l'a voulu permettre. Je suis donc été poussé de venir ici par vos longueurs, vos opiniâtretés et vos désobéissances, et encore pour le salut de l'Etat, duquel je vous ai fait voir le péril éminent, qui toutefois ne vous a ému. Or je suis poussé de telle passion à la conservation d'icelui, qu'elle me ferait peut-être parler avec plus d'aigreur non que je devrais, mais que la corruption du siècle ne le requiert. Qui me fait taire et commander à mon chancelier de vous faire entendre plus amplement mes volontés.

Prononcé par le Roi en Parlement, le mercredi XXI[e] mai 1597.

1597. — 2 juillet.

Au capitaine des Combes [1].

Capitaine Combes, Encore que l'occasion qui se présente de me faire service en ce siège soit assez urgente et importante pour convier les

1. Jean de Meslon, seigneur des Combes, avait été pourvu, en 1590, d'une compagnie de gens de guerre à pied au régiment de Navarre.

gens de bien qui ont du zèle et affection au salut de l'Etat, toutefois voyant que vous ne veniez point, j'ai estimé à propos de vous faire cette lettre, afin que vous avanciez votre venue en cette armée et vous hâtiez auprès de votre compagnie, m'assurant que, puisque j'y suis en personne, exposant ma vie à toutes sortes de hasards, vous auriez du regret de demeurer en votre maison et voir écouler tant de belles occasions qui s'offrent d'acquérir de l'honneur et de la réputation, sans faire paraître votre valeur et mérite, et que quand vous ne seriez point appelé par deçà par le devoir de votre charge, le péril auquel se retrouve l'Etat vous servirait d'un assez puissant aiguillon pour ce faire. Ne faillez donc, incontinent la présente, à vous acheminer, sur tant que vous aimez mon contentement et le bien de mon service, car votre charge ne peut demeurer plus longuement sans vous. Je vous assure que vous serez le bien venu. Ecrit au camp devant Amiens, le II[e] jour de juillet 1597.

HENRY.

1597. — 8 juillet.

A Monsr de Rosny.

Mon ami, Je vous fais ce mot par Guichard, l'un de mes valets de chambre, pour vous dire qu'incontinent et au plus tôt qu'il vous sera possible, vous donniez ordre suivant ce qui avait été résolu avant mon partement de Paris, que les quatre mille écus destinés pour mon artillerie soient envoyés ici ; car à faute de cela, je prévois beaucoup de mal, s'en étant allés d'aujourd'hui déjà cinq canonniers, et les autres officiers ne voulant servir sans argent. Donnez aussi ordre à ce qu'il faut pour mes écuries ; c'est pitié de voir comme je suis de ce côté-là, comme aussi à ce qui est nécessaire pour mes habillements, d'autant que je suis tout nu, et il me semble qu'il n'est pas raisonnable que m'employant comme je fais pour le salut de la France, je sois ainsi traité. Je vous recommande ces trois choses-là et vous prie de les affectionner, si vous m'aimez et désirez me faire service agréable. A Dieu. Au camp devant Amiens, ce VIIIe juillet 1597 [1].

HENRY.

1. Rosny par ordre du roi était entré, en 1596, dans le con-

1597. — 20 août.

A Monsr de Tartigny[1].

Monsr de Tartigny, J'ai reçu hier votre dépêche par le sieur du Mesnil, qui m'est arrivé avec vos bonnes gens de Tartigny. Ceux d'Auviller sont venus ce matin, tous braves et francs picards, bien portants et bien voulants, qui nous seront de bonne aide et dont je vous remercie grandement. Ils sont asteure mis à la pioche, où ils font rage, se mêlant volontiers aux soldats. Tâchez de m'en rabattre de pareils le plus que possible par deçà Montdidier. Secouez un peu cette noblesse pour qu'elle en fasse à votre exemple. Les ennemis nous arrivent grand train, la bataille avecques. Hâtez-vous pour y être. Au camp devant Amiens, ce samedi vingt.

Votre plus affectionné ami,

HENRY.

seil institué deux ans auparavant pour remplacer le surintendant des finances d'O. Pendant le siège d'Amiens, il fut l'homme de confiance du roi auquel il fournissait chaque mois 150.000 écus.

1. Jean de Laval, seigneur de Tartigny en Picardie, très peu connu.

1597. — 29 août.

A Monsr de Harambure.

Borgne, J'ai été très aise de savoir que vous êtes arrivé à Paris. Hâtez-vous, si vous voulez être à la bataille, car les ennemis marchent droit à nous. Je monte à cheval pour les aller reconnaître. Usez de diligence si vous m'aimez; et si par delà il y en a encore, hâtez-les. A Dieu. Ce vendredi matin à six heures, au camp devant Amiens, XXIXe août.

HENRY.

1597. — 30 août.

A Madame Catherine [1].

Ma chère sœur, Vous aurez les premières nouvelles de l'heureux succès que Dieu m'a donné

1. Mme Catherine, la jeune sœur du roi, gouvernante de Béarn et Navarre, princesse vive, spirituelle, très aimée de son frère qui l'appelait *petite sœur*, mais qui s'opposa avec la plus grande énergie à son mariage avec le comte de Soissons. Elle aimait le prince depuis 1587 et refusait tout autre parti.

aujourd'hui [1]. Il était venu mille chevaux des ennemis, conduits par tous leurs vieux capitaines pour reconnaître le logis de leur armée et le moyen de secourir Amiens. Avec deux cents chevaux et cent cinquante carabins je les ai défaits, n'ayant perdu que deux arquebusiers à cheval. Il y a trois cents des ennemis morts, et plus, deux cornettes prises. Les noms des prisonniers ne se peuvent savoir que demain. Il est minuit et ne fais que venir. Faites part à mes bons serviteurs de ces bonnes nouvelles. Je vous baise cent mille fois les mains. Ce trentième d'août 1597.

1597. — 20 septembre.

A Monsr de Crillon.

Brave Crillon, Pendez-vous de n'avoir été ici près de moi lundi dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui peut-être se verra jamais. Croyez que je vous y ai bien désiré.

Elle finit par épouser en 1600 le duc de Bar. Elle resta toujours attachée à la religion réformée.

1. C'est l'avant-garde ennemie qui fut défaite; « mille chevaux ennemis chargés par le roi » dans cette rencontre du 19 avril.

Le cardinal nous vint voir fort furieusement, mais il s'en est retourné fort honteusement. J'espère jeudi prochain être dans Amiens, où je ne séjournerai guère, pour aller entreprendre quelque chose, car j'ai maintenant une des belles armées que l'on saurait imaginer. Il n'y manque rien que le brave Crillon, qui sera toujours le bien venu et vu de moi. A Dieu, ce XX[e] septembre, au camp devant Amiens [1].

HENRY.

1597. — 23 septembre.

A mon cousin le duc de Joyeuse, maréchal de France.

Mon cousin, Votre homme a vu tous nos ébats et nos combats. Il y a vu venir le cardinal furieusement et s'en retourner honteusement, sans

1. Le cardinal Albert d'Autriche, avec 4.000 chevaux et 15.000 hommes de pied, essaya de délivrer Amiens. Il fut repoussé par le roi, le 15 septembre, et le lendemain, ne voulant pas s'engager à fond, il battit en retraite. Voltaire, dans une note de la *Henriade*, fut trahi par sa mémoire lorsqu'il imagina le billet devenu légendaire : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. » Il avait sans doute lu : *Pendez-vous*, etc.

battre tambour ni sonner trompette[1]. Ceux de cette ville ont capitulé, et jeudi, Dieu aidant, nous entrerons dedans, et dès le lendemain nous en partirons avec l'armée, pour aller faire quelque chose et employer le mois d'octobre prochain, ce que j'espère, et avec fruit. Après, je pourrai aller faire un tour à Paris, et de là peut-être jusque sur la rivière de Loire et en Bretagne, pour y faire la guerre au duc de Mercœur[2], s'il ne se veut ranger à son devoir et devenir sage. En ce cas, je me promets de vous voir, car j'aurai fait la moitié du chemin, et vous prendrez la peine de faire le reste. Assurez-vous toujours de mon amitié et me mandez des nouvelles de vos quartiers, et comme le tout y va pour mon service, lequel je vous recommande. A Dieu, mon cousin. Ce XXIII[e] septembre, au camp devant Amiens.

HENRY.

1. On remarquera le ton triomphant et l'allure joyeusement précipitée et martelée de la phrase.

2. Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, qui essayait de se rendre indépendant en Bretagne où il avait pris le titre de gouverneur « en attendant un roi catholique ».

1597. — 28 septembre.

A Madame Catherine.

Ma chère sœur, Il faut que les déplaisirs talonnent toujours les contentements. Vous pouvez penser quel je devais avoir du succès d'Amiens, et quel regret j'ai dans l'âme de voir le cours de ma bonne fortune arrêté par un débandement général de mon armée, qui, l'argent à la main, n'a su être empêché, tant la légèreté des Français est grande ! Et l'exemple pernicieuse des grands a été suivie. Je ne me plains de personne, mais je me loue de peu. S'ils disent que je leur ai donné congé, me le devaient-ils demander ? J'avais jeudi au soir cinq mille gentilshommes ; samedi à midi je n'en ai pas cinq cents. De l'infanterie le débandement est moindre, bien que très grand. Le conseil avait été bien tenu, les résolutions bien prises, les sujets de bien faire très beaux, les soldats ennemis étonnés, leurs villes effrayées ; mais qui, ainsi que Dieu, peut faire quelque chose de rien ? Pour avoir la connaissance de tout ce que dessus plus que nul, et pour y être plus intéressé en l'honneur et au profit que nul, j'en porte plus

de regret. Je monte à cheval et vais faire revue de mes restes, puis prendre résolution de ce que j'aurai à faire; de quoi je vous avertirai. Bonjour, ma chère sœur. Ceux qui n'ont point été à Amiens doivent être bien honteux [1]. Jugez que doivent être ceux qui m'y ont laissé. Je vous baise cent mille fois. Ce XXVIII[e] septembre.

HENRY.

1597. — 22 octobre.

A Gabrielle d'Estrées.

Mes chères amours, Il faut dire vrai, nous nous aimons bien ; certes, pour femme il n'en est point de pareille à vous ; pour homme, nul ne m'égale à savoir bien aimer. Ma passion est toute telle que quand je commençais à vous aimer; mon désir de vous revoir encore plus violent qu'alors; bref je vous chéris, adore et honore miraculeusement. Pour Dieu, que toute cette absence se passe comme elle a commencé

1. Amiens se rendit après six mois de siège. Le roi voulait, disait-il, rendre au cardinal sa visite du côté d'Arras. Il ne put tenter aucune entreprise sérieuse, car presque toute la noblesse se débanda.

et bien avancé ! car dans dix jours j'espère mettre fin à ce mien exil. Préparez-vous, mon tout, de partir dimanche, et lundi être à Compiègne; si vous y pensez être ce jour, il m'arrivera bien des affaires, ou je m'y trouverai. Mad[e] de Vau est ici ; je ne l'ai vue ni ne la verrai si ne me le commandez. Bonsoir, mon cœur, je vous baise un million de fois les mains. Ce XXII[e] octobre, d'Amiens.

1597. — 8 novembre.

A Mons[r] du Plessis.

Mons[r] du Plessis, J'ai un extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, auquel je participe et comme Roi et comme votre ami [1]. Comme le premier, je vous en ferai justice et me la ferai aussi ; si je ne portais que le second titre, vous n'en avez nul de qui l'épée fut plus prête à dé-

1. Le marquis de Saint-Phal, beau-frère du maréchal de Brissac, avait attaqué avec ses gens et failli tuer, dans les rues d'Angers, Duplessis-Mornay. Cet odieux attentat indigna une partie de la noblesse française et excita la juste colère du roi qui prit énergiquement la défense de son « sujet et de son ami ».

gainer que la mienne, ni qui vous portât sa vie plus gaiement que moi. Tenez cela pour constant qu'en effet je vous rendrai office de Roi, de maître et d'ami ; et sur cette vérité je finis, priant Dieu vous tenir en sa garde. De Fontainebleau, ce VIIIe novembre.

HENRY.

Je serai le VIe du prochain à Blois, sans faillir, bien résolu d'apprendre les passe-pieds de Bretagne.

1598. — 28 janvier.

A Monsr de Crillon.

Brave Crillon, Ce serait trop de n'avoir été au siège d'Amiens et faillir à celui de Nantes [1]. Le s^r de Pilles, qui a vu le premier, vous témoignera ce qui s'y est fait et comme je vous y ai désiré ; que si vous manquez au second, il n'y a plus d'amis. Quant à de mes nouvelles, ce serait

1. Le roi avec une armée s'achemina, en février 1598, vers la Bretagne pour soumettre le dernier chef de la Ligue, le duc de Mercœur. Celui-ci traita le 3 avril, à Angers.

faire trop de tort à la suffisance du porteur ; si bien que je remettrai le surplus à lui, et finirai par vous assurer que l'occasion de vous témoigner que je vous aime ne se présentera jamais que je ne l'embrasse avec toute l'affection que vous sauriez désirer de moi. A Dieu, brave Crillon. Ce XXVIII[e] janvier, à Paris.

HENRY.

1598. — 19 avril.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Je vous prie de croire que le mariage de mon fils de Vendôme avec M[lle] de Mercœur ne diminuera en rien l'amitié que je vous ai portée et vous porte ; car me servant bien comme vous faites et avec fidélité et affection, je la reconnaîtrai toujours telle que vous la sauriez désirer, et vous rendrai certaine preuve de la mienne. Dieu m'a donné ce jour d'hui un fils qui ne sera moins beau que mon fils de Vendôme, et il succédera en sa place. Je hâte ici les affaires tant qu'il m'est possible, pour être à Paris dans la mi-mai, où je ne séjourne-

rai point ; et m'en irai vous trouver sur la frontière, soit pour la paix, soit pour la guerre [1] ; ce que je n'ai plus tôt pu, parce que ceux de Bretagne ne m'ont encore fourni qu'une partie de ce qu'ils m'avaient promis, et ai été contraint d'en emprunter, pour dès le lendemain les faire marcher vers la frontière avec des étapes que je leur ai fait dresser et des commissaires pour les conduire ; desorte qu'ils arriveront delà en même temps que je m'y rendrai. Incontinent que les ambassadeurs étrangers seront dépêchés, je vous avertirai de ce que nous aurons résolu. Vivez assuré que je vous aime et que je le vous témoignerai en tout ce qui s'offrira pour votre contentement [2]. A Dieu, mon compère. Ce dimanche au soir, XIXe avril, à Nantes.

HENRY.

1. Le traité de paix avec l'Espagne, longtemps discuté, fut conclu le 2 mai 1598, à Vervins.

2. Le petit César de Vendôme, l'aîné des fils d'Henri et de Gabrielle, avait été fiancé à la fille unique du duc de Mercœur et pourvu du gouvernement de la Bretagne. Alexandre, dit le chevalier de Vendôme, naquit le 19 avril 1598 et fut reconnu l'année suivante.

1598. — 5 mai.

A Mons[r] *de Caumont*[1].

Mons[r] de Caumont, Ce mot par Perryèque, l'un de mes sommeliers de paneterie, est pour vous prier de m'envoyer par les premiers une douzaine d'oies salées de Bearn, les plus grasses que vous pourrez recouvrer, de sorte qu'elles fassent honneur au pays. Car quant à mes nouvelles, je vous dirai qu'ayant réduit cette province en mon obéissance, aussitôt que j'aurai fait un tour jusques à Rennes, Dinan et Saint-Malo, où je m'achemine, je m'en retournerai sur la frontière de Picardie, espérant me rendre à Paris dans la fin de celui-ci. J'ai mis fin à l'affaire de ceux de la Religion, et de côté-là j'ai l'esprit en repos [2]. L'on m'a assuré que depuis peu vous étiez venu en Saintonge, à cause de la mort de feu mad[e] de Brisambourg [3]. Vous ne sauriez

1. M. de Caumont, gouverneur et lieutenant du roi en Périgord et capitaine des gardes, le beau-frère de Biron, fut chargé, en 1599, de faire exécuter en Béarn l'édit de rétablissement de la religion catholique.

2. L'édit fut scellé à Nantes, le 13 avril 1598.

3. Jeanne de Gontaut, dernière fille du baron de Biron, et tante du maréchal, mariée au seigneur de Brisambourg, puis à Jean de Caumont, oncle de la Force. Lors de la Saint-Barthélemy, elle avait sauvé le jeune Caumont.



croire comme je la regrette, car outre que mon inclination me portait à l'aimer, elle méritait cela pour sa vertu et son affection à mon service. Je participe à la perte que tous ses parents ont faite. Je vous recommande ce qui est de mon service, et que vous me teniez souvent averti de ce que vous apprendrez m'y importer. Sur ce, Dieu vous ait, Mons[r] de Caumont, en sa garde. Ce V[e] mai, à Nantes.

HENRY.

1598. — 14 mai.

A Gabrielle d'Estrées.

Mes chères amours, Le pouvoir de mon fils a été vérifié avec un extrême applaudissement. Un conseiller qui en a été le rapporteur a triomphé, comme aussi l'avocat qui a déclamé en sa faveur. Je vous en dirai des particularités qui ne vous déplairont pas. Guichart est venu qui m'a apporté des nouvelles de mes ouvrages tant charnels que de pierre. Tout s'y porte bien, Dieu merci. Il faut que je vous die que jamais roi n'eut les cœurs des Bretons comme moi, et

vous assure que je les laisserai bien acquis au capitaine Vendôme. M. de Sourdeac vous a mené une très belle haquenée, et m'en donne une qui sera aussi pour vous. Je m'en vais dire adieu à ces dames, car il me faut partir demain grand matin. Quelle joie de penser vous voir dans trois jours, et, mon menon, que je chérirai vous. L'on me veut faire peur du chemin que je trouverai d'ici à Laval ; mais ils sont bien trompés, car pour aller à vous je ne cours pas, je vole. Vous n'aurez plus de moi qu'une lettre ; bonjour, mon tout. Je baise vous un million de fois. Ce XIIII[e] mai, de Rennes.

HENRY.

1598 au plus tard. — 21 mai.

A Gabrielle d'Estrées.

Ces vers vous représenteront mieux ma condition et plus agréablement que ne ferait la prose. Je les ai dictés, non arrangés [1]. Nous prîmes

1. Voici cette poésie qui est devenue si populaire et se chante sur un air de Noël du temps de Charles IX :

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie,
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

L'amour sans nulle peine
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous vos étendards.
Cruelle départie...

Je n'ai pu dans la guerre
Qu'un royaume gagner ;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie...

Partagez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie...

Bertaut est probablement l'auteur de ces vers, car on retrouve dans ses œuvres des tournures et des idées pareilles. Que doit-on entendre par « dicter » ? Sans doute, le roi a commandé la pièce, en indiquant le sujet et les sentiments à développer.

On a attribué à Henri IV beaucoup d'autres vers, des couplets à la comtesse de Moret.

Viens, Aurore,
Je t'implore ;
Je suis gai quand je te vois,

arsoir force connils [1] au parc, avec beaucoup de plaisir. Je m'en vais aux promenoirs voir les lieux qui seront dignes de vous y souhaiter, je dis spécialement, car généralement je vous souhaite partout où le devoir et le destin me mènent. Soyez de retour demain, je vous supplie ; et croyez que je mangerai plus volontiers nos connils que vous rapporterez de Bene que de ceux de ce lieu. Faites mes recommandations à votre tante. Aimez votre sujet, qui n'adorera jamais que vous, je vous le jure, mes chères amours. Je reçus votre lettre arsoir, et attends Sauveterre en bonne dévotion. Bonjour, mon tout. Tenant vos promesses, vous êtes la plus heureuse femme du monde. Je baise vos beaux yeux un million de fois. Ce XXI[e] mai.

1598. — 12 septembre.

A Gabrielle d'Estrées.

Mes belles amours, Deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez un cavalier qui

un cantique composé après la bataille d'Ivry et même un long poème, l'*Amour philosophe*, adressé à une religieuse. Voir E. Jung à ce sujet.

1. Lapins.

vous aime fort, que l'on appelle Roi de France et de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible. Celui de votre sujet est bien plus délicieux. Tous trois ensemble sont bons, à quelque sauce que l'on les puisse mettre et n'ai résolu de les céder à personne. J'ai vu par votre lettre la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je suis fort aise qu'aimiez bien ma sœur ; c'est un des plus assurés témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grâce, que je chéris plus que ma vie, encore que je m'aime bien. C'est trop causé, pour vous voir si tôt. Bonjour, mon tout. Je baise vos beaux yeux un million de fois. Ce XIIe septembre, de nos délicieux déserts de Fontainebleau.

1598. — 10 octobre.

A Monsr de Crillon.

Brave Crillon, Vous avez oublié votre maître et vos amis ; je n'en fais de même ; aussi aimé-je mieux que vous ne faites. Vous saurez de mes nouvelles par le s^r de Pilles ; mais par ce mot vous serez assuré de la continuation de mon amitié. Il y a fort longtemps que l'on dit que vous venez ; mais je n'en croirai rien que je ne vous

voie. A Dieu, brave Crillon. Ce X[e] octobre, à Monceaux[1].

HENRY.

1598. — 29 octobre.

A Gabrielle d'Estrées.

J'ai pris le cerf en une heure avec tout le plaisir du monde, et suis arrivé en ce lieu à quatre heures. Je suis descendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau ; mes enfants m'y sont venus trouver, ou, pour mieux dire, l'on les y a apportés. Ma fille amende fort et se fait belle, mais mon fils sera plus beau que son aîné. Vous me conjurez, mes chères amours, d'emporter autant d'amour que je vous en laisse. Ah ! que vous m'avez fait plaisir ! car j'en ai tant, que croyant avoir tout emporté, je craignais qu'il ne vous en fût point demeuré. Je m'en vais las entretenir Morphée ; mais s'il me représente autre songe que de vous, je fuirai à tout jamais sa compagnie. Bonsoir pour moi, bonjour pour vous, ma chère maîtresse, je vous baise un million de fois vos beaux yeux. Ce XXIX[e] octobre.

1. Monceaux, près Meaux, château construit par Catherine de Médicis et donné par le roi à Gabrielle. Le roi y séjourna pendant le mois d'octobre.

Le Roi de France
et la restauration du royaume

1599-1610

« La France m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. »

« Mon intention est de vaquer à affermir la tranquillité de mon royaume et le purger par douceur et justice des mauvaises et inquiètes humeurs qui y restent de la licence et confusion passée. »

I

1599-1606.

Le mariage florentin. — La guerre de Savoie et l'annexion de la Bresse. — Les complots réprimés. — Le règne de la marquise de Verneuil.

Amour, mariage, guerre, restauration de l'ordre et de l'autorité royale... La charmante Gabrielle est morte subitement et le roi donne son cœur à Henriette d'Entragues. Il fait cependant prononcer la dissolution de son mariage avec Marguerite de Valois. Il épouse la princesse de Toscane, Marie de Médicis (17 décembre 1600), et bientôt la naissance du Dauphin assure l'avenir de sa monarchie. Il a mené de front une heureuse guerre avec le duc de Savoie et ce beau mariage avec l'héritière de son banquier. Car, aussitôt libre du côté de l'Espagne, Henri IV a réclamé le marquisat de Saluces volé pendant les troubles par Charles-Emmanuel. Celui-ci, à la fin de 1600, après la prise de Bourg, de Montmélian, de Chambéry, est réduit à être duc « sans Savoie ». Il doit céder au traité de Lyon (17 janvier 1601) en échange de Saluces, la Bresse, le Bugey, Gex et le Val-Romey.

La France et son roi reprenaient haleine, quand des troubles éclatent dans l'ouest, fomentés par des conspirateurs avec la complicité de l'Espagne. Le maréchal de Biron est arrêté, condamné à mort, exécuté (juillet 1602). Cet exemple terrible ne suffit pas. La triste famille des d'Entragues reprend ses menées. Le roi fait emprisonner le comte d'Auvergne et pardonne à sa maîtresse. Le duc de Bouillon compromis s'enferme dans Sedan, puis se soumet (2 avril 1606). C'est le dernier des complots.

1599. — 11 février.

Au Connétable.

Mon compère, Je suis très marri de la brouillerie qui est arrivée entre mon neveu de Joinville et Termes ; si le dernier a manqué au devoir et respect que doivent les gentilshommes aux princes, il faut qu'il le satisfasse, et certes que l'on lui apprenne à parler ; si mon neveu l'a voulu gourmander, je veux aussi peu que les princes apprennent à gourmander ma noblesse ; cette autorité seule n'appartient qu'à moi ; je ne veux céder ce droit à personne et n'en abuser point. Je parle de ces affaires en général, comme n'en sachant encore aucune particularité. Baste ! la brouillerie est ; il faut porter les remèdes. Voici mon opinion : c'est de faire commandement par un capitaine des gardes à M. d'Esguillon, de Sommerive et comte d'Auvergne, de ma part, de ne bouger de leur logis, sur peine de désobéissance, jusques à mon arrivée, et un autre très exprès commandement de faire trouver le prince de Joinville à Paris dimanche, que j'y serai, Dieu aidant, sur peine de mon indignation. Sera fait au grand écuyer pareil commandement

de ne bouger de son logis, et Termes soigneusement gardé où il est. Je prie Dieu que ma lettre trouve tout d'accord et qu'il ne faille que la jeter au feu ; mais souvenez-vous, mon compère, que si vous faites faire quelque commandement de ma part, de le faire observer quel que ce soit ; car des jeunes gens sans obéissance ne sont point à tolérer au temps où nous sommes [1]. Bonsoir, mon compère. J'ai eu beaucoup de plaisir à la chasse, comme vous dira ce porteur. Ce XI[e] février 1599, à Fontainebleau.

HENRY.

1599. — 15 avril.

A Madame Catherine.

Ma chère sœur, J'ai reçu à beaucoup de consolation votre visite ; j'en ai bien besoin, car mon affliction est aussi incomparable comme

1. Le prince de Joinville était le frère du duc de Guise. Le duc d'Aiguillon et le comte de Sommerive, les deux fils de Mayenne, étaient ses cousins germains. Le comte d'Auvergne était le gendre du connétable. César-Auguste de Saint-Lary, baron de Termes, était le frère du duc de Bellegarde et devint grand écuyer quand celui-ci se démit de sa charge.

l'était le sujet qui me la donne : les regrets et les plaintes m'accompagneront jusques au tombeau [1]. Cependant, puisque Dieu m'a fait naître pour ce Royaume et non pour moi, tous mes sens et mes soins ne seront plus employés qu'à l'avancement et conservation d'icelui. La racine de mon amour est morte, elle ne rejettera plus [2] ; mais celle de mon amitié sera toujours verte pour vous, ma chère sœur, que je baise un million de fois. Ce XV[e] avril 1599, à Fontainebleau.

1599. — 17 juillet.

A Mons[r] de Caumont.

Mons[r] de Caumont, Outre mon autre lettre que vous recevrez par cette même voie, je vous fais ce mot de ma main, pour vous dire que vous m'avez fait service très agréable de me

1. Gabrielle mourut presque subitement le 10 avril, au sortir d'une collation chez le financier Zamet, ami du roi. Le duc de Bar avait envoyé une personne pour présenter ses condoléances au roi avec une lettre très affectueuse de Catherine à son « cher et brave roi ».
2. Porter des rejetons.

faire entendre que vous prévoyez que quelques-uns me veulent faire des remontrances sur la vérification de mon édit touchant le rétablissement de la religion catholique en mon pays de Béarn ; mais je ne veux pas que pour cela l'on diffère la vérification d'icelui. Pour ce, portez-vous en cette affaire avec telle roideur que je sois obéi. Vous ne sauriez croire de quelle importance cela m'est à présent, mêmement à Rome, où cela serait pour traverser les affaires que j'y ai, desquelles vous savez assez juger l'importance. C'est pourquoi je vous recommande cette affaire, et ne recevez aucune remontrance sur ce fait-là. Je suis très aise de ce que, passant par la Guyenne, vous avez trouvé un chacun bien disposé à la paix et à m'obéir. J'espère que Dieu me fera la grâce que je le serai des uns et des autres, si je suis bien servi de ceux que j'emploie et qui ont charge. Je vous dirai que j'ai fait un tour à Paris, de quinze jours, où j'ai bien passé mon temps, car j'y étais allé pour voir les dames et mes bâtiments, et sans gens de conseil ni d'affaires. Mes hôtes ont été Gondi et Zamet [1], et n'ai jamais couché

1. Le cardinal Pierre de Gondi, évêque de Paris. Zamet, riche banquier originaire de Lucques, ami du roi qui soupait souvent chez lui, y menait ses maîtresses et plus tard la reine.

deux fois en un même lieu. Je suis de retour en cette ville d'hier seulement où je séjournerai sept ou huit jours et d'ici m'acheminerai à Blois, où je ferai quelque séjour. Cependant donnez-moi avis de tout ce que vous apprendrez m'importer. J'attends par le retour de mon laquais amplement de vos nouvelles sur toutes les occurrences [1] de delà. Surtout gardez-vous bien de recevoir ceux des Etats de mon pays ni autres à me faire aucune remontrance sur la vérification de mon édit, car c'est chose que je ne veux souffrir ; et faut qu'ils se réduisent à m'obéir et considérer que j'ai fait le tout pour le bien général des uns et des autres. Donnez-moi avis de la réception de la présente par la voie de la poste de Dax. A Dieu, Mons[r] de Caumont, lequel je prie vous avoir en sa garde. Ce XVII[e] juillet, à Orléans.

HENRY.

1599. — 28 juillet.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, Ayant su que vous êtes à Paris,

1. Sur les choses qui se présentent.

je vous ai dépêché ce laquais pour vous dire comme je suis venu faire un tour jusqu'ici, d'où je pars demain matin pour aller coucher à Orléans, et le lendemain à Blois, Dieu aidant, où je vous prie de vous rendre aussitôt, et où nous mangerons les meilleurs melons et fruits du monde et y passerons aussi bien notre temps. Mais souvenez-vous aussi d'amener avec vous, soit par amour ou par force, le lévrier ; car il est de trop bonne compagnie pour le laisser là, et avec lui Saint-Victor avec ses chiens ; car autrement, durant notre absence, il ruinerait toutes nos garennes d'alentour de Paris et prendrait toutes nos perdrix. Je vous prie, mon compère, de hâter votre venue, assuré que vous serez le bienvenu et vu de moi, qui vous aime comme vous le sauriez souhaiter. Bonjour. Ce mercredi matin, XXVIIIe juillet, au bois Malesherbes.

1599. — 7 octobre.

A Mad^{lle} d'Entragues [1].

J'ai bien connu par votre lettre que vous n'aviez pas les yeux bien ouverts, ni les con-

1. Henriette de Balsac, fille de François de Balsac, seigneur d'Entragues, et de Marie Touchet, devint la maîtresse du roi

ceptions aussi, car vous avez pris la mienne d'un autre biais que je ne l'entendais. Il faut laisser ces brusquetés si vous voulez l'entière possession de mon amour Car comme roi et comme gascon, je ne sais pas endurer ; aussi ceux qui aiment parfaitement comme roi veulent être flattés, non rudoyés. Quand Mr d'Entragues sera ici, je vous témoignerai si je vous aime ou non. Cependant il vous sied mal d'en douter, et cela m'offense. Arsoir votre diamant tomba hors d'œuvre, et fort heureusement je le retrouvai. Dieu sait si j'en fus en peine, car j'eusse mieux aimé avoir perdu le doigt, tenant si cher tout ce qui vient de vous que rien n'en approche en comparaison. Naus n'est point encore venu ; j'espère vous voir dimanche en public, puisque me l'avez dénié en particulier. Bonjour, mes chères amours, je ne suis pas bien satisfait, je ne le vous puis taire. Je baise vos beaux yeux un million de fois. Ce VIIe octobre.

quelques mois après la mort de Gabrielle. Elle avait plus d'esprit, mais moins de beauté et de bonté que l'autre. Coquette et perfide, douée d'un « mauvais naturel », elle s'entendit avec ses tristes parents pour n'accorder au roi ses faveurs que moyennant un don de 100.000 écus et une promesse de mariage dûment signée. Naus était l'agent de la famille d'Entragues.

1599. — 12 octobre.

A Mad^{lle} d'Entragues.

Mes chères amours, Je me suis levé de bon matin et me suis allé promener à la forêt. Je vous jure que je me suis trouvé si faible que je n'ai su endurer l'amble de ma haquenée. De mal je n'en sens plus, Dieu merci ; mais j'ai été d'autres fois malade un mois que je ne demeurais pas si débile. Si mon mal eut continué, je vous eusse envoyé quérir. Je suis si triste de ne vous voir point que rien ne m'apporte de contentement. Aimez-moi bien hardiment, car je vous chéris plus que je ne fis jamais. Votre frère, le comte, et moi le vous pourrait bien témoigner, que j'ai entretenu ce matin à cheval une heure de vous. Bonjour le tout à moi, je te baise un million de fois. Ce XII[e] octobre.

1599. — 13 octobre.

A Mad[lle] d'Entragues.

Si mon amour se gouvernait selon les occasions que l'on m'en donne, vous recevriez de

moi une aussi froide réponse qu'ont été les deux lettres que j'ai reçues de vous. Je ne laisse pas de m'en plaindre, et certes je n'avais pas desservi [1] cela de vous. Pour ce que m'a apporté Naus, il vous en fera la réponse plus pleine d'amour peut-être que je ne dois. Le sommeil me fait remettre le tout sur lui et finir vous baisant un million de fois les mains. Ce XIIIe octobre.

1599. — 13 octobre.

A Mad^lle^ d'Entragues.

Mes chères amours, Je reçus arsoir votre lettre par le retour de Petit, recevant avec extrême contentement de l'honneur que vous me faites de m'assurer toujours de votre bonne grâce. J'ai vu par icelle l'étonnement de votre père ; il a bien raison, car sa procédure m'a aliéné de toutes sortes de traités avec lui. Vous me mandez que vous espérez qu'il me contentera ; je vous supplie à mains jointes, ma chère âme, que

1. Mérité.

je n'aie plus affaire à lui. Pouvant trouver notre contentement entre nous deux, sachons-nous-en le gré tout entier. L'argent pour vous acheter une terre est tout prêt ; rien ne vous manquera. Marchaumont viendra dans une heure ; Mr de Fleury est ici ; je travaillerai pour vous plus que Naus ; mais ne m'allez plus brouiller avec cet homme qui n'a songé depuis hier qu'à trouver moyen d'accrocher encore quelque chose pour m'affliger. Je vous en supplie encore le genou en terre, et que nos heurs [1] ne dépendent plus que de nous. S'il vous plaisait vendredi venir dîner à Fleury, je tâcherais à vous y faire bonne chère. Aimez-moi comme celui qui n'aimera jamais que vous. Sur cette vérité, je baise un million de fois tous les petits garçons [2]. Ce XIIIe octobre.

1599. — 23 octobre.

A Madlle d'Entragues.

Mon cœur, Je suis extrêmement marri de ce que ne pouvez voir Fontainebleau, car vous y

1. Nos bonheurs.
2. Je baise votre sein. On trouve souvent cette expression dans les lettres à Mlle d'Entragues.

eussiez bien pris plaisir. Je trouve bon que vous vous reposiez aujourd'hui et demain, et veniez à Marcoussis mardi. J'espère avoir l'honneur de vous y voir ; mais souvenez-vous de loger en chambre, que nous puissions être ensemble jusques à neuf heures. Vous avez raison de conformer vos volontés aux miennes en ce qui vous touche, car je vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même. Envoyez-moi Naus, par qui je vous manderai ce que je veux faire pour vous. Je partirai demain matin pour aller à Villeroy [1], extrêmement mérancolique [2] de penser ne vous voir de trois jours. Bonjour, mon âme, je te baise un million de fois. Ce XXIII[e] octobre.

1. Le château de Villeroy est situé dans la commune actuelle de Mennecy, arrondissement de Corbeil (Seine-et-Oise). A Marcoussis (aujourd'hui dans le canton de Limours) était un château aux d'Entragues.

2. Mélancolique. La première forme rappelle l'étymologie *mœrens*.

1599. — 3 novembre.

La réponse du Roi aux députés de Toulouse touchant la vérification de l'Edit de Nantes.

Le roi parlant à MM. les députés de Toulouse auxquels il donne audience le même jour, entre autre chose leur dit en colère :

C'est chose étrange que ne pouvez chasser vos mauvaises volontés. J'aperçois bien que vous avez encore de l'Espagnol dedans le ventre. Et qui donc voudrait croire que ceux qui ont exposé vie, bien et état et honneur pour la défense et conservation de ce royaume seront indignes des charges honorables et publiques, comme ligueurs perfides et dignes qu'on leur courut sus et qu'on les bannisse du Royaume ? Mais ceux qui ont employé le vert et le sec pour perdre cet Etat seraient vus comme bons Français, dignes et capables de charges ! Je ne suis aveugle, j'y vois clair ; je veux que ceux de la Religion vivent en paix en mon Royaume et soient capables d'entrer aux charges ; non pas pour ce qu'ils sont de la Religion, mais d'autant

qu'ils ont été fidèles serviteurs à moi et à la couronne de France. Je veux être obéi, que mon édit soit publié et exécuté par tout mon Royaume. Il est temps que nous tous, saouls de guerre, devenions sages à nos dépens.

1599. — 3 novembre.

Réponse du Roi à messieurs les députés de Bordeaux, messieurs le second Président Chessac et conseiller Jessac et autres, faite à Saint-Germain en Laye, le 3e de novembre 1599, sur la vérification de l'Edit de Nantes [1].

Le Roi se jouant et s'égayant avec ses petits-enfants en la grand'salle du châtel de Saint-Germain en Laye, et voyant de l'autre côté de la salle MM. les députés, laissant ses enfants, les va accoster disant :

Ne trouvez point étrange de me voir ici folâtrer avec ces petits enfants ; je sais faire les

1. La copie de ces deux courtes harangues a été conservée à la Bibliothèque nationale dans le Fonds Fontette (Portef. VI, pièce 117).

enfants et défaire les hommes. Je viens de faire le fol avec mes enfants, je m'en vais maintenant faire le sage avec vous et vous donner audience.

Et étant entré en une chambre avec messieurs le chancelier et le maréchal d'Ornano, lieutenant pour le Roi en Guyenne, et messieurs les députés seulement, et ayant ouï le dit sieur président Chessac qui portait la parole et qui harangua cinq quarts d'heure, le Roi répondant dit :

Mons[r] de Chessac, Non seulement vous ne m'avez point ennuyé par trop grande longueur, ains plutôt je vous ai trouvé court, tant j'ai pris de plaisir à votre bien dire ; car il faut que je confesse en votre présence que je n'ai jamais ouï mieux dire ; mais je voudrais que le corps répondit au vêtement ; car je vois bien que vos maximes et propositions sont les mêmes et semblables qu'étaient celles que faisaient jadis le feu cardinal de Lorraine au feu Roi en la ville de Lyon, retournant de Pologne, tendant à ce remuement d'Etat. Nous avons obtenu la paix tant désirée, Dieu merci, laquelle nous coûte trop pour la commettre en troubles. Je la veux continuer et châtier exemplairement ceux qui voudraient apporter l'altération. Je suis votre Roi légitime, votre chef ; mon Royaume en est le corps ; vous avez cet honneur d'en être

membres, d'obéir et d'y apporter la chair, le sang, les os et tout ce qui en dépend. Vous dites que votre parlement seul en ce Royaume est demeuré en l'obéissance de son Roi, et partant, que vous ne devez avoir pire condition que le parlement de Paris et Rouen, qui, devant les débordements et orages de la Ligue, se sont dévoyés. Certes, ce vous a été beaucoup d'heur ; mais après Dieu, il en faut rendre louange, non seulement à vous autres, qui n'avez eu faute de mauvaise volonté pour remuer comme les autres, mais à feu Monsr le maréchal de Matignon, qui vous tenait la bride courte, qui vous en a empêché. Il y a longtemps qu'étant seulement roi de Navarre, je connaissais dès lors bien avant votre maladie ; mais je n'avais les remèdes en main; maintenant que je suis roi de France, je les connais encore mieux, et ai les matières en mains pour y remédier et en faire repentir ceux qui voudront s'opposer à mes commandements. J'ai fait un édit, je veux qu'il soit gardé ; et quoi que ce soit, je veux être obéi; bien vous en prendra si le faites. Mon chancelier vous dira plus en plein ce qu'est ma volonté.

1600. — 21 avril.

A Mad^lle^ d'Entragues.

Mademoiselle, L'amour, l'honneur et les bienfaits que vous avez reçus de moi eussent arrêté la plus légère âme du monde, si elle n'eût point été accompagnée de mauvais naturel comme la vôtre. Je ne vous piquerai davantage, bien que je le pusse et dusse faire, vous le savez. Je vous prie de me renvoyer la promesse que savez; et ne me donnez point la peine de la ravoir par autre voie. Renvoyez-moi la bague que je vous rendis l'autre jour. Voilà le sujet de cette lettre, de laquelle je veux avoir réponse anuit [1].

HENRY

1. L'affaire de la promesse a été expliquée en détail par Sully. Les d'Entragues commencèrent par faire payer au roi 100.000 écus, puis d'accord avec leur fille, la surveillèrent de près. Pour obtenir sa liberté, elle se fit écrire par le roi une promesse de mariage, au cas où elle aurait un fils au bout de six mois. Le mariage avec Marie de Médicis fut arrêté à la fin de 1599. Le roi réclama la remise de la fameuse promesse. (Les conditions n'en étaient d'ailleurs pas remplies, puisque la marquise accoucha d'un enfant mort.) Bien que le roi fût délié de son engagement, on continua à négocier la remise de cette promesse que M. d'Entragues ne voulut rendre qu'en 1603. Nous publions la lettre du même jour adressée au père.

1600. — 21 avril.

A Monsr d'Entragues.

Monsr d'Entragues, Je vous envoie ce porteur pour me rapporter la promesse que je vous baillai à Malesherbes. Je vous prie, ne faillez de me la renvoyer, et si vous me la voulez rapporter vous-même, je vous dirai les raisons qui m'y poussent, qui sont domestiques, non d'Etat ; par lesquelles vous direz que j'ai raison et reconnaîtrez que vous avez été trompé, et que j'ai un naturel que je peux dire plutôt trop bon qu'autrement, m'assurant que vous obéirez à mon commandement, je finirai, vous assurant que je suis votre bon maître

HENRY.

1600. — 5 mai.

A mon cousin le duc d'Epernon.

Mon ami, Le diocèse d'Evreux a gagné celui de Saumur ; et la douceur dont on y a procédé ôte l'occasion à quelque huguenot que ce soit de dire que rien y ait eu force que la vérité. Ce

porteur y était, qui vous contera comme j'y ai fait merveilles. Certes c'est un des grands coups pour l'Eglise de Dieu qui se soit fait il y a longtemps. Suivant ces erres[1], nous ramènerons plus de séparés de l'Eglise, en un an, que par une autre voie en cinquante. Il a ouï le discours d'un chacun, qui serait trop long à discourir par écrit ; il vous dira la façon que je veux que mes serviteurs tiennent pour tirer fruit de cet œuvre. Bonsoir, mon ami ; sachant le plaisir que vous en aurez, vous êtes le seul à qui je l'ai mandé. De Fontainebleau, ce V[e] mai 1600[2].

HENRY.

1. Suivant ce train, cette allure.

2. Le 4 mai eut lieu en présence du roi, à Fontainebleau, la célèbre conférence où Du Perron, évêque d'Evreux, argumenta contre Mornay au sujet de textes allégués par « le pape des huguenots » dans son *Traité de l'Eucharistie*. Ce dernier se défendit mal et dut confesser plusieurs inexactitudes. Cette défaite servait la politique du roi à l'égard des catholiques. Il s'empressa de l'annoncer à d'Epernon qu'il aimait pourtant fort peu. Cette lettre fit le tour du royaume.

1600. — 24 mai.

A Madame la Princesse de Toscane.

Les vertus et perfections qui reluisent en vous et vous font admirer de tout le monde avaient, il y a déjà longtemps, allumé en moi un désir de vous honorer et servir comme vous le méritez ; mais ce que m'en a rapporté Halincourt me l'a fait croître ; et ne vous pouvant moi-même représenter mon inviolable affection, j'ai voulu, en attendant ce contentement (qui sera bientôt si le ciel favorise à mes vœux[1]), faire élection, Madame, de ce mien fidèle serviteur Frontenac[2], pour faire cet office en mon nom, assuré qu'il s'en acquittera fidèlement, comme celui que j'ai nourri, et qui, mieux que

1. Première lettre de déclaration officielle adressée par le roi à Marie de Médicis, princesse de Toscane, fille du grand-duc François-Marie, accordée au roi le 25 avril 1600. Charles de Neuville, seigneur d'Alincourt, fils du ministre Villeroy, avait été envoyé à Rome pour remercier le pape de la dissolution du premier mariage d'Henri IV, et chargé en passant de rendre visite à la princesse de Toscane.

2. Favoriser *à*, locution gasconne.

3. Antoine de Frontenac, écuyer ordinaire du roi de Navarre, puis du roi de France. Ce « fidèle serviteur » devint, en 1607, premier maître d'hôtel du roi.

nul autre, a connaissance de mes intentions. Il vous découvrira mon cœur, et que vous trouverez non moins accompagné d'une passionnée volonté de vous chérir et aimer toute ma vie comme maîtresse de mes affections, mais de ployer dorénavant sous le joug de vos commandements celui de mon obéissance comme dame de mes volontés, ce que j'espère de vous pouvoir témoigner un jour, et vous confirmer en personne le gage qu'il vous porte de ma foi, si vous ajoutez pareille foi à lui qu'à moi-même ; de quoi je vous prie, et de lui permettre, après vous avoir salué et baisé les mains de ma part, qu'il vous présente le service d'un prince que le ciel vous a dédié et fait naître pour vous seule, comme pour moi il a fait votre mérite. Ce XXIIII[e] mai 1600, à Paris.

1600. — 24 juillet.

A Madame la Princesse de Toscane.

Ma maîtresse, Je viens de recevoir une lettre de vous par les mains de Juanini, qui m'a apporté beaucoup de contentement, comme seront[1]

1. Feront.

toutes celles que je recevrai, vous priant de m'en honorer le plus souvent que vous pourrez. Le duc de Savoie a fait le fin jusques à cette heure, mais je le presse de façon qu'il est au bout de son rolet[1] ; et si dans huit jours il ne me satisfait, la première lettre que vous recevrez de moi sera datée de Chambéry [2]. Toute son espérance est de me faire quelque méchanceté, mais Dieu m'en gardera premièrement pour vous, puis pour mes sujets. J'ai pris des eaux de Pougues, de quoi je me suis très bien trouvé ; j'achevai hier d'en prendre. Comme vous désirez la conservation de ma santé, j'en fais ainsi de vous et vous recommande la vôtre, afin que, à votre arrivée, nous puissions faire un bel enfant, qui fasse rire nos amis et pleurer nos ennemis. Frontenac me dit, à son arrivée, que vous désiriez avoir quelque modèle de la façon que l'on s'habille en France. Je vous envoie des poupines[3] ; et avec m^r le Grand[4] je vous enverrai

1. Rouleau.

2. Depuis plusieurs mois, le duc de Savoie faisait traîner les négociations entamées par Henri IV pour recouvrer son marquisat de Saluces. Henri se rendit à Lyon au début de juillet pour intimider le duc. Le 6 août, le roi n'ayant aucune réponse à une dernière sommation commença la guerre.

3. Poupées.

4. Le grand écuyer.

un très bon tailleur. Je commence à vous écrire librement ; usez-en de même, car nous sommes liés d'un lien que rien que la mort ne peut séparer. Résolvez-vous, ma belle maîtresse, de me faire faire une faveur, car de vous seule en veux-je porter à cette guerre. Je finirai par cette requête, que je vous supplie m'accorder, et baiserai cent mille fois vos belles mains. Ce XXIIIIe juillet, de Lyon.

1600. — 24 août.

A Madame la Princesse de Toscane.

Depuis le partement de mr le Grand, Constance est arrivé, dont j'ai reçu un extrême contentement, pour avoir su bien particulièrement par lui de vos nouvelles. Je vous remercie, ma belle maîtresse, du présent que vous m'avez envoyé ; je le mettrai sur mon habillement de tête, si nous venons à un combat, et donnerai des coups d'épée pour l'amour de vous. Je crois que vous m'exempteriez bien de vous rendre ce témoignage de mon affection, mais en ce qui est des actes de soldat, je n'en demande pas conseil aux femmes. Je me porte fort bien,

Dieu merci, vous aimant autant que moi-même. Si vous désirez autant me voir que moi vous, vous ne séjournerez guères là, après la venue de mr le Grand. Bonjour, ma belle maîtresse, je vous baise cent mille fois. De Chambéry, ce XXIIIIe d'août.

1600. — 22 septembre.

A Madame la Princesse de Toscane.

J'ai reçu deux lettres de vous, l'une de Saint-Léger, l'autre par le jeune Saint-Luc. Le même jour je vous avais écrit toutes nouvelles. Je pars lundi pour retourner à mon armée, que je fais renforcer autant que je vois qu'il est nécessaire. Le duc sans Savoie a vu le comte de Foyntés [1] et est de retour à Turin avec un visage qui témoigne du mécontentement. Il ne donne nul ordre à ses affaires ; ce que voyant, je lui sers de tuteur [2]. Je finirai, vous assurant que je

1. Fuentès, gouverneur du Milanais.

2. Le roi était entré, le 16 août, en Savoie, le 22 à Chambéry. Il prit ensuite Conflans, Saint-Pierre-d'Albigny, Charbonnière, Pierre-Châtel ; au milieu de septembre, il pouvait se dire maître de la Savoie. Le duc cherchait à obtenir des secours de l'Espagne qui ne voulut point intervenir.

désire extrêmement votre prompte arrivée, et vous baisant cent mille fois les mains. Ce XXII[e] septembre, à Grenoble.

1600. — 11 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mon menon, Nous arrivâmes hier, en ce lieu de Beaufort, à nuit fermante, où nos bagages ne sont encore arrivés à cette heure, que nous partons pour aller au col de Cormet reconnaître le passage. Il nous fallut mettre hier vingt fois pied à terre, et le chemin est cent fois pire aujourd'hui. La France m'est bien obligée, car je travaille bien pour elle. Je remets mille bons contes à vous faire, que j'ai appris de mess[rs] qui sont venus de Chambéry, à quand j'aurai l'honneur de vous voir, qui ne sera, ce crois-je, que dimanche. Ce temps me durera plus qu'à vous. Aimez-moi bien, les chères amours à moi, que je baise un million de fois. Ce XI[e] octobre.

1600. — 22 octobre.

A la Reine ma femme.

Ma femme, C'est avec un extrême déplaisir qu'il faille que le contentement que j'espérais recevoir de votre présence me soit retardé par les préparatifs que fait le duc de Savoie de venir [1] secourir Montmélian. C'est encore une addition aux autres sujets qu'il m'a donnés de ne l'aimer guères; s'il a le courage de venir, je lui paierai toutes ces dettes en un coup. Je ne serai point accusé que la beauté de ce pays, ni la plaisance qu'il y a en la demeure, m'y arrête : la seule loi du devoir force celle d'amour. Sur cette vérité, je finirai, vous baisant un million de fois. Ce XXIIe octobre.

1600. — 11 novembre.

A la Reine ma femme.

Ma femme, Tout le monde a tant crié après Mr de Savoie qu'enfin il est venu. La tête de son

1. Pour venir secourir...

armée est logée à deux villages deçà la montagne du petit Saint-Bernard ; depuis mercredi il y passe toujours, et espérant aujourd'hui avoir tout passé, comme je le crois, pour marcher demain droit à moi, j'en ferai de même, car j'irai coucher à Montmélian et lundi à Conflans ou à mon armée. Je prie Dieu que je vous puisse mander bientôt quelque bonne nouvelle. J'ai été extrêmement aise de la joie que mon peuple a montrée à votre réception à Marseille [1] ; c'est un échantillon par où vous pouvez juger, avec contentement, l'heur qui vous est préparé en ce royaume. Je m'en vais ouïr le légat [2] ; qui me fait finir vous baisant cent mille fois en imagination, attendant que je le puisse faire en effet ; qui sera le plus tôt que je pourrai. Ce XI[e] de novembre.

1. La reine débarqua à Marseille le 3 novembre, mais le roi, retenu par le siège de Montmélian, ne put s'y trouver.

2. Le cardinal-neveu Pietro Aldobrandini, légat du pape, accompagné de députés du duc de Savoie, était arrivé pour entamer des négociations de paix.

1601. — 27 janvier.

A la Reine ma femme.

Mon cœur, Je témoigne bien que je vous hais bien fort, de me réjouir de votre mal. Pour Dieu, conservez-vous bien, et pour vous et pour moi, et pour tout ce royaume. Mandez-moi le jour que vous serez à Nemours, afin que je m'y trouve. La neige continue, et il y en a plus d'un pied dans les bois ; qui m'empêche de courre aujourd'hui un cerf, mais ce sera demain, si la neige fond. Lundi j'irai voir mes enfants. J'ai encore un peu mal aux yeux ; pour mon rhume il diminue fort, et ne m'en ressentirai plus, mais que [1] je vous voie. Ce que vous m'avez écrit en français est fort bien ; si vous augmentez tous les jours d'une ligne, dans huit jours toute la lettre sera française. Ne doutez point que je ne vous aime bien, car vous faites tout ce que je veux ; c'est le vrai moyen de me gouverner : aussi ne veux-je jamais être gouverné que de vous, que je baise cent mille fois. Ce XXVII[e] janvier.

1. Pourvu que.

1601. — Vers la fin de janvier.

A Mons[r] de Saint-Julien[1].

Mons[r] de Saint-Julien, J'ai eu par votre lettre, datée de Venise du mois dernier, tel contentement que jour de ma vie ne l'oublierai, et rendrai témoignage que je n'en suis pas ingrat. Persévérez à voir vos amis et me servir. De mon côté, je ne rabattrai rien de ma bonne volonté et reconnaissance à votre endroit et au leur. Vous aurez su nouvelles de la paix de Lyon, cette rhubarbe au cœur savoyard[2] ; mais grâces à Dieu, la main qui tient le gobelet est ferme, et le faudra vider tout entier. N'omettez rien de ce que vous pourrez aviser pour l'utilité de mes affaires, et demeurez par delà, je vous prie, jusqu'à la perfection de ce dont vous avez charge. Assurez-vous de plus de la bonne volonté de

Votre très affectionné maître et ami,

HENRY.

1. M. de Saint-Julien, qui avait été garde des sceaux dans le marquisat de Saluces, était chargé d'une mission à Venise.

2. La paix fut conclue à Lyon le 17 janvier. Mais Charles-Emmanuel suscita de nouvelles difficultés et se refusa à ratifier immédiatement le traité.

1601. — 3 septembre.

A la Reine.

M'amie, J'attendais d'heure à heure votre lettre; je l'ai baisée en la lisant. Je vous réponds en mer, où j'ai voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu ! vous ne m'auriez rien su mander qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lectures qui vous a pris [1].

1. Cette jolie lettre sur Plutarque est une des plus célèbres d'Henri IV. Montaigne a appelé Plutarque le plus judicieux auteur du monde. Henri IV connaissait et aimait Plutarque par la traduction d'Amyot qui était dans toutes les mains. « Le Plutarque d'Amyot, dit Sainte Beuve, un peu plus naturel que l'autre peut-être et plus débonnaire (et tant mieux !) s'est à jamais logé, comme un seul et même trésor d'antique prud'homie et de vertu, dans la mémoire et dans la reconnaissance humaine. »

Cette lettre est sans doute, hélas, apocryphe. Elle faisait partie de la collection douteuse de Feuillet de Conches qui l'a insérée dans le recueil de Berger de Xivrey. Le style du Roi est adroitement pastiché, mais, fait remarquer M. Baguenault de Puchesse, certains termes ne sont pas de son vocabulaire ordinaire (*une bordée par le doux temps, l'instituteur de mon bas âge, bons déportements, enfant de mamelle*). *Vive Dieu* est bien affecté. Il est peu vraisemblable que Marie de Médicis sur le point d'accoucher, se soit adonnée à la lecture d'Amyot alors que, d'après la lettre du 27 janvier, elle connaissait si mal la langue française Jeanne d'Albret aurait-elle laissé lire à son fils l'œuvre de l'évêque précepteur de Charles IX ? — Nous laissons tout de même cette lettre contestée... à titre de pure curiosité.

Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer, car il a été l'instituteur de mon bas âge. Ma bonne mère, à qui je dois tout et qui avait une affection si grande de veiller à mes bons déportements, et ne vouloir pas, ce disait-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne fusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a été comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. A Dieu, mon cœur, je vous baise cent mille fois. Ce IIIe septembre, à Calais.

1601. — 5 septembre.

A la Reine.

Mon cœur, J'ai tout ce matin été sur les remparts à ouïr les coups de canon d'Ostende [1],

1. Quelques jours avant la prise de Rhinberg par le prince Maurice (17 juillet), l'archiduc Albert pour faire une diversion commença le siège d'Ostende qui dura plusieurs mois. Henri IV, pour surveiller les événements, et pour faire une démonstration anti-espagnole, visita Calais au début de septembre. Il envoya le duc d'Aiguillon pour saluer l'archiduc au camp devant Ostende. Le 12 ou le 13, Biron partit de Calais avec une nom-

qui se suivaient de si près qu'ils ont fait juger à un chacun qu'il y serait arrivé quelque nouveauté. Demain au matin je le saurai et vous le manderai s'il y a rien qui le mérite. Je me porte bien, Dieu merci, avec une extrême envie de vous revoir. J'ai envoyé Mr d'Aiguillon vers les archiducs. Demain, Mr de Biron part pour Angleterre. S'il fait aussi doux temps à Fontainebleau qu'ici, il y fait beau ; vous faites bien de vous promener. Je suis bien en peine de notre fils ; mais je me résous à la volonté de Dieu en cela comme en toute autre chose. Bonjour, mon cœur, je vous baise cent mille fois. Ce Ve septembre.

1601. — 6 septembre.

A la Reine.

Mon cœur, M. de Rosny vient d'arriver, qui fait bien ce que vous lui avez commandé, de me presser fort de retourner ; mais il a trouvé que

breuse noblesse pour saluer solennellement la reine d'Angleterre. Henri IV revint à Fontainebleau au milieu de septembre pour assister aux couches de la Reine qui mit au monde le Dauphin, le 27 septembre.

j'en avais assez d'envie, et fais tout ce que je puis pour hâter mes affaires ; et ne craignez point, je serai une de vos sages-femmes. Si j'avais vu des gens que j'attends d'heure à autre, je partirais soudain. Les affaires du siège se refroidissent du côté de l archiduc. Quand je vous verrai, vous connaîtrez que mon voyage ici n'a pas été inutile. Je loue Dieu de votre bon portement et le supplie tous les jours pour vous, que j'aime comme mon cœur et que je baise cent mille fois. Ce VI[e] septembre.

1601. — 29 septembre.

A Mons[r] de Rosny.

Mon ami, Il est impossible de croire comme ma femme se porte bien, vu le mal qu'elle a eu. Elle se coiffe d'elle-même et parle déjà de se lever ; même elle va jusqu'à sa garde-robe. Elle a un naturel terriblement robuste et fort. Mon fils se porte bien aussi, Dieu merci ; qui sont les meilleures nouvelles que je puis mander à un serviteur fidèle et affectionné et que j'aime. Vous savez comme ma femme a gagné Monceaux,

puisqu'elle m'a fait un fils [1]. C'est pourquoi je vous prie envoyez quérir le président Forget et conférer avec lui de cette affaire là, et aviser des moyens et de la sûreté qu'il y faut tenir pour mes enfants, donnant ordre que la somme pour laquelle je le prends leur soit bien assurée.

Comme j'achevais celle-ci, j'ai reçu la vôtre. Je crois comme vous ce que vous me mandez de la faveur que Dieu m'a faite de me donner un fils ; et que vous et tous les gens de bien de mon royaume et qui m'aiment s'èn réjouissent avec moi. Hier revenant de courre un cerf, que je faillis, j'ouis tirer le canon de Paris. A Dieu, mon ami. Ce XXIX[e] septembre, à Fontainebleau.

HENRY.

1601. — 4 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mes chères amours, Je viens de recevoir la lettre dont m'avez honoré ; sans votre com-

1. Le Dauphin naquit le 17 septembre. Le roi acheta pour la reine la terre de Monceaux qui appartenait aux enfants de Gabrielle d'Estrées.

mandement je n'eusse failli à vous dépêcher quelqu'un. Je suis arrivé ici sauf et sain, fors le mal d'amour qui m'est doux à supporter pour m'être si agréable que si je faisais élection d'une mort, je choisirais celle-là ; j'entends comme Tyrssé. Mon cœur, il me semble qu'il y a déjà un siècle que je vous ai laissée ; pourvoyez au moyen d'abréger notre exil ; j'entends extraordinairement. M. de Guise est arrivé, non encore les dames, mad[e] de Retz n'y est point. Ce soir je vous écrirai ce que la journée m'aura produit de sujet. Bonsoir, mon tout, aimez-moi chèrement, et croyez ma fidélité inviolable pour vous, que je baise un million de fois. Ce 4[e] octobre.

1601. — 30 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mes chères amours, J'espère vous voir dans quatre jours, pour le plus tard : demain, je donnerai audience aux ambassadeurs et tiendrai conseil ; jeudi, c'est la Toussaint ; vendredi j'irai voir mon fils et samedi mon menon que j'aime plus que tout le monde ensemble. J'ai

pris trois cerfs aujourd'hui, de quoi je suis bien marri. Je suis fort las, qui me fait finir vous baisant un million de fois. Ce XXXe octobre.

1602. — Dernier février.

Au prince de Joinville.

Mon neveu, Vous avez raison d'avouer votre faute [1], car elle ne pourrait être plus grande, eu égard à moi et à celle à qui elle importait. Puisque vous avez regret de m'avoir offensé et me suppliez de vous pardonner, je le veux, à la charge que vous serez plus sage à l'avenir ; et pour le vous témoigner, préparez-vous pour aller en Hongrie, avec M. le duc de Mercœur, lorsqu'il y retournera. Et quand il sera prêt à partir pour le dit voyage, je trouve bon que vous me veniez trouver, pour être près de moi trois ou quatre jours, afin que, avant votre partement, je fasse reconnaître à tout le monde et à vous aussi que mon naturel est d'aimer mes

1. Cette faute est sans doute une intrigue entre le prince de Joinville et une maîtresse du roi. Le roi pardonna bientôt et le prince ne fit pas le voyage de Hongrie, car le duc de Mercœur mourut en février à Nuremberg.

parents, quand ils sont gens de bien et sages.
A Dieu, mon neveu. Ce dernier février 1602, à Fontainebleau.

HENRY.

1602. — 13 mai.

A Madame de Montglat[1].

Madame de Montglat, Vous m'avez fait plaisir de me mander des nouvelles de mon fils le Dauphin et de mes autres enfants. Continuez, je vous prie, et fort souvent, car vous ne me sauriez faire service plus agréable; s'il aime à sortir hors de la chambre et prendre l'air lorsqu'il fait beau, il a de qui en tenir. En attendant que je le verrai, je le vous recommande et d'en avoir bien du soin, comme je m'en repose sur vous. A Dieu, Madame de Montglat. Ce XIII[e] mai, à Tours.

HENRY.

1. Mme de Montglat, femme du gouverneur de Saint-Maixent et gentilhomme ordinaire de la chambre, avait été appelée près du Dauphin. Elle devint la gouvernante des enfants du roi, et jouit de toute la confiance d'Henri IV. Elle eut à soigner non seulement les enfants de la reine, mais ceux de Gabrielle d'Estrées et de la marquise de Verneuil.

Sans date.

A Monsr de Harambure[1].

Borgne, Sur l'avis que j'ai eu de votre perte, je vous dépêche ce laquais pour vous visiter, et vous témoigner par ce mot comme j'y participe par la connaissance que j'avais de votre femme, et l'amitié que je sais que vous lui portiez et elle à vous, de vos jeunes ans ; mais après que vous aurez en vous-même considéré que telle était la volonté de Dieu, à laquelle il nous faut conformer, il me semble que le meilleur conseil que je vous puisse donner en cette douleur est de montrer que vous êtes plus courageux à supporter les afflictions que les femmes, qui n'ont autre remède que leurs larmes et ne cherchent autre consolation en leurs ennuis que celle que leurs yeux leur fournissent; laissez-leur en donc l'usage, et venez vous en consoler avec votre maître qui vous aime, et qui veut avoir soin de vous. A Dieu, Borgne, lequel je

1. Nous insérons parmi les lettres de la fin de 1602 cette lettre à Harambure sur la mort de sa femme et deux lettres non datées à « la Gode ».

prie de tout mon cœur qu'il vous console. Ce XIX[e] septembre, à Fontainebleau.

HENRY.

Sans date.

A Mons[r] de Souvré.

La Gode, Pour réponse à celle que ce gentilhomme m'a rendue de votre part, je vous dirai que l'évêque de Comminges ne s'est voulu laisser mourir et se porte mieux [1]. Souvenez-vous de ce que vous m'avez ouï dire que je suis résolu dorénavant de ne donner plus les évêchés qu'à personnes qui les puissent desservir et non les faire desservir par autrui, et que faisant bien étudier et nourrir celui de vos enfants que vous avez destiné pour être d'église en bon ecclésiastique, que vous aimant comme je fais, il ne manquera d'être pourvu de dignité en l'église ; et pour l'évêché de Comminges, si elle eût vaqué,

1. Urbin de Saint-Gelais fut évêque de Comminges de 1580 à 1603. Gilles de Souvré, fils de « la Gode » en 1616. Nous avons placé ici cette lettre à cause de la mort de l'évêque survenue en 1603, et parce que le roi séjourna en octobre à Fontainebleau.

je l'eusse donnée à quelque cardinal à Rome pour y faire mes affaires. Je m'en vais à Fontainebleau où je ferai séjour de deux ou trois mois. Si vous m'y voulez venir trouver, nous y passerons fort bien notre temps ; je vous y convie donc, assuré que vous serez le bienvenu et vu de moi qui vous aime et le vous témoignerai. A Dieu, la Gode. Ce XX[e] septembre, à Paris.

Sans date.

A Mons[r] de Souvré.

La Gode, J'eusse été très aise de vous voir, comme je le vous mandais par les miennes ; mais puisque c'est pour un si bon œuvre que celui que vous me mandez qui vous empêche de venir, je reçois vos excuses à condition que vous viendrez à ce printemps, lorsque je le vous manderai. On m'a dit que pour payer vos dettes ou vous acquitter de vos promesses, vous le faites faire par mes sujets sans ma permission. Mandez-moi ce qui en est ; car je ne le veux crère et ne le trouverais bon. A Dieu, M. de Souvré. Ce dernier de février, à Paris.

HENRY.

1602. — 18 novembre.

Au duc de Bouillon[1].

Mon ami, Ce jour d'hui seulement les gens de mon conseil ont achevé de recevoir les dépositions de ceux qui ont été ouïs sur la conspiration du duc de Biron, par lesquelles ayant su être fait mention de vous, j'ai voulu, pour l'affection que je vous porte et pour le soin que j'ai toujours eu de votre bien et honneur, vous en avertir incontinent par ce porteur, que je vous envoie exprès pour cet effet, et sur ce, vous faire savoir, encore que je n'ajoute foi à telle accusation (spécialement quand je me représente combien je vous ai chéri et favorisé, et de quelle sorte je me suis toujours fié en vous et ai souvent aussi éprouvé votre fidélité), néanmoins importer tant au bien de mon Royaume et au vôtre même, que la chose soit promptement vérifiée, que je veux

1. Le duc de Bouillon, ambitieux et mécontent, s'était mêlé, sans se mettre au premier plan, aux complots de Biron et du comte d'Auvergne. Le roi l'invita à se justifier. Le duc quitta le royaume. Ce fut le début d'un long conflit qui menaça de troubler la paix religieuse et se termina heureusement par la soumission du chef huguenot et la reddition de Sedan le 1er avril 1606. (Voir plus loin la lettre du 2 avril à la princesse d'Orange.)

et vous ordonne par la présente, que vous me veniez trouver en ce lieu, soudain que vous l'aurez reçue, pour vous justifier ; et j'ajouterai encore que je vous conseille et prie comme votre bon maître et vrai ami (vous ressentant et tenant innocent, comme je crois que vous êtes), de n'y faire faute et n'y user d'aucune remise et longueur ; car ce faisant, vous préviendrez et étoufferez la mauvaise opinion que les bruits de ce qui se passe pourraient imprimer de votre intégrité ; vous mettrez aussi tant plus mon esprit et le vôtre en repos selon mon désir, et je vous assure que je favoriserai très volontiers votre justification et innocence, comme

Votre bon maître et ami,

HENRY.

De Fontainebleau, le XVIIIe novembre 1602.

1603. — 17 mai.

A Mons[r] de Rosny.

Mon ami, Je me sens si mal qu'il y a bonne apparence que le bon Dieu veut disposer de moi [1].

1. Le roi se trouvant très malade dicta pour Sully cette lettre conservée dans les Economies royales. Il guérit très vite,

Or étant obligé, après le soin de mon salut, de penser aux ordres nécessaires pour assurer la succession à mes enfants, les faire régner heureusement à l'avantage de ma femme, de mon Etat, de mes bons serviteurs et de mes pauvres peuples que j'aime comme mes chers enfants, je désire conférer avec vous de toutes ces choses avant que d'en rien résoudre. Partant venez me trouver en diligence sans en rien dire à personne ni donner aucune alarme. Faites seulement semblant de vouloir venir au prêche à Ablon, et y ayant fait secrètement trouver des chevaux de poste, rendez-vous ce jour même en ce lieu.

HENRY.

1603. — 20 juillet.

A mon compère le Connétable de France.

Mon compère, J'ai reçu la vôtre par mon laquais. Puisqu'il n'y a point de mal à Chantilly, de la petite vérole, et que ce n'est rien, je vous

et le lendemain même, il écrivait au connétable pour lui faire part de son mal. Il avait eu une colique « accompagnée d'une fièvre, qui, disait-il, me faisait avoir plus mauvaise opinion de mon mal ». Peut-être Sully a-t-il un peu arrangé la lettre.

y verrai mardi au soir, Dieu aidant, car je vais demain coucher à Nanteuil. Tout ce que nous craignons, ma femme et moi, n'était que pour notre fils, que nous faisons état d'aller voir au partir de chez vous. Bonjour, mon compère. Ce dimanche matin, à Villers-Coteret.

HENRY.

1604. — Vers la mi-avril.

A la marquise de Verneuil.

Si vos effets suivaient vos paroles, je ne serais pas mal satisfait de vous comme je suis. Vos lettres ne parlent qu'affection; votre procéder envers moi, qu'ingratitude. Il y a cinq ans et plus que vous continuez cette façon de vivre trouvée étrange de tout le monde. Jugez de moi, à qui elle touche tant, ce qu'elle doit être. Il vous est utile que l'on pense que je vous aime, et à moi honteux que l'on voie que je souffre que vous ne m'aimiez pas. C'est pourquoi vous m'écrivez, et pourquoi je vous paie de silence. Si vous me voulez traiter comme vous devez, je serai plus à vous que jamais : sinon, gardez

cette lettre pour la dernière que vous recevrez jamais de moi, qui vous baise un million de fois les mains.

1604. — 8 septembre.

A Monsr de la Force.

Monsr de la Force, Je vous fais ce mot par le s^r Loppés pour vous prier ne faillir de vous rendre auprès de moi au commencement de votre quartier, comme chose que je désire pour des raisons que vous apprendrez lorsque vous y serez, et par celle-ci, que mon fils est ici avec toute sa suite, qui me donne bien du plaisir, et pour fin que je vous aime bien. A Dieu, Monsr de la Force, Ce VIIIe septembre, à Fontainebleau.

HENRY.

1605. — 21 mai.

Au duc d'Epernon.

Mon cousin, Je vous ai mandé ma volonté par Escure. Vous désirez parler à moi, devant que

j'achève cet office. Je le veux; venez donc me trouver, bien résolu de suivre mes volontés, car le serviteur qui veut être aimé de son maître lui témoigne toute obéissance. Votre lettre est d'homme en colère; je n'y suis pas encore : je vous prie, ne m'y mettez pas [1]. Escure vous dira le surplus, croyez-le. Ce XXI[e] mai, à Fontainebleau.

HENRY.

1605. — 17 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Il faut avouer le vrai, je vous ai bien trouvée à dire anuit et n'ai su dormir, me trouvant seul. Je viens d'avoir des nouvelles que Vasignac et Rignac, en lieu de rendre Turenne, s'en sont fuis et ont laissé le château avec trois hommes pour recevoir celui qui irait de ma part. Ce porteur vous dira pourquoi je l'envoie en

1. D'Epernon, colonel-général de l'infanterie française, avait accueilli avec mauvaise humeur la nomination par le roi de Créqui, gendre de Lesdiguières, à la charge de mestre de camp du régiment de ses gardes.

diligence, et l'escandale qui a cuidé[1] arriver ici. Nous en partirons lundi, s'il plaît à Dieu. Ne doutez point, mon cœur, que je ne vous aime plus que chose du monde; je vous le jure et vous en assure. Aimez-moi bien aussi. Je vous donne le bon soir et un million de baisers[2].

1605. — 19 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Beringhen est arrivé avec son faiseur d'argent. Il m'a baillé votre lettre, par laquelle je vois que l'on ment à Paris comme de coutume. Ceux qui font courre le bruit que nous sommes mal ensemble le désireraient peut-être, mais nous les éloignerons bien de leur compte. J'ai vu aussi ce que me mandez de cette dame jaune et maigre; ce n'est plus marchandise pour ma boutique, car je ne me fournis que de blanc et gras. J'espère faire mon entrée

1. Le scandale qui a manqué...

2. Une vaste conspiration se formait dans la noblesse du Quercy, du Périgord et du Limousin remuée par les parents de Biron et les agents du duc de Bouillon. Henri IV s'avança jusqu'à Limoges, fit occuper la vicomté de Turenne et juger les conjurés par une chambre des Grands Jours.

demain [1] et vendredi partir pour m'en retourner vous voir en la plus grande diligence que je pourrai, car je vous aime de tout mon cœur. Croyez-le et m'aimez aussi comme cela. Je te donne le bon soir et mille baisers. Ce XIX[e] octobre.

1605. — 21 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Mon cousin fait bien le nouveau marié, car il me laisse pour aller voir sa femme ; j'en ferais bien ainsi de Limoges ; mais des brouilleries m'y arrêtent jusqu'à lundi. Ces trois jours me dureront un siècle, et pour me retarder de vous voir et pour m'ennuyer ici cruellement. Dieu sait les bénédictions que je donne à ceux qui en sont cause. Je vous dépêcherai, le jour que je partirai, la Varane. Vous n'apprendrez guère de nouvelles de ce porteur, mais M[me] du Pesché ne cellera pas celles que son mari lui apprendra. Je vous donne le bon soir et cent mille baisers. Ce XXI[e] octobre.

1. Henri fit son entrée solennelle à Limoges le 20 octobre. Il y resta quelques jours. Pendant tout ce voyage, il s'ennuya « cruellement ».

1605. — 24 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Je pars et ai commandé à ce porteur de me voir le pied à l'étrier pour vous en assurer. Je ferai la Toussaint où je me trouverai. M. de Lodève est mon confesseur; jugez si j'aurai l'absolution à bon marché [1]. Si vous vous trouvez mal, ne venez au-devant de moi; mais si vous vous portez bien, je serai bien aise de vous trouver à Fontainebleau le jour que j'y serai. Je ne le vous puis mander encore de cinq ou six jours. Bon soir, mon cœur, je te baise cent mille fois.

1605. — 24 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Je m'en vais coucher à Saint-Germain, chez Beaupré, et serai, s'il plaît à Dieu, demain à Argenton. Toutes les nouvelles

1. Charles de Lévis, fils du duc de Ventadour, avait été pourvu, à l'âge de quatre ans, de l'évêché de Lodève.

que je vous pourrai dorénavant mander ne seront que des chemins et du beau ou mauvais temps. Le cœur commence à relever à tout le monde de sentir le visage tourné vers la douce France. Ce malheureux pays et les importunités nous l'avaient tout abattu, et particulièrement à moi, qui, je vous jure, fusse tombé malade, si je fusse été encore deux jours à Limoges [1]. Je vous donne mille bonjours et autant de baisers. Ce XXIIII[e] octobre.

1605. — 28 octobre.

A la Reine.

Mon cœur, Je vais monter à cheval pour aller coucher à Vatan, où je verrai la femme de l'évêque de Verdun, qui sera la première princesse ecclésiastique que j'aie jamais vue [2].

1. Le roi s'acheminait à petites journées vers Paris, en passant par Saint-Germain (dans la Marche), Argenton, Blois, Fontainebleau.

On remarquera les incorrections de cette lettre, *et particulièrement à moi, si je fusse été*.

2. Henri de Lorraine, évêque de Verdun et beau-frère de Henri III, « transporté de fureur amoureuse », avait épousé la demoiselle de Vatan, sœur du seigneur de Vatan. Le roi craignait un scandale, mais l'affaire fut étouffée.

Demain, j'irai chez Mr le maréchal de la Châtre. La médecine m'a arrêté le dévoiement, mais l'estomac me fait encore mal. D'aujourd'hui à huit jours je vous tiendrai entre mes bras et vous me guérirez. Bonjour, mon cœur, je te baise cent mille fois. Ce vendredi, XXVIIIe octobre, de Châteauroux.

1606. — 17 mars.

Au duc de Sully.

Mon ami, Il semble, aux langages que tiennent les amis du duc de Bouillon, qu'ils croient que nous ayons faute de courage, ou de moyen de les réduire à la raison par la voie des armes, comme si je m'étais avisé, mû d'appréhension de pouvoir forcer sa place, de leur faire exprès bailler l'écrit qui leur a été délivré pour répondre aux propositions apportées par le sr de la Noue. Mais j'espère bientôt lever cette opinion; c'est pourquoi je vous prie de vous hâter avec tout ce qui est nécessaire. Et je vous dirai que j'ai commencé ce soir à cracher mon rhume, de sorte que j'espère en être bientôt délivré. J'ai failli le cerf aujourd'hui, mais je pris hier deux loups;

par où j'augure que je rangerai à la raison toutes les bêtes ravissantes qui s'opposeront à ma volonté. Je ne partirai de ce lieu que lundi, mais je ne laisserai de me rendre à Reims mercredi pour y faire la fête. Bon soir, mon ami. Ce vendredi au soir, XVII° mars, à Nanteuil [1].

HENRY.

1606. — 2 avril.

A ma cousine la princesse d'Orange.

Ma cousine, Je dirai comme fit César, *Veni, vidi, vici,* ou comme la chanson :

Trois jours durèrent mes amours,
Et se finirent en trois jours,
Tant j'étais amoureux...

de Sedan. Cependant vous pouvez maintenant dire si je suis véritable ou non, ou si je savais

1. Henri IV s'était enfin résolu à remettre à la raison le duc de Bouillon révolté. Il marcha contre Sedan avec 16.000 hommes et une forte artillerie. Bouillon demanda à traiter. Le ministre Villeroy conféra deux fois avec lui et le traité fut signé le 2 avril.

mieux l'état de cette place que ceux qui me voulaient faire croire que je ne la prendrais de trois ans. Mr de Bouillon a promis de me bien fidèlement servir, et moi d'oublier tout le passé. Cela fait, j'espère vous voir bien tôt, Dieu aidant; car aussitôt que j'aurai été dans la place et que j'aurai pourvu à ce qu'il sera nécessaire pour mon service, je prends jà mon retour vers Paris. Bonjour, ma cousine. Arsens [1], qui vous rendra celle-ci, vous dira de mes nouvelles. Ce 11e avril 1606, à Donchery.

HENRY.

1. Agent des Etats de la Généralité à Paris.

II

1606-1610.

Les arts de la paix. — France et Espagne. — Le grand dessein. — La dernière passion du roi.

Cependant le peuple de France jouit de la paix. Avec le fidèle, intègre et dur Sully, le roi organise les finances et fait un beau « mesnage » ; dans les campagnes, redevenues sûres, le maître protège et encourage le pâturage et le labour. Il fait construire des canaux et des routes et développe le commerce. A Paris, à Fontainebleau, il fait bâtir et planter. Il établit des industries de luxe. Ce sont œuvres auxquelles il prend du plaisir et qui sont utiles à son peuple. Il goûte lui aussi les loisirs de la paix, joue et chasse avec plus d'ardeur que jamais et continue à subir le charme pervers d'Henriette d'Entragues, au risque de troubler la tranquillité de son propre foyer.

Au dehors, avec l'aide de l'habile et prudent Villeroy, la politique royale est pacifique, mais toujours sur le qui-vive ; la France dispute avec acharnement la prépondérance à l'Espagne ; elle

cherche à regagner l'amitié des Italiens : le roi accommode le différend entre le pape Paul V et la République de Venise (1607) ; il soutient les Pays-Bas révoltés et fait conclure la trêve de 1609, après de longues négociations conduites par Jeannin. En 1609, un conflit éclate entre la France et la maison d'Autriche au sujet de la succession de Clèves et de Juliers ; Henri IV resserre ses alliances avec les princes allemands. Mais la diplomatie aurait apaisé la querelle, si le roi n'eût été blessé jusqu'au cœur par les Espagnols : à cinquante-quatre ans, en effet, le roi devient amoureux fou de Charlotte de Montmorency ; le mari, le prince de Condé, emmène sa femme à Bruxelles et se retire lui-même à Milan, sous la protection des ennemis. La passion l'emporte, le roi se range à l'avis de Sully et des partisans de la guerre. Henri IV doit partir le 16 mai pour prendre le commandement des troupes. Le vendredi 14, il est frappé mortellement, rue de la Ferronnerie, de deux coups de couteau.

1606. — 15 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mon tout, Je vous envoie la lettre pour M. de Seuylly pour faire bailler l'argent à ce porteur. J'ai été seulement un jour sans vous écrire, parce que je partis matin d'ici et ne revins qu'il ne fut dix heures du soir, si las que je n'en pouvais plus. Je suis bien aise de vous voir soigneuse de savoir de mes nouvelles. Pour celles d'ici, notre fille[1] a entretenu ce soir trois heures ma femme et moi et toute la compagnie, qu'elle nous a cuidé faire mourir de rire. Car maître Guillaume ne sait rien auprès d'elle. Jamais on ne la vit comme cela. Je vous donne le bonsoir et un million de baisers.

1606. — 21 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mon tout, Je pensais vous servir ce soir de valet de chambre; mais nous nous sommes

1. Gabrielle-Angélique, légitimée de France, avait alors quatre ans.

embarqués à une partie à la paume où il y va bien de l'argent. Cela ne m'eût retenu si j'eusse pensé que vous eussiez eu besoin de moi. Ce sera donc pour demain matin que j'espère ouvrir votre rideau, et vous témoigner que je vous aime plus que je ne fis jamais. Sur cette vérité, je baise vous un million de fois. Ce XXIe octobre.

1606. — 23 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mes chères amours, Més [1] que je sois à Paris, je saurai ce que c'est que cet homme de Périgueux, et votre recommandation ne lui peut apporter que bonne fortune. J'ai reçu trois lettres de vous aujourd'hui, sans celle que j'espère recevoir encore, devant que dormir, par Naus. Croyez que c'est le seul temps où j'aie reçu du contentement ; car hors de votre présence ou de vos nouvelles, je n'ai non plus de joie qu'il y a de salut hors l'Eglise. Soyez mardi sans faillir à Marcoussis ; et si vous pensiez que votre dinée fût à propos à Vil-

1. Pourvu que.

leroy, je vous y ferais bonne chère, et irais avec vous à Marcoussis ; et vous prêtant la moitié de mon carrosse, le vôtre serait déchargé, et en échange au logis, vous me prêteriez la moitié de votre lit. Bonjour, l'âme à moi, je te baise un million de fois. Ce XXIIIe octobre.

1607. — 13 février.

A mon cousin le duc de Sully.

Mon ami, Je viens tout présentement d'apprendre par quelques-uns qui sont arrivés de Paris, que le marquis de Rosny, votre fils, s'est blessé en montant à cheval ; et pour ce que, comme père, je sais quelle douleur l'on souffre par tels accidents, et comme bon maître j'y participe, je vous fais ce mot et vous dépêche ce courrier exprès pour vous prier de m'en mander par lui des nouvelles, et vous témoigner par lui le déplaisir que j'aurais qu'il eût mal. Je partirai demain, Dieu aidant, pour aller coucher à Corbeil, et jeudi dîner à Paris. A Dieu, mon ami. Çe XIIIe février, à Fontainebleau, mardi, à deux heures après midi.

HENRY.

1607. — 3 mai.

Au Cardinal de Joyeuse.

Mon cousin, Toutes mes autres lettres sont pour vous témoigner le contentement du service que vous avez fait à Dieu, à toute la chrétienté et à moi particulièrement en l'accommodement de l'affaire d'entre Sa Sainteté et les Vénitiens[1]. Celle-ci particulière est pour vous dire des nouvelles de mes bâtiments et de mes jardins, et pour vous assurer que je n'y ai perdu le temps depuis votre partement. A Paris, vous trouverez ma grande galerie qui va jusques aux Tuileries parachevée, la petite dorée et les tableaux mis dans les Tuileries ; un vivier et force belles fontaines, mes plans et mes jardins fort beaux ; la place Royale, qui est près la porte Saint-Antoine, et les manufactures, des quatre parts les trois faites

1. Henri IV avait envoyé à Venise et à Rome un de ses meilleurs serviteurs, le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, ancien protecteur de France à Rome. Aidé par Du Perron, il avait apaisé un grave conflit entre le pape et la République de Saint-Marc. Le roi avait félicité officiellement le cardinal, le 2 mai. Dans cette lettre, il lui donne une nouvelle marque de confiance en l'entretenant amicalement des grands travaux qu'il faisait exécuter à Paris et dans ses châteaux.

et la quatrième sera achevée l'année prochaine ; plus de deux ou trois mille ateliers qui travaillent çà et là pour l'embellissement de la ville, si qu'il n'est pas croyable comme vous y trouverez du changement. A Saint-Germain, je fais continuer ce que vous y avez vu commencer. Ici vous trouverez mon parc fermé, mon canal fort avancé et plus de soixante mille arbres que j'ai fait planter cette année dans le dit parc, par boqueteaux, presque tous repris, et avant cet hiver j'espère y planter plus de cinq ou six mille fruitiers. J'ai fait nettoyer et curer tous mes canaux, tant du jardin des canaux que autres. Mes palissades sont fort belles. J'ai déjà trois aires de hérons, qui me fait espérer que puisqu'ils ont commencé, j'en aurai force autres dans cette année. Ma basse-cour des cuisines sera plus de moitié faite, et l'aqueduc que je fais faire pour conduire les eaux et les amener dans le château, fait de façon que j'en mettrai par tous mes jardins où je voudrai. A Monceaux, les maçons hors du château et qui travaillent à la basse-cour. Somme toute, vous verrez à votre arrivée que j'ai fort travaillé. Le canal qui mène de Briarre à la rivière du Loir ne sera encore parachevé cette année, mais il le sera de bonne heure en la prochaine.

J'ai achevé ma diète, de laquelle je me trouve fort bien, Dieu merci. Ma femme et mes enfants font de même. Résolvez-vous dorénavant, des douze mois de l'année m'en donner les huit, et être tout ce temps-là auprès de moi ; aussi vous aimè-je trop pour ne vous y avoir le plus que je pourrai. A Dieu, mon cousin. Ce III[e] mai, à Fontainebleau.

HENRY.

1607. — 16 juillet.

A Madame de Montglat.

Madame de Montglat, En cette grande affliction que vous avez nouvellement reçue par la perte de feu votre mari, je participe avec vous, pour celle que j'y ai faite d'un bon et fidèle serviteur. Mais puisque telle a été la volonté de Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaît, et à laquelle nous nous devons tous conformer, j'estime que le meilleur conseil que je vous puisse donner et la meilleure consolation que vous puissiez recevoir de moi est, après vous y être conformée, de crère que s'il vous a ôté un bon

mari, en même temps il vous en a redonné un autre, et de plus vous a laissé un bon Roi et un bon maître, qui aura soin de vous. Mon fils sera dorénavant votre mari, et moi votre bon Roi et maître, car je vous témoignerai combien vos services m'ont été et sont agréables, ainsi que plus particulièrement j'ai commandé au s[r] de la Chesnaye, qui vous rendra celle-ci, et que je vous dépêche exprès pour vous visiter, de vous assurer et vous dire que l'affection que jusques ici vous avez témoignée à mon fils et le soin que vous avez eu de lui et de mes autres enfants veut que je vous défende très expressément de faire la quarantaine [1] et la femme, qui est de vous abandonner aux cris et aux pleurs, puisque sur votre soin repose la conservation de mes enfants, qui vous doit servir d'excuse et de consolation en votre juste douleur : de laquelle je prie Dieu, de tout mon cœur, Madame de Montglat, qu'il vous console. Ce XVI[e] juillet, à Paris.

HENRY.

1. Une retraite de quarante jours.

1607. — 29 juillet.

Au duc de Sully.

Mon ami, J'ai été bien étonné quand j'ai vu votre lettre, car ç'a été la première nouvelle que j'ai eue de ce que m'écrivez, la chambre de justice ne m'en ayant rien mandé, ni ne s'en parlant ici d'aucune façon du monde. S'ils l'eussent fait et tous autres, j'eusse répondu en maître qui aime son serviteur ; mais ceux qui l'ont rapporté ne vous aiment guère, ni moi aussi, et leur dessein n'a été que de bâtir quelque brouillerie à votre préjudice et au mien, tâchant d'échauffer votre colère pour vous faire parler, et puis tâcher par autre voie de me le faire trouver mauvais ; car je vous jure, encore un coup, qu'il ne s'en est ouï parler ici. Vous êtes prompt, et vois par votre lettre que vous croyez déjà ce que l'on vous avait dit. Cependant le rapport est tout entièrement menteur. Modérez votre colère, et croyez moins tout ce que l'on vous dit, et vous ferez enrager ceux qui vous portent envie du bien que je vous veux. Je n'ai mis la main à la plume depuis la goutte que cette fois ; la colère que j'ai contre ces rapporteurs a surmonté ma douleur, bien qu'elle

est en vous écrivant plus forte qu'à Fontainebleau. Il est besoin que vous veniez ici, M^{r} le garde des sceaux et vous ; car jamais serviteur ne fut plus aimé du maître que vous l'êtes de

HENRY.

1607. — 14 novembre.

A Madame de Montglat.

Madame de Montglat, Puisque la maladie a rattaqué une maison de Saint-Germain-en-Laye, au même temps que je voulais que mon fils le Dauphin et mes enfants y retournassent, comme je l'ai appris par votre lettre du XIIe et celle du Grand, mon procureur au dit lieu à vous, et que rien ne presse encore de les faire partir de Noisy, où ils sont bien, je trouve fort bien qu'ils n'en bougent encore, que premier nous ayons appris ce que fera cette lune ; de quoi je vous ai bien voulu avertir par celle-ci, comme aussi je l'écris à M. de Sully, qui m'a envoyé la vôtre.

Je me plains de vous, de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes

les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela ; car, étant de son âge, j'ai été fort fouetté. C'est pourquoi je veux que vous le fassiez et que vous lui fassiez entendre. A Dieu, Madame de Montglat. Ce XIIIIe novembre, à Fontainebleau[1].

HENRY.

1608. — Vers le commencement d'avril.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Ne soyez point en peine de nos enfants : pour le fils, il se porte bien et a recommencé à se réjouir aujourd'hui, je ne le vis jamais plus fou ; pour la fille, elle se lève déjà, et dans deux jours elle ne s'en sentira point ; ne doutez point que je n'en aie du soin, et que quand ils ne seraient pas miens, pour l'amour de vous seule, je les chérirais à l'égal de mes autres en-

1. Le 10 novembre, Henri avait écrit à Sully pour le prier d'envoyer le Dauphin et ses autres fils de Noisy à Saint-Germain en-Laye, en empruntant la litière de la reine Marguerite, celle de la reine et les carrosses.



fants. Le vicomte de Brigueil n'est pas encore venu. Je meurs d'envie de vous voir ; mais envoyez quérir Maison-Rouge, comme vous m'avez promis. Bonsoir, mon âme, je te baise les tetons un million de fois.

1608. — Vers le commencement d'avril.

A la marquise de Verneuil.

Vous avez perdu le beau temps, qui vous donnait moyen, sans incommodité, de me voir ; je le désirais à la vérité avec passion et avec raisons d'état pour vous. Vous avez témoigné l'indifférence où vous me tenez par vos faibles raisons ; que votre intérêt soit donc la cause de faire que je vous voie. Le Maire vous dira les raisons pour lesquelles il est nécessaire ; il vous dira trois ou quatre lieux et celui que j'estime le plus propre. Je vous donne le bon soir et vous baise les mains.

1608. — 8 avril.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Ce ne sont point les dévotions

qui m'ont empêché de vous écrire, car je ne pense point mal faire de vous aimer plus que chose du monde, mais c'est que je me suis trouvé si mal qu'en sortant des services il me fallait au lit demi-mort; et pour achever de me peindre, le jour de Pâques je touchai douze cent cinquante malades[1], et hier je pris médecine, qui ne m'a pas, ce me semble, fort profité ; car il y a huit jours que je ne dors point, et le sang si échauffé que je suis en perpétuelle inquiétude. Demain, je serai saigné ; dès le soir, je vous manderai de mes nouvelles. Bien dès asteure[2] vous puis-je dire que vous êtes mon cher cœur, que je vous baise un million de fois.

1608. — Vers le 12 avril.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Je ne saurais passer un jour sans vous faire ressouvenir de moi, qui vous aime peut-être plus que je ne dois ; je ne m'en repens pas, mais au contraire je veux vous aimer plus que je ne fis jamais ; mais aussi je le veux

1. Henri IV touchait ce jour-là les écrouelles.
2. A cette heure.

être de vous sans exception ni modification. Je m'en vais courre un cerf pour me délasser de ces fêtes. Bon jour, mon tout ; je te baise un million de fois.

1608. — Sans date.

A la marquise de Verneuil[1].

Mon menon, J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite par l'avocat Courvaudon; si il se fait quelque chose pour lui, ce sera en votre recommandation. Je vous en parle avec incertitude, parce qu'en telles affaires je prends conseil de M^r le chancelier qui en a plus de connaissance que moi. Quant au mariage de la Bourdesyere, si elle en eût eu à mourir, j'eusse été l'homicide. Je suis toujours en peine de Vitry. Les champs sont bien plus gais que la ville, vous le trouverez ainsi quand nous serons à Verneuil. Bonjour mon tout. Je te baise un million de fois. Ce premier mars.

1. Aux précédentes lettres à la marquise, nous ajoutons la suivante qui n'est pas datée et ne porte que l'indication du jour et du mois (1er mars). Nous n'avons aucune présomption en faveur de l'année 1608. Il en est de même pour quelques autres publiées plus loin.

1608. — 13 avril.

Au duc de Sully.

Mon ami, J'ai fait pour ce porteur ce que vous m'avez demandé pour lui ; c'est pour l'amour de vous, car je l'avais promis à un autre, que j'ai contenté de belles paroles. Je crois que vous me plaignez ; le mal n'est pas si grand que l'impression que l'on me baille, que l'on ne n'aime point. Je remets au premier jour que je vous verrai à vous en dire davantage. J'ai vu le cordelier qui va en Espagne ; tous ses discours me confirment dans mon opinion, bien qu'il m'aie voulu persuader que sans faute la paix sera. Je pris hier un cerf avec beaucoup de plaisir, et me porte fort bien, Dieu merci, vous aimant autant que vous sauriez désirer.

HENRY.

1608. — 18 avril.

Au duc de Sully.

Mon ami, J'ai reçu ce matin votre lettre, fort aise qu'ayez vérifié cette belle action. Elle passe

bien plus outre que les titres que lui donnez, car c'était un assassinat, si Dieu n'y eût remédié [1]. Hé ! quel temps il avait choisi, au sortir de faire ses pâques ! Je vous reitère donc le commandement que je vous avais fait par la Varenne, et m'assure que vous n'oublierez rien à l'exagérer, et faire voir à quoi cela m'obligeait. Mon fils d'Orléans a été fort malade cette après-dinée. Il lui a pris un frisson le plus violent qu'il se peut, avec d'extrêmes vomissements d'où il a reçu soudain après beaucoup de soulagement. Il a fort bien tété depuis et dormi bien coiement [2], et à son réveil s'est mis à rire et chanter, et puis s'est rendormi. Les médecins disent que ce n'est rien. Je vous en manderai demain au matin des nouvelles.

HENRY.

1608. — 5 mai.

Au duc de Sully.

Mon ami, Je vous prie de faire rendre inconti-

1. La Borde avait failli être tué dans une querelle avec le comte de Sommerive, fils de Mayenne. Sully était l'ami des princes de la maison de Lorraine et les défendait toujours auprès du roi.
2. Tranquillement.

nent à ce porteur trois mille pistoles qu'il m'a prêtées, et que j'ai perdues[1]. Bon soir, mon ami. Ce lundi au soir, V^{e} mai, à Paris.

HENRY.

1608. — 17 mai.

Au duc de Sully.

Mon ami, Je ne pensais vous dépêcher mon cousin de Rohan qu'à ce soir, mais ayant appris de ma femme au retour du promenoir, que Mme de Sully était accouchée d'un fils[2], j'ai hâté son partement pour vous assurer que comme je crois que nul de mes serviteurs n'a eu plus de joie de la naissance de mon fils d'Anjou que vous, aussi veux-je que vous croyiez que je surpasse en aise tous vos amis de la naissance de votre fils. Vous aurez bien la tête rompue de cajoleries, mais l'assurance de mon amitié vous

1. Henri IV joua beaucoup, pendant les trois dernières années de sa vie, surtout en 1608. On a plusieurs billets réclamant à Sully de l'argent. L'un d'eux avoue une perte de 22.000 pistoles (220.000 francs).

2. Le sixième fils de Sully et de sa seconde femme Rachel de Cochefilet.

sera plus solide que toutes leurs paroles. Je fais ici mes recommandations à l'accouchée. Renvoyez-moi M. de Rohan demain au matin. Ce XVII[e] mai, à Fontainebleau.

HENRY.

1608. — 22 mai.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Votre mère et votre sœur sont chez Beaumont, où je suis convié de dîner demain ; je vous en manderai des nouvelles. Un lièvre m'a mené jusqu'aux rochers devant Malesherbes [1], où j'ai éprouvé

Que des plaisirs passés douce est la souvenance.

Je vous ai souhaitée entre mes bras comme je vous y ai vue. Souvenez-vous-en, en lisant ma lettre; je m'assure que cette mémoire du passé vous fera mépriser tout ce qui vous sera présent;

1. Lieu des premiers rendez-vous de Henri IV et de M[lle] d'Entragues, sur les bords de l'Essonne, aujourd'hui dans l'arrondissement de Pithiviers (Loiret). Il y avait là un château appartenant à la famille d'Entragues.

pour le moins en feriez ainsi en traversant les chemins où j'ai tant passé, vous allant voir. J'ai parlé à la Guesle [1], il est toujours obéissant et fidèle. Mes chères amours, si je dors, mes songes sont de vous ; si je veille, mes pensées seront de même. Recevez, ainsi disposée, un million de baisers de moi.

1608. — Vers la mi-septembre.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Je montrai arsoir votre lettre à ma femme, lui demandant avis de ce que je vous répondrais ; je la regardai au visage si je verrais de l'émotion quand elle lisait votre lettre, comme d'autres fois j'avais vu quand l'on parlait de vous ; elle me répondit sans aucune altération que j'étais le maître, que je pouvais ce que je voulais, mais qu'il lui semblait que je devais vous contenter en cela. Tout le reste du soir elle fut fort joyeuse, et parlâmes par reprises de vous

1. Conseiller d'Etat, procureur général du roi au Parlement de Paris.

et me dit, riant, que si la princesse de Conti[1] lui avait vu lire votre lettre, elle serait bien en peine, car elle se tourmentait tellement de tout, qu'elle ne s'ébahissait si elle était aussi maigre. Envoyez donc votre carrosse et ce qu'il faut pour les mener, ils seront mercredi à Chaillot, n'ayant voulu qu'ils demeurassent à Paris, pour les flux de sang qui y courent. J'enverrai quelqu'un de mes gentilshommes avec eux. Le duc de Mantoue nous vient voir incognit avec quarante chevaux de poste ; il sera le XXI[e] de ce mois ici. Comme nous retournerons à Paris, je ne vous manderai pour renvoyer nos marmots à Saint-Germain. Aimez-moi bien, mon cher cœur, et je vous jure que vous l'êtes de moi autant que vous le fûtes jamais. Je vous donne le bon soir et un million de baisers.

1608 ? — 30 octobre.

A la marquise de Verneuil.

Mon âme, Il me semble qu'il y a déjà mille

1. Louise-Marguerite de Lorraine, sœur du jeune duc de Guise, célèbre par ses galanteries, avait épousé, en 1605, le prince de Conti. Elle a écrit une manière de petit roman à clef, l'*Histoire des amours du grand Alexandre*.

ans que je ne vous vis. J'ai envoyé Lavarane voir le logis de Sipierre pour savoir si il sera propre pour vous. Le conseil ne viendra que mardi ; il n'y a rien de nouveau. Je m'en vais à la chasse pour me divertir du déplaisir que je reçois de votre absence qui, plus je vais en avant, plus je la porte impatiemment. Aimez-moi bien, avec la fidélité que vous me promettez et vous serez très heureuse. Je suis au milieu de mes marmots qui m'ont fait faire cette lettre à cent fois. Bonsoir, le menon à moi, je baise vous un million de fois. Ce XXXe octobre.

1608 ? — Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Vos belles paroles sont bien reçues de moi quand les effets vont devant, mais quand elles ne sont que pour couvrir vos manquements, je les reçois comme trompeuses. Je trouvai ce matin, à la messe, des oraisons en espagnol entre les mains de notre fils ; il m'a dit que vous les lui aviez données. Je ne veux pas qu'il sache seulement qu'il y ait une Espagne ; et vous vous en êtes si mal trouvée que vous de

riez désirer que la mémoire en fût perdue. Je ne fus, il y a longtemps, si mal édifié de vous que je suis ; je crois que vous ne vous en souciez guère. Ce que je désirais vous voir était pour donner un grand coup à nos affaires, car j'ai découvert beaucoup de choses ; mais puisque vous avez d'autres considérations, gouvernez-vous comme il vous plaira.

1608 ? — Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Mon cher cœur, Le temps a été tel que vous avez eu raison de retarder votre voyage, et comme je l'ai su, j'ai retardé le mien. Je partirai demain en espérance de vous voir, chose que je désire avec passion, mais si je vous trouve en mauvaise humeur comme vous me l'avez mandé, je me repentirai bien de vous avoir supplié de venir. Je vous aime bien avec vos complexions, mais non avec vos mauvaises humeurs ; dépouillez-vous en donc, devant que je vous voie, et vous résolvez de me recevoir les bras ouverts et le cœur gai de me voir. Je vous donne le bon soir et un million de baisers.

1608 ? — Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Vous vous êtes méprise dans votre lettre, car vous dites que je suis votre cher cœur, et que vous n'êtes pas le mien. Je ne nous ôtis[1] jamais rien, et vous m'avez privé de tout ce que vous pouviez ; voilà une raison où il n'y a point de réponse. N'alambiquez point votre esprit à en chercher, car il vaut mieux se taire que de ne dire rien qui vaille. Pour moi, je vous aime si chèrement que moi-même ne me suis rien au prix. Je le vous jure, mes chères amours, mais ne me pensez nourrir de pierre, après m'avoir donné du pain ; jugez mon âge, ma qualité, mon esprit et mon affection ; et vous ferez ce que vous ne faites pas. Bonjour, mon tout et un million de baisers.

1. Otai.

1608 ? — Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Vous dites que vous ne savez plus que faire pour me contenter. Vous n'y avez pas seulement essayé, ni répondu à la première plainte que porte ma lettre. Vous êtes une moqueuse, et au partir de là vous dites que vous me connaissiez bien. Vous vous êtes si mal trouvée de me vouloir mener à la baguette que vous vous devriez être faite sage. Vous me menacez de vous en aller à Verneuil, faites ce qu'il vous plaira. Si vous ne m'aimez pas, je serai fort aise de ne vous point voir. Si vous dites m'aimer, c'en est un mauvais témoignage que de s'en aller quand j'arrive. Je verrai donc, par cette, quelle vous êtes. Je serai jeudi à Paris, aussi mal satisfait de vous, si vous [ne] changez de style, que je fus jamais. Sur cette vérité, je vous baise les mains.

Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Cette lettre sera bien plus heureuse que moi, mon cher cœur, car elle couchera avec vous ; jugez si je lui en porte envie. Le sommeil m'a fait arrêter ici, et par conséquent est cause de vous faire savoir de mes nouvelles. Voyez comme dormant et veillant, toutes mes actions se rapportent à vous plaire. Je m'en vais à Fontainebleau d'où, à votre réveil, vous saurez ce que je me résoudrai de faire. Bonsoir, mon tout, je baise vous et tous vos petits garçons un million de fois. Ce XXIe octobre.

Sans date.

A la marquise de Verneuil.

Ma chère âme, Je vous renvoie votre haquenée avec grand regret que ce soit un peu boiteuse ; mais La Tour a dit que ne serait rien, de deux jours ou trois de repos. Vous devez penser, mon âme, combien je l'aime, pour porter, comme elle

fait, tout mon bonheur, et peut-être lui donner exemple de si doux mouvements aux chevauchées d'amour. Ne vous en fâchez, ma chère âme, c'est encore propos d'homme de guerre, mais qui bien voudrait ne plus l'être et signer le traité de paix. Vous avez, pour ce faire, si douce feuille et si blanche, que la plume cherche d'elle-même où se tremper auprès ; voilà, certes, les traités meilleurs, où ne vient voir qu'un petit conseiller, aveugle comme d'autres, mais qui porte moins d'ennui et n'est de lui comme d'eux, de nous souffler le froid, mais bien le chaud. Attendez donc à voir derrière votre haquenée accourir un cheval, lequel aura au ventre l'éperon qu'a son maître au cœur, qui te baise, mon menon, un million de fois par avance.

1609. — 22 mars.

A la Reine.

Mon cœur, Je ne passerai plus que cette journée sans vous voir ; le temps m'a plus duré qu'à vous. Le chevalier faillit arsoir à être

fouetté[1]. Tous ses parents vinrent pleurant à moi pour avoir sa grâce, si pitoyablement que Frontenac et le vieux Baranton se mirent à pleurer si fort, qu'ils nous en firent faire de même de rire. Je m'en vais courre le cerf. Il fait si beau que je crois que, si le temps continue, vous viendrez à Chantilly. Bonjour, mon cœur, je vous baise un million de fois [2].

HENRY.

1609 ? — Sans date.

A la Reine.

Mon cœur, Jamais homme n'eut tant de plaisir à la chasse que j'ai eu aujourd'hui ; car pour milan, pour héron, pour rivière, pour corneille et pour les perdrix, il ne se peut mieux voler. Je suis dans la chambre d'où je partis pour

1. Le chevalier de Vendôme, deuxième fils du roi et de Gabrielle d'Estrées.

2. En marge, le Dauphin avait écrit de sa main : « Maman, papa m'a permis de vous baiser ici très humblement les mains. Loys. »

prendre Paris [1]. Depuis je n'y avais été. Le temps a été assez beau ; mais crains bien demain de la neige. Je me porte mieux aux champs qu'à la ville. Mais je serais plus content si vous étiez avec moi. Je vous donne mille bonjours et autant de baisers.

1609 ? — Sans date.

A la Reine.

Mon cœur, J'eus hier beaucoup de plaisir de mes oiseaux ; je crains bien de n'en avoir pas tant aujourd'hui, car le vent est fort grand et la pluie ce semble prochaine. J'ai fort toussé cette nuit et mal dormi, ayant bien fort la migraine. Je m'en vais voir si la chasse du cerf me la fera passer. Je vous donne le bonjour et mille baisers.

1. Cette lettre est donc écrite de Saint-Denis, d'où le roi était parti dans la nuit du 21 au 22 mars 1594 pour prendre Paris. Nous insérons ici ce billet et les deux suivants qui ne sont pas datés.

1609 ? — Sans date.

A la Reine.

Mon cœur, Je serai demain sans faillir avec vous, non sans regret de partir d'ici, et bien résolu d'y revenir bientôt. J'ai eu des melons de Fleury aussi bons que ceux de Tours. Voilà toutes les nouvelles de ce lieu où j'ai eu ce repos de n'y ouïr point parler d'affaires. Je vous donne le bonsoir et cent mille baisers.

HENRY.

1609, — 12 juin

Au duc de Sully.

Mon ami, Monsieur le Prince est ici qui fait le diable[1]. Vous seriez en colère et auriez

1. Depuis le mois de janvier, Henri IV était follement amoureux de Charlotte de Montmorency, fille du connétable, âgée de seize ans. Il décida Bassompierre, un des prétendants, à se retirer et fit épouser à la jeune fille, le 17 mai, son neveu le prince de Condé. Il espérait qu'elle n'aimerait pas ce mari peu fait pour plaire, et, en effet, elle se montra toujours fort peu

honte des choses qu'il dit de moi ; enfin la patience m'échappera, et je me résous de bien parler à lui. Cependant, si on ne lui a pas encore payé le quartier d'avril de sa pension, défendez qu'on ne le paye sans parler à vous ; et si quelques-uns des siens y vont pour cet effet, vous leur direz que vous ne pouvez que vous n'en ayez commandement de moi, comme aussi à son pourvoyeur et autres qui vous iront trouver pour être payés de leurs dettes sur ce que je lui ai donné pour son mariage, et qu'il tient des langages de moi fort étranges. Si l'on ne le retient par ce moyen-là, il en faudra prendre quelque autre, car il est honteux d'ouïr ce qu'il dit, et nous en aviserons ensemblement lorsque vous serez auprès de moi. A Dieu, mon ami. Ce XIIe juin, à Fontainebleau.

HENRY.

éprise de lui. Ses assiduités inquiétèrent bientôt Condé qui emmena sa femme au château de Valéry et, devant les menaces du roi, se réfugia avec elle à Bruxelles (29 novembre).

1610. — Vers le 20 février.

A Monsr de Préaux.

Préaus, J'écris à mon bel ange[1] : faites-lui tenir ma lettre si vous pouvez. Puisque Girard et notre hôtesse y vont, ils ne peuvent refuser de m'obliger en cela de les bailler, tous autres moyens m'étant interdits ; priez-en l'une de ma part et le commandez à l'autre. Renvoyez-moi celles que je lui ai écrites, que l'on ne lui a baillées. J'estime que ce porteur ne trouvera point le marquis là, c'est pourquoi je ne lui écris point. Je crois que le partement de notre fou suivra de près celui du marquis[2] ; alors vous pourrez juger des intentions des Archiducs. Les

1. Charlotte de Montmorency était à Bruxelles chez les Archiducs. Le roi cherchait à la faire rentrer en France. Les Archiducs, par point d'honneur, ne voulaient pas céder. La petite princesse, qui n'aimait guère son mari, était retenue malgré elle. C'est le sieur de Préaux, gouverneur de Châtellerault, qui fut envoyé par le roi, au nom du connétable et de sa femme, pour réclamer la princesse de Condé.

2. Le « fou » (le prince de Condé) partit le 22 février pour Milan où il fut bien reçu des Espagnols, ce qui acheva d'exaspérer le roi et le poussa à la guerre. Le marquis de Cœuvres partit aussitôt après.



père et tante ont parlé à Pécus [1] ; ils me donnent bien de la peine, car ils sont froids plus que la saison ; mais mon feu les dégèle dès que j'en approche. Mandez-moi le plus de nouvelles que vous pourrez, principalement de la santé de notre prisonnière. Assurez Châteauvert et Félipote que je ne les abandonne point.

HENRY.

D'Elbène vous mandera le reste des nouvelles. Bonsoir. Je déchois si fort de mes mérangoises, que je n'ai plus que la peau et les os. Tout me déplaît ; je fuis les compagnies, et si, pour observer le droit des gens, je me laisse mener en quelque assemblée, au lieu de me réjouir, elles achèvent de me tuer. A Dieu.

HENRY.

1. Pecquius, représentant des archiducs à Paris. — Le roi ne cessait d'entretenir de la princesse de Condé le Connétable son père et la duchesse d'Angoulême, sa tante, qui se trouvaient fort embarrassés. Il cherchait aussi à gagner les serviteurs de la princesse.

TABLE DES MATIÈRES

III

1584-1587

Henri de Navarre héritier présomptif de la couronne. — La petite guerre contre la Ligue. — Le règne de Corisandre.

IV

1587-1589

La victoire du Béarnais. — La bataille de Coutras. — L'alliance des deux rois.

Le roi de France à la conquête de son royaume.

I

1589-1593

Les campagnes de Normandie et d'Ile-de-France. — Ivry. — Le siège de Paris. — L'abjuration.

II

1593-1598

La guerre contre l'Espagne et la réconciliation nationale. — Le règne de Gabrielle.

Le roi de France et la restauration du royaume.

I

1599-1606

Le mariage florentin. — La guerre de Savoie et l'annexion de la Bresse. — Les complots réprimés. — Le règne de la marquise de Verneuil.

II

1606-1610

Les arts de la paix. — France et Espagne. — Le grand dessein. — La dernière passion du roi.

